ESPIONNAGE

PAUL KENNY



LES MAINS LIBRES

Editions
"FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

L'homme s'arrêta au coin du boulevard. Des passants le bousculaient, une inconcevable variété de bruits montaient à l'assaut de ses oreilles. Dans ses yeux naissaient des images distordues, comme s'il avait vu le carrefour d'une grande ville dans un miroir déformant.

Il pinça les paupières, s'appuya à un kiosque à journaux, puis il respira profondément pour chasser la peur animale qui hérissait sa peau.

Des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Une voix résonna tout près de lui, outrageusement amplifiée, semblait-il.

- Vous êtes souffrant, monsieur ?

L'homme rouvrit les yeux et constata avec un soulagement indicible que sa vision était redevenue nette. Les gens, les voitures, les façades, tout avait un aspect normal. Du moins presque normal, car il ne reconnaissait ce décor étranger.

Devant lui se tenait un individu en uniforme bleu, la tête coiffée d'un curieux képi rond en toile blanche. Un agent de police, vraisemblablement.

- Je..., je vais très bien, merci, répondit l'homme d'une voix mal assurée, en anglais.

Il n'avait d'ailleurs pas compris la question, mais il en avait deviné le sens. La figure soucieuse du gardien de la paix était suffisamment expressive.

- All right, sir. Excuse me, dit l'agent en poursuivant sa surveillance du passage clouté.

L'homme se détacha du kiosque, tâcha de prendre une contenance naturelle. Il toussota, regarda autour de lui comme s'il hésitait sur la direction à emprunter. En fait, il se demandait avec angoisse où il se trouvait... Où aller, puisqu'il était dans une ville inconnue ? Comment était-il arrivé là ?

Il promena sur le carrefour, traversé par une circulation intense, un regard profondément désemparé. Des voitures filaient à toute allure, libérées par le feu vert allumé aux lampadaires.

Un singulier bâtiment aux pierres grises, surmonté d'une coupole verte au profil écrasé et enrichi de groupes sculpturaux, formait un des côtés de l'énorme place publique. Sur le trottoir opposé, il y avait un grand café sur la marquise duquel se détachait, en lettres blanches sur fond vert, une inscription que l'homme s'efforça de déchiffrer : « Café de la Paix».

Du fond de sa mémoire surgirent des souvenirs qui, peu à peu, se précisèrent. Café de la Paix... Cet établissement célèbre, chacun sait cela, est situé à Paris.

PARIS !

Cette révélation frappa l'esprit embrumé de l'homme comme un éclair. A nouveau, sa tête ne fut plus qu'un kaléidoscope aux images dansantes, puis sa raison reprit le dessus.

Paris... Que fichait-il à Paris ?

Il se mit à marcher, se laissant entraîner par le flot des passants qui traversaient à présent le large boulevard. Presque malgré lui, il se retrouva de l'autre côté, devant le café qui symbolisait soudain le seul point d'appui solide d'un monde irréel.

Il voulut entrer pour boire quelque chose, mais la réflexion lui vint qu'il n'avait peut-être pas d'argent. Aussitôt, il fouilla ses poches avec fébrilité, espérant découvrir des pièces de monnaie, des billets chiffonnés. Un nouvel accès d'angoisse lui serra la gorge, comme si le fait d'entrer dans cet établissement devenait une question de vie ou de mort. Mais son sentiment de panique se dissipa lorsque ses doigts crispés ramenèrent un billet de banque. De l'argent français. C'était écrit dessus. Cinquante francs.

La poitrine délivrée d'un poids atroce, l'homme entra, choisit une des nombreuses tables inoccupées. Presque toute la clientèle préférait la terrasse, mais lui voulait s'installer dans un coin tranquille afin d'y rassembler ses idées éparses.

Il se laissa tomber sur la banquette, parvint à prononcer :

- Coffee, please...

Plateau posé sur ses cinq doigts écartés, serviette pliée sur son avant-bras, le garçon en veste blanche s'en alla sans bruit.

Hardaway... Il était Michael Leslie Hardaway. cela était indiscutable. Hardaway, du Tennessee. Un homme très important,

un *big shot...* Quel était ce malaise qui l’avait pris à l'improviste, cinq minutes plus tôt ? Et puis, surtout, par quel miracle se trouvait-il transplanté à Paris, dans cette capitale où il n’avait que faire ?

Derechef, l’Américain fouilla ses poches pour y dénicher un paquet de cigarettes. Il mit la main sur des Chesterfield, en alluma une et tira plusieurs bouffées avec un sentiment de délivrance.

Physiquement, il se sentait en bonne condition à présent. Peut-être allait-il bientôt se rappeler la raison de sa présence à Paris. Il n’y avait pas lieu de s’affoler. Pendant quelques minutes, il avait éprouvé une sorte de vertige, et un léger trouble de la mémoire s’en était suivi. Des tas de gens ont déjà subi ce genre de symptômes. Surtension.

Le garçon vint déposer tasse, soucoupe, cuiller et sucrier sur la table, puis il fit signe au serveur costumé à la turque. Ce dernier vint verser le café avec autant d’onction que s’il avait rempli la tasse d’or liquide.

Hardaway trempa ses lèvres dans ce breuvage noir et aromatique, s’imaginant à tort ou à raison que cette boisson lui ferait du bien. En même temps, il essaya de renouer le fil de ses souvenirs.

Ne parvenant pas à reconstituer d’une manière cohérente ce qu’il avait fait au cours des heures précédentes, il chercha sur lui des indices susceptibles de le remettre sur la bonne voie.

Son portefeuille ne contenait rien de révélateur ; plusieurs choses semblaient au contraire en avoir été enlevées. Notamment ses cartes de visite et ses dollars. Sa perplexité ne fit qu’augmenter.

Et son billet de passage, son passeport ?

L’autre poche intérieure de sa veste renfermait bien le passeport, mais la pochette délivrée antérieurement par l'*American Express* n’y était pas. Elle n’était pas davantage dans l’une des poches-révolver, ni ailleurs.

Hardaway feuilleta hâtivement son passeport dans l'espoir que son fascicule de voyage y serait logé. Sa recherche se révéla inutile. Mais un détail le frappa et ses sourcils se rapprochèrent instantanément. Il se pencha sur le document qu’il tenait à la main, l'étudia avec une attention concentrée.

Au bout de quelques secondes, il releva la tête et contempla fixement le siège placé de l'autre côté de la table. Où était passée la serviette qu'il transportait, sans jamais s'en séparer, depuis son départ des États-Unis ?

Il reprit sa cigarette posée sur le cendrier, l'inséra entre ses lèvres. Le regard nébuleux, il s'abîma dans une méditation qui le retranchait du monde extérieur.

La situation dans laquelle il se débattait était proprement insensée. Seul, il ne s'en tirerait pas. Il était un noyé coulant dans un océan d'incertitudes...

Au cours du change, cinquante francs représentaient tout juste neuf dollars, à peine de quoi prendre deux repas et louer une chambre d'hôtel. Et encore ! Ne pas oublier qu'il faudrait remplir une fiche. Pour n'importe quelle démarche, il devrait présenter son passeport, dire d'où il venait.

Hardaway avait toujours été un homme aux déterminations promptes. Et bien qu'il eût conscience de n'être plus tout à fait lui-même, il décida d'agir sur-le-champ.

Appelant d'un geste le garçon, il lui tendit son billet de banque et attendit la monnaie. Il empocha le tout sans laisser de pourboire, se leva et se dirigea vers la sortie. Le garçon suivit d'un œil ahuri ce singulier client qui paraissait être affligé d'une distraction sans bornes.

Débouchant sur la place de l'Opéra, Hardaway avisa un gardien de la paix, marcha vers lui. Le policier porta sa main au képi.

- *Police,* dit Hardaway. *I want to deliver a complain...* (*Je désire porter plainte...*)

- Oh... *I see,* approuva l'agent.

Il entreprit d'expliquer à l'Américain où se trouvait le plus proche commissariat. Hardaway l'écouta, nota mentalement les renseignements et repartit dans la direction indiquée.

Il eut du mal à se faire introduire chez le commissaire, mais sa nationalité lui fut en l'occurrence d'un précieux secours.

L'officier de police parlait l'anglais.

- Que puis-je faire pour vous, monsieur ? s'enquit-il dès que son visiteur eut décliné son nom.

Un instant, Hardaway eut l'air de ne pas savoir par où commencer. Une légère rougeur envahit ses joues plates.

- Ce que je vais vous dire peut vous paraître surprenant, déclara-t-il d'un ton hésitant. Le fait est que je n'ai d'autre recours que de m'adresser à vous, aux autorités de ce pays... Tout à l'heure, devant le Café de la Paix, j'ai eu la sensation de sortir d'un rêve. D'un cauchemar, plus exactement. Je ne me souviens pas de la raison pour laquelle je suis à Paris, ni comment j'y suis arrivé...

Le commissaire hocha la tête d'un air entendu. Depuis qu'il occupait ce poste, il en avait vu de toutes les couleurs.

- C'est effectivement très désagréable, monsieur Hardaway, affirma-t-il en jouant avec son stylo-bille. Mais ne croyez-vous pas qu'il serait plus opportun de consulter un médecin ?

Il braqua un regard clair sur l'Américain et admit, in petto, que ce dernier ne présentait aucune caractéristique d'un cinglé.

- Je serais peut-être allé chez un médecin si je connaissais Paris, rétorqua Hardaway, un peu tendu. Mais si je suis venu chez vous, c'est parce que c'était la solution la plus sensée. On a profité d'une défaillance passagère pour me voler mon argent et ma serviette.

- Ah ? fit le commissaire, subitement plus intéressé. Quand cela s'est-il produit ?

Le plaignant se passa la main sur le front, esquissa une grimace qui pouvait passer pour un sourire.

- C'est précisément ça le plus curieux de l'affaire... Je suis incapable de vous dire ce que j'ai fait ces jours derniers.

Le policier n'extériorisa aucun sentiment. Il saisit un formulaire et demanda :

- Êtes-vous sûr de n'avoir pas perdu les objets qui vous manquent ?

Hardaway, surpris par cette question élémentaire, demeura quelques instants sans répondre. Puis il extirpa son passeport de sa poche et le déposa sur le bureau.

- Je ne sais pas ce qui s'est passé, avoua- t-il d'un ton neutre, mais si j'ai simplement perdu mon argent, mon ticket d'avion et ma

serviette, je me demande comment il se fait que je suis en possession d’un faux passeport.

Il avança le document vers le commissaire, qui s’en saisit d’un geste preste pour l’examiner d’un œil critique.

La photo était celle d’Hardaway, sans conteste. Mais le nom n’était pas celui que revendiquait le visiteur : Morgan Lee Hissop, né à Baltimore le 12 avril 1910, domicilié à Washington.

- Quels sont vos prénoms, monsieur Hardaway ? questionna le policier en conservant le livret entre ses mains.

- Michael-Leslie.

Bizarre. Toutes les initiales étaient les mêmes.

- Où êtes-vous né ?

- A Nashville, Tennessee.

- Quand ?

- Le 12 avril 1910.

- Quel est votre lieu de résidence habituel ?

- Washington.

Le commissaire referma le carnet, en tapota le dos contre le creux de sa main gauche.

- Certaines indications concordent, d’autres pas, émit-il. Êtes-vous certain que ce passeport ne vous appartient pas ?

Hardaway fourra ses deux doigts dans les poches de son pantalon.

- Si ce passeport était le mien, je ne serais pas ici. Sans argent, sans papiers en règle, ignorant ce qui m'est arrivé, je n'ai eu d'autre ressource que de venir solliciter votre aide. Ma démarche a pour but de vous faire enregistrer ma plainte afin que je ne puisse être accusé ultérieurement d’avoir usé d’une fausse identité, ou d’être entré clandestinement en France. En second lieu, je voudrais que vous me mettiez en rapport téléphonique avec l’ambassade des États-Unis.

- Entendu, monsieur Hardaway, acquiesça l'officier de police.

Cette histoire-là sortait nettement du cadre des affaires que ce commissariat traitait à longueur de journée. Le type, en tout cas, n’était pas fou. Son comportement était normal, compte tenu de la situation invraisemblable dans laquelle il prétendait se trouver.

Le commissaire rédigea un procès-verbal, une plainte contre inconnu déposée par un touriste américain de passage dans la capitale. Il fit signer son visiteur après lui avoir traduit les termes de la déclaration, puis il s'arc-bouta aux accoudoirs de son fauteuil.

- Pour que cette plainte soit valable, il faudrait qu'elle émane d'une personne dont l'identité est bien établie, monsieur Hardaway, souligna-t-il. Ne possédez-vous aucun autre document ? Livret de famille ou, éventuellement, livret militaire ?

- Non, dit l'interpellé. J'ai vérifié. Je n'ai aucune pièce portant mon véritable nom. Pas même une carte de visite.

Le commissaire secoua les épaules d'un air agacé.

- Tout ceci est très irrégulier. Je devrais commencer par vous incarcérer, puisque vous n'êtes pas en règle et que vous n'avez en France aucun domicile connu. Aux termes de la loi française, c'est du vagabondage caractérisé. Cependant, eu égard au fait que vous êtes venu de votre propre chef, je veux bien vous permettre de contacter les représentants diplomatiques de votre pays. Seulement, il faudra le faire en ma présence... et je ne pourrai pas vous relâcher tant que je n'aurai pas tous les apaisements voulus sur votre honorabilité.

Hardaway approuva, compréhensif. Il savait avant d'entrer que les choses se dérouleraient de cette façon et, au fond, c'était encore ce qui pouvait lui arriver de meilleur. Il ne tenait pas à se promener seul dans cette ville dont il ne savait rien, et d'être à la merci d'une nouvelle perte de conscience.

Le commissaire forma le numéro de l'ambassade, tendit le combiné à son visiteur.

A 5 heures de l'après-midi, une longue limousine noire immatriculée CD vint se ranger devant une porte cochère, presque en face du commissariat.

Trois hommes en descendirent. D'abord un individu bâti en force dont l'élégant complet gris perle ne dissimulait pas la puissante musculature, ensuite un type long et mince au visage inexpressif, puis enfin un second colosse à la mine joviale.

Les trois arrivants furent reçus sur-le-champ. Ce fut le moins costaud des trois qui prit la parole. Il s'exprima dans un français

châtié, avec un faible accent américain.

- Je suis venu en personne, monsieur le commissaire, pour vous informer que M. Hardaway est couvert par l'immunité diplomatique, expliqua-t-il d'une voix feutrée. J'ai d'ailleurs une attestation signée par M. l'ambassadeur lui-même et, avec votre permission, nous allons nous charger de procurer à notre ressortissant les soins qu'exige son état.

L'étonnement du commissaire avait fait place à de la stupéfaction. Il accepta le pli que lui offrait le délégué, le décacheta et le parcourut.

Pendant ce temps-là, Hardaway contemplait ses compatriotes avec un soulagement visible. Les deux compagnons du délégué devaient appartenir au F.B.I. ou à la C.I.A. Mais pourquoi assistaient-ils à l'entrevue ?

Pour la première fois depuis son entrée dans le bureau, son regard accrocha le calendrier. 26 septembre. Trois rides se creusèrent dans le front de l'Américain. Il voulut poser une question, mais fut interrompu par la voix du commissaire qui dit avec un sourire courtois :

- Je ne vois aucun inconvénient à ce que M. Hardaway quitte ces locaux. Puisque une éminente personnalité le prend sous sa protection, je suis assuré que la situation... hem... anormale de votre concitoyen sera promptement régularisée.

Il contourna son bureau pour ouvrir la porte à ses visiteurs, mais, fixant Hardaway, il demanda :

- Maintenez-vous votre plainte ? Dans ce cas, il faudrait revenir me voir avec vos papiers en bonne et due forme...

Hardaway et le délégué de l'ambassade échangèrent un coup d'œil en silence. Puis le second déclara :

- Au nom de M. Hardaway, je vous prie d'annuler la plainte. Je crois d'ailleurs qu'elle n'est pas fondée.

Il fit un imperceptible clin d'œil au commissaire, se détourna et dit aux deux malabars :

- Aidez M. Hardaway, pour le cas où il serait encore pris d'une faiblesse...

Les quatre hommes passèrent devant l'officier de police, s'éloignèrent. Après avoir franchi la permanence, ils débouchèrent dans la rue et s'engouffrèrent dans la limousine.

Le commissaire, à peine la porte refermée, alla se poster à la fenêtre et regarda la somptueuse voiture qui démarra en souplesse. Lorsqu'elle eut disparu, il se caressa pensivement la joue et revint s'asseoir à son bureau.

Devant lui, l'attestation dépliée et le faux passeport étaient encore étalés. L'officier rouvrit ce dernier, le feuilleta page par page. Curieux, que les Américains n'eussent pas songé à le lui réclamer...

Bien que l'affaire eût cessé, officiellement, d'être de son ressort, le commissaire ne pouvait s'empêcher d'être intrigué.

Quel était ce lunatique qui tombait dans son bureau sans crier gare, qui prétendait ne pas savoir pourquoi il était à Paris, qui affirmait avec ingénuité qu'il était possesseur de documents falsifiés et que l'ambassade venait précipitamment délivrer, avec deux gardes du corps à la carrure impressionnante.

Cela ressemblait presque à un kidnapping.

Réflexion faite, ce Hardaway devait figurer dans les registres de la Police des Étrangers. Il avait bien dû loger quelque part les jours précédents, être entré en France par un port, une gare ou un aéroport. *Qui* était ce particulier ?

Le commissaire posa la main sur le combiné, décrocha, appela le service compétent. Son attente ne fut pas longue. Aucun individu du nom d'Hardaway n'était descendu dans un hôtel du département de la Seine, ni la veille ni avant.

Protégé par l'immunité diplomatique ou pas, cet Américain n'avait pas le droit de séjourner sur le territoire de façon clandestine. On avait au moins le droit de savoir comment et quand il était entré en France.

Le commissaire se reprocha soudain sa bévue. Évidemment, qu'on ne trouverait rien concernant Hardaway ! C'était sur le nom du faux passeport qu'il fallait axer les recherches, sur un type nommé Morgan Lee Hissop...

L'appareil téléphonique fut à nouveau mis à contribution, mais au lieu de rappeler la Police des Étrangers, le commissaire relança son

supérieur hiérarchique afin de solliciter son intervention pour alerter un service qui a l'habitude de résoudre ce genre de problème.

Les Renseignements Généraux étaient certes l'organisme le mieux outillé pour reconstituer les allées et venues de l'étrange M. Hardaway sur le territoire français.

CHAPITRE II

Depuis qu'il était à Berne, le professeur Charles-André Lecoutre faisait chaque soir une promenade dont l'itinéraire ne variait pratiquement pas. De son hôtel, situé dans la Spitalgasse, il passait devant la statue du joueur de cornemuse, se dirigeait d'un pas tranquille vers la Place Fédérale, contournait le Parlement de la Confédération helvétique, et suivait alors la terrasse qui épouse, de très haut, le cours de l'Aar.

En déambulant le long de cette voie, le professeur Lecoutre savourait trois choses qu'il appréciait particulièrement : le calme, l'air et un panorama splendide. Cette balade quotidienne le reposait des débats du Congrès de l'Électronique, débats intéressants mais souvent fastidieux. Il était à Berne depuis dix jours et il n'avait pas encore épuisé tout le charme de ce décor paisible.

Âgé de 52 ans, le savant avait besoin d'un minimum de dépense physique. Sous aucun prétexte, il ne se serait abstenu d'accomplir ce périple. Systématiquement, il déclinait les invitations ou les rendez-vous qui auraient compromis cette indispensable détente.

En cette fin de septembre, l'air du soir s'imprégnait d'une fraîcheur aigrelette et, lorsque tombait la nuit, les promeneurs se faisaient plutôt rares. Les mains dans les poches de sa gabardine, Lecoutre marchait sans hâte, l'esprit occupé par les dernières communications entendues au cours de la journée. Toutes les notes rédigées et commentées par les confrères étrangers résumaient des mois de travail ; elles apportaient des matériaux neufs aux théories avancées par quelques physiciens géniaux, mais elles laissaient presque toujours dans l'ombre certains problèmes d'ordre pratique.

Ainsi, par exemple, Lecoutre aurait bien aimé savoir comment les Américains construisaient un récepteur de téléguidage capable d'affronter une accélération de 100 g.

Il sourit en songeant que les Américains devaient se poser la même question à son sujet... Et les Russes aussi. Tout le monde avait l'air de déballer sa marchandise, mais chacun conservait pour soi les découvertes vraiment importantes.

Enfin, la séance de clôture était prévue pour le lendemain. Elle ne consisterait plus qu'en un échange de congratulations, d'hommages et de remerciements. Champagne et poignées de mains, puis les congressistes retourneraient à leurs laboratoires et à leurs occupations secrètes. Lecoutre, lui, aurait un long entretien au ministère de la Guerre avant de retourner à Hammaguir.

- Professeur !

Lecoutre sursauta. Il n'avait pas entendu des pas derrière lui. Se retournant avec vivacité, il vit un petit homme maigre au teint basané et aux cheveux noirs, dont le visage lui était inconnu.

- Oui ?

- On vient de téléphoner un télégramme pour vous, à l'hôtel, annonça l'homme d'une voix un peu haletante. Il semble que ce message doive vous être transmis de toute urgence...

- Ah ? fit le savant, soucieux. Dans ce cas, j'y vais tout de suite.

- Je suis en voiture, dit l'homme. On m'avait dit que j'avais des chances de vous rencontrer par ici. Accompagnez-moi, nous irons plus vite.

- Volontiers.

Préoccupé, Lecoutre monta dans l'Opel noire qui stationnait à quelques mètres de là et qu'il avait dépassée sans s'en rendre compte.

Un couple était assis sur la banquette arrière. Dans la pénombre, le professeur ne distingua pas les traits de ces gens. Tout en s'excusant, il prit place entre eux. L'obligeant messager se mit au volant et la voiture démarra.

Trois secondes plus tard, le professeur Lecoutre ressentit une piqûre aiguë dans sa cuisse. Avec une stupeur. mêlée d'effroi, il vit la femme appuyer sur le piston d'une seringue hypodermique.

L’injection fut pratiquée avec une telle dextérité que lorsque Lecoutre voulut ouvrir la bouche, la seringue avait déjà disparu.

- Du calme, professeur, conseilla l’individu assis à sa droite.

Cette recommandation était superflue car, sans perdre conscience, Lecoutre se sentait envahi par une énorme fatigue. Articuler une parole lui eût coûté un effort colossal ; il n’avait plus la force ni l’envie de faire le moindre geste.

La voiture prenait graduellement de la vitesse en franchissant le Kirchenfeldbrücke.

Lecoutre se demanda pourquoi toutes les colonnes de l’église de la Madeleine étaient arquées vers la droite. Le chapiteau, qui témoignait lui aussi d’une étrange élasticité, se déformait constamment comme l’eût fait son reflet dans une eau mouvante.

Le savant s'adossa contre une des vitrines de l'Agence Cook, puis, ne supportant plus la vue de ces autos étroites et hautes qui filaient en oblique, il ferma les yeux et passa sa main sur son front.

Au bout de quelques secondes, Lecoutre rouvrit les yeux. Les perspectives étaient redevenues normales, l’église avait recouvré sa stabilité, les voitures leurs proportions habituelles.

Par mesure de prudence, le professeur ne se hasarda pas encore à se mêler à la foule. Il continua de promener autour de lui un regard glauque, égaré. Lentement, sa lucidité se précisa.

Au fond, qu’était-il venu faire aux alentours de la Madeleine ? Il ne s’en souvenait plus du tout.

Ce malaise avait dû fondre sur lui avec soudaineté, et se dissiper tout aussi vite, sans quoi les passants se seraient bien avisés qu’il n’était pas dans son état normal... Dès lors, comment et pourquoi était-il arrivé en cet endroit de la ville ?

Totalement incapable de répondre à ces questions, Lecoutre prit le parti de regagner son domicile.

C’est alors que la mémoire lui revint, du moins en partie.

Depuis plus de deux ans, il n’avait plus de domicile fixe à Paris. Depuis qu’il était attaché au C.I.A.E.S. (Centre Inter-armée d’Essais Spéciaux) il venait dans la capitale de temps à autre, par avion, pour

y conférer au ministère de la Guerre et, neuf fois sur dix, il descendait à l’hôtel Louvois. Ce qu’il avait de mieux à faire, c’était d’y aller immédiatement.

Lecoutre prit un taxi au boulevard de la Madeleine et, pendant le trajet, s’efforça de clarifier ses pensées. Aux environs de la cinquantaine, un homme est sujet à des troubles sanguins. Une chose dont il vaut mieux se méfier, surtout quand on travaille sous les Tropiques.

Au square Louvois, le savant sortit du taxi et tendit un billet au chauffeur.

- Vous faites erreur, monsieur, dit le conducteur. Vous me donnez de l’argent suisse...

Puis, avec un rire jovial :

- Je ne perdrais pas au change !

- Pardon, fit Lecoutre en reprenant le billet.

Sourcils froncés, il fouilla ses poches et ramena une poignée de monnaie où des pièces françaises voisinaient avec des pièces suisses. Tout en s’interrogeant sur la provenance de cet argent étranger, le professeur rassembla l'argent nécessaire pour régler la course.

Il pénétra ensuite dans le hall de l’hôtel et se dirigea vers la réception. L’employé leva les yeux sur le savant. Une expression d’effarement contracta aussitôt ses traits, sa bouche s’ouvrit sans laisser échapper un son.

Lecoutre enregistra ce changement de physionomie avec appréhension.

- Qu’y a-t-il ? Vous me trouvez mauvaise mine ? questionna-t-il sur un ton qui manquait de fermeté.

Le préposé continuait à le fixer comme s’il doutait de ses facultés. Finalement, il parvint à proférer :

- Vous êtes donc à Paris, monsieur le professeur ?

- Ben... apparemment... Où croyez-vous que j’étais ?

- Mais..., mais..., balbutia l’autre, vous avez disparu il y a une quinzaine de jours, alors que vous étiez en Suisse... Certains journaux prétendaient même que vous étiez passé de l’autre côté du rideau de fer !

- Vous dites ? s'exclama Lecoutre, ahuri. Je suis allé en Suisse, moi ?

Comme activé par une décharge électrique, le préposé quittait son comptoir sans plus répondre à son interlocuteur. Il traversa le hall comme une flèche et, avant que Lecoutre ait pu le poursuivre, il revint avec le gérant. Ce dernier, dont la maîtrise de soi était pourtant proverbiale, ne pouvait dissimuler son agitation. Il marcha vers le savant, l'examina des pieds à la tête et dit :

- Excusez-moi, monsieur le professeur, mais votre arrivée est tellement... heu... inattendue que mon commis a...

Sentant qu'il allait s'empêtrer dans sa phrase, il coupa court et reprit :

- Vous plairait-il de me précéder dans le salon privé ? Je suis à la fois confus et honoré... Permettez-moi de me réjouir de...

De la main gauche, il indiquait le chemin à suivre et, dès que Lecoutre eut passé devant lui, il adressa un signe discret au préposé à la réception. Celui-ci acquiesça, attrapa le téléphone.

Le gérant et le professeur s'enfermèrent dans une pièce d'un confort parfait. Quasi mécaniquement, ils s'assirent dans deux fauteuils.

- Qu'est-ce que tout cela signifie ? s'enquit Lecoutre, partagé entre l'inquiétude et la mauvaise humeur. Oui ou non, ai-je une chambre dans votre hôtel ?

Mal à l'aise, craignant que son client ne fût pas en possession de toute sa raison, le gérant prononça avec une amabilité empressée :

- Cher monsieur, vous avez toujours une chambre dans cet hôtel, quel que soit le moment où vous arrivez à Paris... Je suis ravi de constater que les informations parues dans la presse sont inexactes et que vous êtes ici, en bonne santé...

- Écoutez-moi, explosa soudain Lecoutre, je ne comprends rien à ce qui se passe depuis une demi-heure. J'ai été pris d'un vertige devant la Madeleine et depuis lors j'ai l'impression de vivre un mauvais rêve. Je ne sais plus où j'en suis, et je compte sur vous pour mettre un terme à mon incertitude. Votre employé et vous-même me traitez comme si vous ne m'aviez pas vu depuis une éternité. Pourtant, mes bagages doivent être là !

Le gérant, qui dévisageait le professeur avec une attention presque désobligeante, rectifia son attitude.

- Je crois ne pas me tromper, monsieur le professeur, en disant que vous avez quitté l'hôtel Louvois il y a plus de trois semaines. Vous alliez participer aux travaux d'un Congrès, à Berne. Vous avez emmené tous vos bagages à ce moment-là.

Lecoutre se prit le menton dans la main. Le fait était indéniable que, lors du paiement au chauffeur de taxi, il avait trouvé de l'argent suisse dans sa poche. Donc, bien qu'il n'en trouvât aucune trace dans ses souvenirs, il avait bien dû se rendre là-bas puisque le gérant le confirmait. Décidément, le trouble qu'il avait ressenti était beaucoup plus alarmant qu'il ne l'avait soupçonné au début.

Faisant un effort pour se dominer, le savant questionna :

- A quoi votre commis fait-il allusion en évoquant certains articles annonçant ma disparition ?

Le gérant se caressa les mains, parut se les laver avec soin.

- Je suppose que les journalistes sont allés un peu vite en besogne, dit-il sur un ton circonspect. Il n'en reste pas moins qu'on a perdu votre trace à Berne la veille du jour où le Congrès tenait sa session de clôture.

Abasourdi, Lecoutre remua les lèvres :

- Et ça se situe quand ?

- Eh bien, le 28 septembre, si je ne m'abuse...

- A quelle date sommes-nous, maintenant?

- Aujourd'hui, c'est le 11 octobre.

- Le 11 octobre ? répéta le professeur, totalement incrédule.

Le gérant approuva d'un signe de tête.

- Peut-être avez-vous eu un accident ? suggéra-t-il comme si cette hypothèse suffisait à tout expliquer.

- Je ne sais pas, murmura le savant, anéanti. Il faut que je voie au plus vite un psychiatre. Il y a un trou dans ma mémoire...

Il voulut se lever, mais le patron de l'hôtel fit un geste rapide pour l'en dissuader :

- Reposez-vous encore quelques minutes. Rien ne presse... Ce bavardage achèvera de vous remettre.

- Mais je me sens parfaitement bien, regimba le professeur. Je n'éprouve rien de spécial. Et je dois informer au plus tôt certaines

personnes qui, sans doute, sont très inquiètes à mon sujet.

Embarrassé, le gérant rajusta sa cravate.

- Ce serait peut-être imprudent, émit-il. D’ailleurs, j’ai cru bien faire en prévenant la police de votre présence ici.

Et comme Lecoutre avait un haut-le-corps, il ajouta vivement :

- Ma profession, comme ma qualité de Français, m’y obligeait. Votre personnalité est trop précieuse pour que, dans les circonstances actuelles, vous sortiez sans protection.

Les doigts de Lecoutre se crispèrent sur l’accoudoir du fauteuil, un flot de sang lui monta à la tête :

- Ah non ! tempêta-t-il. Je ne veux pas d’entraves à ma liberté ! Ce qui m’est arrivé ne regarde personne, c’est un accident qui peut advenir à n’importe qui ! Vous n'allez pas en faire une affaire d’État !

A cet instant précis, la porte s’ouvrit, livrant passage à deux hommes qui avaient dû entendre l’éclat du savant. L’un d’entre eux s’inclina et dit :

- Désolé de vous contredire, monsieur le professeur. Tout ce qui vous concerne est une affaire d’État. Je me présente : inspecteur Boucau. Mon collègue : l’inspecteur Ménard.

Un silence étrange succéda à cette intrusion. Tous les yeux étaient braqués sur Lecoutre debout devant son fauteuil ; l’expert en électronique avait pâli. L’espace d’un éclair, l’idée l’effleura que pendant son inconscience passagère il avait commis un acte répréhensible ; sa gorge se noua.

- Vous... vous venez m’arrêter, messieurs ?

- Non, fichtre ! lança Boucau avec une bonhomie rassurante. Nous accomplissons simplement une mission prescrite par le Conseil Général à la Défense. Depuis que vous aviez disparu de la circulation, on se rongeait les sangs, dans les hautes sphères. Mon collègue et moi sommes chargés de vous amener sain et sauf au Ministère, où l’on vous demandera quelques renseignements sur votre équipée de Berne...

Le professeur baissa la tête avec accablement. Des renseignements sur son « équipée » de Berne ! Il n’était même pas fichu de se rappeler qu’il y était allé... Dans quel fantastique imbroglio se débattait-il ! En dépit de l’apparente réalité des choses, il allait sûrement se réveiller, émerger de ce mauvais rêve.

- Je suis à votre disposition, messieurs, murmura-t-il d'une voix éteinte.

Puis, posant les yeux sur le gérant, il dit encore :

- Votre décision a été la plus sage, je ne vous en tiens pas rigueur, croyez-le bien.

Et tandis que le gérant s'inclinait pour le remercier, le savant sortit de la pièce avec ses deux gardes du corps.

Une voiture attendait à l'extérieur. Dès que les trois hommes y furent montés, elle s'ébranla, fit le tour du square et emprunta la rue Richelieu.

- Une cigarette ? proposa l'inspecteur Ménard.

- Volontiers, accepta Lecoutre. Il me semble que je n'ai plus fumé depuis dix ans.

Il alluma sa cigarette au briquet qu'on lui tendait, en aspira une bouffée avec un contentement visible.

- On ne vous a pas kidnappé? Vous n'avez pas subi de sévices ? s'informa Boucau, plein de sollicitude.

- Pas que je sache, répondit le savant avec un sourire amer. Vous me rendriez le plus grand des services si vous parveniez à combler le vide de ma mémoire. Je ne me souviens strictement de rien.

- Non ? fit Ménard, estomaqué. Vous ne savez plus ce que vous avez fait depuis treize jours ?

- C'est encore pire que ça... Je n'ai même pas souvenance d'avoir quitté Paris.

- Alors, vous êtes victime d'une crise d'amnésie, jugea Boucau sans qu'on pût dire s'il ironisait ou s'il parlait sérieusement.

- Je ne sais pas ce que c'est, dit Lecoutre, mais je vous jure que ça produit un effet terrible. Treize jours de ma vie dont je n'ai pas la moindre conscience... Qu'a fait mon autre « moi » pendant ce temps-là ?

Les policiers ne se risquèrent pas à lui répondre. Dans leur for intérieur, l'odyssée du professeur Lecoutre apparaissait comme une affaire des plus louches, et ils avaient du mal à admettre que le principal intéressé n'en sût rien.

La voiture atteignit peu après la rue des Saussaies et pénétra dans la cour du siège de la D.S.T.

L'expert en électronique et ses deux protecteurs entrèrent dans le bâtiment, montèrent à l'étage et franchirent le seuil d'un vaste salon où se tenaient trois personnes.

Lecoutre reconnut parmi elles le général d'aviation Mauresquier, directeur du Centre d'Essais, son chef direct. Ce dernier avait l'air grave et compassé. L'abord des deux autres personnages était encore plus froid.

L'inspecteur Boucau prononça quelques mots à l'intention de l'un de ces derniers, le sous-directeur des Renseignements Généraux, puis il s'éclipsa avec son collègue Ménard.

- Professeur, commença le général, vous comprendrez aisément que nous sommes en droit de vous demander quelques explications sur votre fugue. Pourquoi ne m'avez-vous pas avisé de vos projets comme vous en aviez le devoir ?

Le savant secoua la tête, désespéré. Dans son cerveau, un mur infranchissable entourait la période comprise entre son séjour à l'hôtel Louvois et sa présence, une heure et demie auparavant, dans la rue Royale.

- Mon général, articula-t-il, la bouche sèche, je remets mon sort entre vos mains et je fais appel à toute votre compréhension. Sur mon honneur, je vous affirme que j'ignore tout de mes faits et gestes au cours des trois dernières semaines. Cet après-midi, j'ai repris conscience à la place de la Madeleine ; croyant de bonne foi que je logeais à l'hôtel Louvois, je m'y suis rendu en droite ligne. Avant que vous n'entamiez un interrogatoire, je crois qu'il serait opportun de me faire examiner à fond par un psychiatre.

Cette déclaration imprévue, prononcée sur un ton de sincérité absolue, dégela sur-le-champ les trois hommes qui écoutaient Lecoutre. On aurait dit qu'ils n'attendaient que cette occasion pour se départir de leur rôle ingrat d'investigateurs insensibles. Dans le fond, ils étaient déjà bien contents d'avoir retrouvé le professeur vivant.

- Mais c'est inouï, ça ! s'écria le général en avançant vers son subordonné. Vous devez tout de même savoir si on vous a enlevé ou si vous êtes parti de Berne de votre propre chef !

- Je n'en ai pas la moindre idée, affirma le savant avec une douloureuse assurance. D'abord, pourquoi suis-je allé en Suisse ?

Son regard clair questionna successivement ses trois interlocuteurs et ceux-ci ressentirent l'impression pénible qu'une intelligence lumineuse venait de sombrer.

Le silence tomba comme un rideau.

Après un temps, le sous-directeur de la D.S.T. soupira et dit :

- Asseyez-vous, professeur. Je vais convoquer l'un des plus éminents spécialistes des troubles nerveux. Nous allons vous héberger ici et vous procurer tout ce que vous désirez.

Cependant, je vous saurais gré de vider vos poches et de me remettre tout ce qu'elles contiennent. Peut-être découvrirons-nous un indice susceptible de nous renseigner sur vos derniers déplacements...

Après réflexion, il ajouta :

- ... ou de ranimer votre mémoire défaillante.

CHAPITRE III

- Alors, où en sommes-nous ? questionna avec un soupçon d'impatience le sous-directeur de la D.S.T.

Devant lui, assis dans un fauteuil, se trouvait le docteur Larose. C'était un homme d'une soixantaine d'années, plutôt mal habillé, presque chauve. Dans son apparence, rien n'indiquait le grand spécialiste de réputation mondiale, l'auteur de plusieurs rapports retentissants à l'Académie des Sciences, une sommité en matière de psychopathologie.

- Toujours au même point, répondit le docteur avec le détachement du technicien accoutumé à ne voir que les faits. Mon diagnostic est inchangé : amnésie lacunaire sans aucune altération physiologique décelable. En termes courants, je dirai qu'il y a une page blanche dans la vie de Lecoutre, mais que ses facultés intellectuelles ne sont pas diminuées.

Cet homme est sain, il n'est pas au bord de la démence comme vous seriez tenté de le croire.

- Mais n'existe-t-il donc aucun moyen de réveiller ses souvenirs ? insista le fonctionnaire, énervé. Cela revêt une importance capitale !

- Ce moyen existe peut-être, mais personnellement je l'ignore, affirma Larose, très calmement, en essuyant les verres de ses lunettes. Depuis quinze jours j'utilise toutes les armes que la psychothérapie met à notre disposition, mais sans le moindre résultat. Et c'est d'autant plus surprenant que le patient lui-même souhaite de toutes ses forces déchirer le voile qui recouvre trois semaines de son existence.

- Êtes-vous sûr d'avoir épuisé toutes les techniques possibles ?

- Il n'y en a pas tellement... La psychanalyse ne donne rien, les narcoses aux barbituriques non plus. J'ai tenté le coma par l'insuline, je lui ai prescrit du cardiazol... Devant l'échec de la chimiothérapie, j'ai soumis Lecoutre à des électrochocs. Rien à faire. Le mur subsiste, compact, impénétrable. Or je vous signale que j'ai appliqué ces divers traitements uniquement pour vous démontrer que je ne négligeais aucune possibilité car, dès le début, j'étais à peu près sûr de ne pas aboutir.

Le sous-directeur se pinça les lèvres, ce qui était l'indice d'un profond mécontentement.

- Pourquoi vos prévisions étaient-elles pessimistes dès le premier examen ?

- Parce que l'amnésie lacunaire, précisément, est rebelle à tout traitement. Contrairement à ce qui se passe dans d'autres formes d'amnésie, dans ce cas-ci il n'y a pas eu d'enregistrement de souvenirs. Le mécanisme est tout différent : ce n'est pas une perte de mémoire, ou une impossibilité de se remémorer certains faits qui, cependant, sont inscrits quelque part dans le cerveau. Ici, c'est le vide, le néant. Vous ne pouvez pas faire ressurgir quelque chose qui n'a pas été fixé...

- Alors, c'est sans espoir ?

- Sans le moindre espoir.

Ce verdict tomba comme un couperet. Si tel était l'avis du docteur Larose. il n'y avait plus à discuter, la question était réglée.

Le fonctionnaire promena les yeux sur son bureau, se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et, pensif, joignit les deux mains en un geste de prière.

- A votre avis, docteur, quelle est l'origine d'un trouble de ce genre ?

Larose eut un petit sourire sarcastique.
- Là, mon cher, vous m'en demandez beaucoup. Vous devriez suivre deux années de cours en Faculté pour comprendre ce que je voudrais vous expliquer. Et vous ne seriez guère plus avancé, car ce domaine est en pleine évolution et l'on nage dans des controverses passionnées. Les uns prétendent que l'origine de cette affection est purement psychique, les autres affirment que son éclosion est liée à une intoxication subtile dont, d'ailleurs, ils ignorent la nature. Il y a une telle variété d'amnésies, accompagnées ou non d'autres symptômes, que les tenants de ces théories contradictoires ont probablement tort dans un cas et raison dans un autre... Pour ma part, je confesse modestement mon incertitude. Je ne puis vous dire à coup sûr pourquoi Lecoutre a subi cette crise.
Le sous-directeur se renfrogna encore davantage. Il réfléchit quelques secondes puis demanda d'un ton abrupt :
- Estimez-vous que le professeur Lecoutre puisse encore être utile au poste qu'il occupe ?
- Oui. Ses facultés intellectuelles ne sont pas amoindries.
- Estimez-vous que ce soit prudent de le réintégrer dans ses fonctions ?
- Ça c'est un autre problème, et qui n'est pas de mon ressort. Je n'engage pas ma responsabilité d'homme de science.
- Prenons alors la question sous un autre angle : les secrets de la Défense nationale qui sont logés dans sa tête risquent-ils d'être divulgués inconsciemment, sans que le professeur en ait la volonté ou la notion ?
Le docteur Larose promena longuement son index sur l'arête de son nez, les yeux dans le vide.
- Pendant la crise d'amnésie, le sujet peut délirer... Il est en proie à une confusion mentale qui le porte à prononcer des phrases parfois incohérentes, relatives à la vie antérieure. Il arrive que ces phrases soient significatives pour qui peut les interpréter. Ceci m'incite donc à vous répondre affirmativement : oui, si Lecoutre subissait une nouvelle atteinte de ce mal, il serait capable de divulguer à son entourage des choses qui doivent rester secrètes.
- Bon. Alors, la cause est entendue, dit le fonctionnaire. Je vous remercie pour votre aide dans cette pénible affaire. Désormais, le

professeur sera tenu à l'écart des laboratoires de la Défense nationale. C'est infiniment regrettable, mais nous ne pouvons courir aucun risque.

Le docteur Larose se leva pour prendre congé. Il tendit la main au sous-directeur et dit :

- Je vous approuve, mais...

- Mais ?

- Êtes-vous sûr que ce ne soit pas déjà trop tard ?

Dans son bureau lugubre et poussiéreux, le Vieux mâchonnait le tuyau de sa pipe éteinte et consultait pour la dixième fois son bracelet-montre. Il avait pourtant fait savoir à Coplan qu'il l'attendait pour 10 heures précises...

En vertu de quelle fatalité les meilleurs agents sont-ils toujours les plus irritants ? Coplan, lui, était vraiment le champion, à tous les points de vue. On pouvait autant compter sur lui pour réussir une mission que pour vous faire friser la crise de nerfs. Avec le sourire, dans les deux cas.

Il fallait pourtant rendre à Francis Coplan cette justice qu'il atteignait ses objectifs d'une façon encore plus remarquable quand il était de mauvais poil. Il vous lançait à la figure des résultats inespérés et, en même temps, trouvait le moyen de vous décocher une de ces vérités premières qui pèsent longtemps sur l'estomac le plus indulgent. Avec ça, indiscipliné, coureur...

Le Vieux aurait encore accumulé d'autres griefs si son ouïe attentive ne lui avait révélé qu'un homme marchait dans le couloir. Aussitôt il baissa la tête et prit un air absorbé.

La porte s'ouvrit. Dans l'encadrement se profila la haute silhouette de Coplan. Le Vieux ne le regarda pas, il avait reconnu l'ombre projetée sur sa table.

- Bonjour, dit Francis. Vous ne m'attendiez pas si tôt, je présume ?

Le Vieux faillit vomir un juron, qu'il remplaça par un interminable soupir. Puis il se décida à lever les }'eux et à planter son regard dans celui de Coplan.

- Je suis ravi, assura-t-il, amer. Il n'est que 10 h 35... Vous êtes vraiment matinal.

- C'est plus fort que moi, s'excusa Francis. Je me lève toujours très tôt. Plus moyen de fermer l'œil après 9 heures. Qu'y a-t-il encore de cassé ?

Le Vieux ravala sa rancœur. Le moment aurait été mal choisi pour caresser Coplan à rebrousse-poil. Et puis, il avait renoncé depuis belle lurette à modifier la singulière mentalité de son agent numéro Un.

- Les Renseignements Généraux m'ont fait parvenir un curieux dossier, déclara-t-il d'une voix plutôt satisfaite. Deux dossiers, devrais-je dire, mais vous verrez bientôt pourquoi je suis enclin à les réunir en un seul. Ôtez votre imperméable et asseyez-vous, nous en avons pour une bonne heure...

Coplan se débarrassa de son Burberries après avoir transféré son paquet de Gitanes sur la table. Puis il prit place dans le fauteuil et son visage énergique adopta une expression intéressée.

- Le 26 septembre dernier, commença le Vieux, un Américain du nom d'Hardaway se présente au commissariat du quartier de l'Opéra et déclare qu'il ne sait pas pourquoi il se trouve à Paris. On lui a fauché ses papiers et sa serviette, il est en possession d'un faux passeport au nom de Hissop. Au premier abord, l'affaire se présente comme un cas banal d'amnésie. Faisant droit à la demande de Hardaway, le commissaire l'autorise à téléphoner à l'ambassade des États-Unis.

Une demi-heure plus tard, un attaché accompagné de deux gorilles vient mettre le grappin sur Hardaway, assure que ce dernier est couvert par l'immunité diplomatique et l'embarque séance tenante. Vous me suivez ?

- Ensuite ?

- Ensuite, le commissaire estime que cette histoire est un peu louche. Amnésique ou non, Hardaway est entré en France avec un document falsifié. Où, quand et comment est-il entré ? Les R.G. sont alertés et ils aboutissent rapidement et un certain nombre de conclusions : Hardaway n'est pas le premier venu, il est le chef du laboratoire de mise au point des systèmes d'autoguidage des projectiles intercontinentaux...

Coplan arqua les sourcils, esquissa une mimique admirative. Le Vieux continua :

- Vous devinez pourquoi l'ambassade avait hâte de le récupérer : il avait disparu depuis quinze jours et on se demandait ce qu'il était devenu. La C.I.A. cavalait après lui, craignant qu'il ne soit passé de l'autre côté du Rideau de Fer. Peut-être les Américains savent-ils à présent ce qu'il a fait pendant sa fugue... Nous l'ignorons et nous l'ignorerons probablement toujours. Mais grâce au passeport resté entre nos mains, les R.G. découvrent qu'un soi-disant Hissop est entré en France par Menton, le 24 septembre, et qu'il a logé au Carlton à Cannes. Renseignements pris, ce Hissop répond trait pour trait au signalement d'Hardaway. Les inspecteurs chargés de l'enquête apprennent que Hissop voyageait dans une Opel noire portant une immatriculation française et qu'il était accompagné par un couple. Le portier et les autres membres du personnel se souviennent très vaguement que Hissop se comportait d'une façon un peu bizarre. Ils ne l'ont d'ailleurs pas vu longtemps puisqu'il n'a passé qu'une nuit au Carlton. Inutile de vous dire que le numéro minéralogique inscrit sur la fiche était faux : il correspond à celui d'un camion d'un marchand de bestiaux normand...

- Total, résuma Coplan, impossible d'identifier les deux personnes qui accompagnaient Hardaway-Hissop avant qu'il se manifeste à Paris...

- Évaporées, naturellement. Faux passeports aussi, comme de bien entendu. Seul point établi : le trio venait d'Italie.

- Et voilà pourquoi on vous a refilé le dossier : enquête hors du territoire national.

- Non, attendez... Les mésaventures de Hardaway ne nous auraient que médiocrement intéressés si la même blague n'était survenue peu après à l'un de nos meilleurs experts en électronique, le professeur Lecoutre. Ce dernier, parti à Berne pour un congrès, disparaît subitement le 28 septembre et réapparaît comme par enchantement le 11 octobre, place de la Madeleine, sans avoir la moindre souvenance de ses faits et gestes. Amnésie lacunaire, tel est le diagnostic du docteur Larose dont l'autorité est indiscutable. Or Lecoutre est, comme Hardaway, un homme au courant de

progrès techniques jalousement cachés. Comme la C.I.A. pour l'Américain, la D.S.T. voudrait bien savoir ce qui s'est réellement passé. Faut-il incriminer une défaillance accidentelle, organique, ou bien le trou existant dans la mémoire des deux hommes est-il dû à autre chose ? La coïncidence est singulière au départ, si c'en est une.

Le Vieux se tut deux secondes puis répéta :

- Si c'en est une... Tout est là.

Coplan attendit, devinant que son chef n'avait pas encore abattu toutes ses cartes.

- A côté de similitudes flagrantes, il y a des différences sensibles entre les deux cas. Hardaway a perdu ses bagages et a été doté d'un faux passeport. Les bagages de Lecoutre sont restés dans sa chambre d'hôtel, à Berne, et s'il a été pourvu d'un passeport maquillé, c'est pour repasser la frontière sans se faire repérer, on a dû le lui subtiliser aussitôt après. Par le service du mouvement des véhicules, qui collectionne les feuillets des carnets de passage, nous savons qu'une Opel noire a traversé la frontière franco-suisse dans la nuit du 10 au 11 octobre. Transportait-elle Lecoutre ? Ce n'est pas prouvé.

- Bref, conclut Coplan, l'amnésie de nos deux spécialistes ensevelit dans un brouillard opaque ce qui a précédé leur réveil. Et une éventuelle enquête ne pourrait démarrer sur rien de positif ?

- Telle est bien la situation. Mais maintenant, je vais vous faire voir quelque chose qui démontre, en tout cas, que nous ne sommes pas en présence de fugues provoquées par un trouble mental... heu... maladif. Vous savez que des gens disparaissent tous les jours et que, en général, quand on les retrouve, on les dirige vers une clinique psychiatrique. La plupart du temps, ils souffrent d'un dérangement cérébral, ce qui n'est pas le cas ici.

En parlant, le Vieux s'était levé avec effort et avait ouvert l'armoire à doubles battants placée à sa droite. Il en retira une boîte métallique, ronde et plate, qu'il tint ostensiblement entre le pouce et l'index.

- Voici un film que je vais faire projeter devant vous, annonça-t-il. Descendez avec moi au studio.

Coplan, intrigué, suivit son chef dans le local nauséabond aménagé au sous-sol et qui ne méritait guère le titre pompeux de « studio ». La plupart des agents qui avaient eu l'occasion de pénétrer dans cette minuscule salle de projection l'avaient baptisée le « cinéma », mais les mauvaises langues l'appelaient le «caveau de famille».

Tout en ajustant la bobine sur le projecteur qui se trouvait posé sur la table, le Vieux reprit :

- C'est du huit millimètres, et la pellicule est sous-exposée. On n'a pas rattrapé cette insuffisance lors du développement, et c'est regrettable. Mais enfin, ces images sont quand même lisibles.

Il brancha la prise de courant, alluma le projecteur, tourna le commutateur ; la lumière s'éteignit, ne laissant subsister qu'une tache d'une blancheur éclatante de cinquante centimètres sur trente-cinq, sur le mur opposé.

Le moteur ronronna, la blancheur de l'écran fut effacée par un gris sombre que rayaient des inscriptions dansantes, tracées d'une main malhabile. Sans transition, une scène animée succéda à ces indications de références.

Trois personnages, dont un en blouse blanche, étaient rassemblés dans une pièce et discutaient à bâtons rompus. C'est du moins l'impression qu'ils donnaient, attendu que le film était muet. Étant donné l'angle de prise de vue, deux hommes étaient visibles de trois quarts et le troisième de dos, assis ; si les deux premiers apparaissaient avec une netteté relative, le dernier était victime d'une mise au point défectueuse : sa tête formait une tache nébuleuse au contour mal dessiné.

- J'ai fait tirer des agrandissements de ces physionomies, expliqua le Vieux. Ne vous fatiguez pas la rétine à les détailler.

Sur l'écran, une jolie femme et un type qui roulait des yeux ahuris firent leur entrée dans la pièce, interrompant la conversation en cours. Aussitôt, l'homme en blouse blanche – un médecin, sans doute - se leva, alla vers le nouvel arrivant et lui posa la main sur l'épaule, sous les regards attentifs des autres assistants. Il parla, parut poser une question. Son interlocuteur fit un signe de dénégation, ce qui suscita une seconde question. L'individu ainsi

interpellé conserva son air effaré et haussa les épaules en écartant les bras, en signe d'ignorance.

Coplan, les sourcils froncés, observait le déroulement de la scène avec un intérêt grandissant. Après l'entretien qu'il venait d'avoir, il en déduisait que ce film reproduisait l'interrogatoire d'un amnésique.

Le médecin arbora soudain une expression menaçante et proféra une phrase qui eut le don d'effrayer le patient. Ce dernier leva le bras droit devant ses yeux comme s'il redoutait d'être giflé. Sa figure refléta un effort pathétique mais, à nouveau, il secoua négativement la tête.

D'un geste apaisant, le médecin le congédia, se tourna vers la jeune femme et articula quelques mots, des instructions purement routinières, semblait-il. Son visage ne portait plus aucune trace d'irritation. Lorsque la garde-malade eut disparu avec son compagnon, le médecin revint vers ses interlocuteurs et se remit à parler.

A ce moment, l'homme qui n'était visible que de dos, recula, sans se lever, et remplit complètement le champ de la caméra, de sorte que les deux autres occupants de la pièce furent masqués par lui. Tout de suite après, le rectangle lumineux redevint blanc et le Vieux coupa le courant, ralluma la lumière.

- Et voilà, dit-il. C'est tout... A peine deux minutes de projection. Bien dommage que cette pellicule n'ait pas été plus longue.

Coplan cligna des yeux, un peu ébloui par l'ampoule de cent watts qui brûlait au plafond.

- Intéressant, dit-il, mais qu'est-ce que cela signifie ? D'où provient ce film ?

- Ne prenez pas le mors aux dents ! Remontons dans mon bureau, nous pourrons y fumer à l'aise. Ici, c'est interdit.

Trois minutes plus tard, ils avaient repris leurs places respectives. L'un alluma une Gitane, l'autre bourra sa pipe avec un soin méticuleux.

- J'ai montré ce film à des spécialistes de la lecture sur les lèvres, émit-il en tassant le tabac dans le fourneau. Ils n'ont pas été capables de me dire ce que racontent les protagonistes de la scène. Cela doit tenir au fait que les acteurs s'expriment dans une langue

inconnue des gars que j'ai consultés. Ainsi, je sais au moins que ce n'est ni de l'anglais, ni de l'allemand, ni du russe, ni de l'italien, ni de l'espagnol.

- Magnifique, dit Coplan. Comme environ quatre cents langues sont en usage sur la planète, sans compter les dialectes, il ne nous reste plus qu'à en explorer 394, si on déduit le français.

- Ce point ne me paraît pas tellement important. Les images sont suffisamment expressives : l'espèce de toubib pose au cobaye humain des questions auxquelles ce dernier se révèle incapable de répondre. D'accord ?

- D'accord.

- Bon. Reste à savoir dans quelles circonstances ce bout de film a été tourné. Tout d'abord, il est indéniable que ces vues ont été prises clandestinement, à l'insu des acteurs. Plusieurs choses le prouvent : la fixité de l'objectif de la caméra, la mise au point sommaire, l'insuffisance d'éclairage et la disposition saugrenue des personnages.

- Pardon, l'interrompit Coplan, je ne vous suis pas très bien. N'êtes-vous pas au courant des conditions dans lesquelles a opéré votre agent ?

- Hé non ! jeta le Vieux sur un ton léger. Ce film m'a été envoyé par la poste il y a deux mois et j'attendais le retour de l'agent pour m'édifier sur la valeur réelle de ce document...

- Et il n'est pas revenu ?

- Si, il est revenu... Comme Hardaway et Lecoutre. Amnésique.

CHAPITRE IV

Coplan oublia de secouer la cendre de sa cigarette ; elle tomba, se répandit sur son pantalon. Du revers de la main, il chassa la poussière grise et prononça :

- Elle devient franchement fumante, votre histoire. Où est-il à présent, ce collègue ?

- En observation dans une clinique, quoiqu'il se porte aussi bien que vous et moi... Ce n'est qu'une solution provisoire. En réalité, je

ne sais plus quoi faire de lui. Pour le Service, il est perdu de toute façon.

Le Vieux déposa sa pipe brûlante dans un cendrier, se gratta la tête et poursuivit :

- Je peux vous dire son nom : c'est Robert Duvallon, l'un de mes informateurs en Amérique du Sud. Il avait un domicile fixe à Rio de Janeiro, au Brésil.

- D'où vous a-t-il contacté, après être redevenu lucide ?

- De Paris... Il a retrouvé dans ses poches un billet d'avion prouvant qu'il était arrivé à Orly le jour même.

- Livraison à domicile, ricana Coplan. Il y a des gens qui sont en train de se foutre de nous.

- C'est bien mon impression. Quoi qu'il en soit, l'ensemble des faits que je viens de vous exposer élimine d'emblée l'hypothèse de crises amnésiques fortuites. Il doit y avoir un lien.

Coplan hocha la tête en signe d'acquiescement, puis souligna :

- Ce lien est surtout constitué par le film. Ceux qui ont expédié Duvallon à Paris ne devaient pas se douter qu'il vous avait envoyé cette pellicule terriblement compromettante pour eux et qui compense, en quelque sorte, la perte de mémoire de votre informateur.

- C'est certain, approuva le Vieux. Involontairement, ils ont commis une gaffe en ne supprimant pas Duvallon. Ils se servent de l'amnésie comme d'un écran : on ne peut rien contre eux, s'imaginent-ils, parce qu'il n'y a ni crime ni délit patents. Pas de séquestration arbitraire, pas de meurtre, pas d'extorsion de renseignements. Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un amnésique égare sa serviette, perde ses bagages ou ses papiers ?

- Et le faux passeport de Hardaway ?

- Comment prouver qu'il le tenait d'Untel ? Et comment identifier cet Untel ?

- Fichu problème, maugréa Coplan.

Il tira une dernière bouffée de sa Gitane avant de l'écraser dans le cendrier.

- Qu'attendez-vous de moi ? questionna-t-il ensuite, les paupières baissées.

Le Vieux le regarda, méditatif.

- Vous allez commencer par étudier ce dossier à fond, sans omettre aucun détail. Vous y trouverez un jeu complet de photos de Hardaway, de Lecoutre, de Duvallon, et des personnages du film. Il y a deux épreuves de chaque, l'une en 18 x 24, l'autre de format réduit. Les petites photos, vous pouvez les emporter à toutes fins utiles. Étant donné le caractère très spécial de cette affaire, je ne veux pas vous charger de consignes précises. Je me fie à votre flair et à votre imagination : vous avez les mains libres...

Les mains libres ?

En fin d'après-midi, alors qu'il refermait le dossier de l'affaire des amnésiques, Coplan se remémora ces paroles avec une satisfaction acide. Le Vieux recourait toujours à de pareilles formules, élégantes, dynamiques et creuses, qui voilaient sa propre perplexité.

On était le 29 octobre. Les événements les plus récents remontaient déjà à près de trois semaines. Duvallon avait fait surface à Paris avant que Hardaway ne reprenne conscience place de l'Opéra. En d'autres termes, il avait fallu au Vieux les exemples de l'Américain et du professeur Lecoutre pour s'aviser que son agent Duvallon avait été victime d'un coup monté et pour déclencher l'enquête. C'était d'ailleurs logique. Qui supposerait, de prime abord, que l'amnésie puisse être utilisée comme une arme ?

A la base, c'était ça... Lecoutre n'était plus autorisé à participer aux travaux secrets d'Hammaguit, au Sahara, Duvallon ne pouvait plus recevoir d'affectation du S.R. Tous deux étaient aussi proprement éliminés que s'ils avaient été dix pieds sous terre. Et avec beaucoup moins de risques...

Coplan frappa discrètement à la porte de communication, avança dans le bureau du Vieux et déposa le dossier sur la table.

- Voilà, dit-il. J'ai noté quelques dates, quelques adresses. Je les apprendrai par cœur chez moi. Combien de temps m'accordez-vous pour éclaircir cette affaire ?

- Je ne vous assigne aucun délai. Dans un cas de ce genre, il faut avoir les coudées franches. Dieu sait où cela peut vous mener...

- Au Brésil, vraisemblablement. Mais un détail manque au dossier : les Renseignements Généraux n'ont-ils pas réussi à savoir où Hardaway est tombé dans le trou ?

- Non, ils ne l'ont pas appris. Les Américains sont muets comme des carpes en ce qui concerne leur bonhomme. Sans doute veulent-ils mener leurs investigations sans ingérence étrangère.

- Tant pis.

Coplan enfila son imperméable.

- Au revoir, patron, conclut-il en gratifiant son chef d'une solide poignée de main. Si on me retrouve, battant la campagne en un endroit quelconque, vous saurez que ce n'est pas une conséquence de mon hérédité.

- L'ennui, grimaça le Vieux, c'est que je n'en serais pas tellement persuadé. Faites comme le Petit Poucet : semez des traces derrière vous, de manière qu'on puisse déterminer avec certitude où et quand vous aurez été kidnappé.

- Sûr, dit Coplan en ouvrant la porte. Vous voulez peut-être que je trimbale un émetteur portatif afin qu'on puisse me suivre par radiogoniométrie ?

Il tira le battant derrière lui, longea le couloir et emprunta l'escalier.

Dehors, une pluie fine et pénétrante tombait avec une désolante régularité. Relevant le col de son imper, Coplan se mit en quête d'un taxi. Il dut marcher plus de deux cents mètres avant d'en dénicher un.

- Clinique André Vésale, rue de Saint-Cloud, à Saint-Maurice, indiqua-t-il au chauffeur.

La course prit presque une demi-heure.

C'était l'heure de pointe, les boulevards étaient encombrés au maximum. La nuit tombait quand Coplan descendit devant l'établissement.

Il pénétra dans le jardin qui précédait le bâtiment, grimpa les marches du perron et se présenta à l'employé de garde.

- J'ai une autorisation spéciale pour voir deux de vos patients, annonça-t-il en exhibant un papier à en-tête officiel.

Le texte qu'il soumit à l'employé était signé par un haut fonctionnaire du ministère de l'intérieur et par le docteur Larose.

L’homme sortit aussitôt de son habitacle pour conduire le visiteur.

- Lequel désirez-vous voir en premier ? s’enquit-il alors qu’ils déambulaient le long d’un couloir aux murs blancs.

- Le professeur Lecoutre.

Ils suivirent un itinéraire compliqué et aboutirent enfin à une porte que surveillait un policier en civil. Coplan dut lui montrer son laissez-passer avant d’être introduit dans la chambre du savant. Une porte capitonnée séparait celle-ci du couloir.

- Je regrette de vous déranger, monsieur le professeur, dit Coplan. Je présume qu’on vous a informé de ma venue ?

Le savant opina.

- Toute visite m’est agréable, confessa-t-il avec un pauvre sourire. Je vis ici dans une atmosphère assez déprimante, et le temps me semble long.

La chambre était pourtant agréable, plaisante. Des rideaux de cretonne aux fenêtres, des fauteuils de chêne clair, un bureau-secrétaire lui ôtaient toute froideur.

- Prenez place, offrit Lecoutre. Porto, fine ?

- Fine.

Coplan replia son imper mouillé, le posa sur ses genoux.

Par comparaison avec la photo figurant au dossier, le professeur avait maigri. Francis se demanda si on l’avait informé qu’il ne retournerait plus à Hammaguir.

- Avez-vous jamais entendu parler d’un certain Hardaway ? demanda-t-il à l’expert.

- Hardaway ! Mais naturellement ! C’est un technicien américain de première force. Si je ne m’abuse, il est attaché au Centre de White Sands.

- Pensez-vous que sa présence au Congrès de l’Électronique, à Berne, constituait pour lui un motif valable pour s’absenter des États-Unis ?

- Cela va de soi !... a-t-il assisté aux séances, comme en 54 ?

Coplan avait beau être prévenu, il ne put maîtriser un sursaut d’étonnement. Lecoutre, qui avait ponctuellement suivi toutes les sessions du congrès sauf la dernière, ne se souvenait plus si Hardaway y était ou non.

- Non, dit Francis. Il n’y est pas allé. Au fond, il occupe en Amérique une situation assez analogue à la vôtre ?

- Oui, si l’on fait abstraction de la différence des moyens mis à notre disposition, répondit, Lecoutre avec une nuance d’amertume.

- Étiez-vous personnellement en rapport avec votre confrère américain ? Je sais que les grands chercheurs entretiennent souvent une correspondance à la fois scientifique et amicale par-dessus les frontières...

Lecoutre accepta la cigarette que lui tendait son interlocuteur, l’alluma et dit :

- Nous avons échangé deux ou trois lettres, en effet. Nous y confrontions nos points de vue sur le principe du guidage stellaire. Des généralités, bien entendu.

- Le guidage stellaire ?

Le professeur jeta sur Francis un regard hésitant, comme s’il craignait de ne pouvoir donner à un profane une explication suffisamment claire.

- Je suis ingénieur, sourit Coplan. L’électronique est un domaine qui ne m’est pas totalement inconnu. La navigation maritime et aérienne non plus.

Lecoutre se fit la réflexion que le 2ème Bureau savait choisir ses hommes. Son visiteur n’était pas un simple enquêteur. Rassuré, le savant s’assit à son tour et dit :

- En bref, et ceci n’est un secret pour personne, l’emploi de projectiles à très longues portées se heurte à un obstacle inattendu : on ne peut les diriger avec une précision suffisante sur une cible des dimensions d’une ville parce qu’on ignore la forme exacte de la Terre.

Coplan leva les sourcils, mais resta muet.

- Oui, continua Lecoutre en s’animant. Il est impossible, dans l’état actuel de nos connaissances sur la sphéricité imparfaite du globe, de calculer la trajectoire idéale que devrait suivre le projectile entre sa rampe de lancement et son objectif. Trop de causes d’erreur se conjuguent, d’où la nécessité de doter la fusée d’une certaine autonomie et de lui permettre de rectifier elle-même sa trajectoire lorsqu’elle approche de la cible. Pour cela, on l'équipe d’un récepteur spécial agissant par servomoteur sur ses gouvernes.

Ce récepteur vise en permanence trois points d'une fixité suffisante : trois étoiles. En fait, ces étoiles déterminent le point de chute. Tel est le principe du guidage stellaire.

- Je vois, dit Coplan. C'est un peu comme si un officier installé sur la passerelle d'un navire définissait constamment la course grâce à l'étoile qu'il observe dans son sextant.

- C'est bien cela, à la différence près que le projectile à longue portée se meut dans trois dimensions et le navire dans deux. Mais l'idée est la même : les étoiles constituent des points de référence commodes, elles jouent le rôle de phares célestes.

Coplan frotta l'une contre l'autre ses mains sèches, puis demanda :

- Puis-je vous prier de faire abstraction de vos sentiments personnels et de votre modestie, professeur ?

- Oui, accepta Lecoutre, surpris. Pourquoi ?

- A votre avis, Hardaway vous considérait-il comme un maître, vous plaçait-il sur un plan d'égalité ou ne voyait-il en vous qu'un parent pauvre ?

Lecoutre, silencieux, but une gorgée de fine. Enfin, il déclara :

- Eh bien, en toute franchise, je crois pouvoir affirmer que Hardaway tenait mes travaux en haute estime. Je fais allusion, naturellement, aux théories que j'ai avancées et qui ont d'ailleurs paru dans des publications spécialisées. Sur le plan pratique, il ne savait rien de nos réalisations au Centre d'Essais.

Il réfléchit encore et ajouta, avec un sourire sibyllin :

- ... à moins d'avoir été renseigné par les soins de la C.I.A.

Coplan n'aurait pas misé gros sur la discrétion des Américains, mais ce n'était pas ce point-là qui le tourmentait. Il insista :

- Pour parler clairement, croyez-vous, professeur, que Hardaway ait pu vous citer un jour comme une compétence en la matière ?

- Ce n'est pas invraisemblable. Mais pourquoi me parlez-vous de lui ? J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux ?

Le visage du savant reflétait une inquiétude sincère mêlée de curiosité.

- Votre collègue d'outre-Atlantique se porte bien, tranquillisez-vous, assura Coplan. Mes questions n'ont d'autre but que de fouiller un peu votre passé, de mettre à jour certains détails susceptibles de

nous éclairer sur l'emploi de votre temps pendant cette période dont vous n'avez gardé aucun souvenir. Hardaway savait-il, lui, que vous comptiez vous rendre à Berne ?

- Sans doute. Un mois avant l'ouverture des débats, les congressistes sont informés des noms des participants et des titres des communications.

Lecoutre et Hardaway n'étaient donc pas des inconnus l'un pour l'autre. Ils avaient des préoccupations communes, leurs activités gravitaient autour des mêmes recherches ; et, tous deux, à quinze jours d'écart, avaient traversé une phase amnésique. En dépit de leur valeur professionnelle, ils allaient être écartés, l'un comme l'autre, des problèmes top-secret.

- Je vous remercie, professeur, dit Francis en se levant. J'espère que vous ne serez plus confiné longtemps dans cette clinique. Ce repos forcé doit vous paraître fastidieux ?

- Insupportable, rectifia le savant. J'estime que cette plaisanterie n'a que trop duré. Le docteur Larose a tout essayé pour me secouer la mémoire. Cela n'a rien donné, tant pis, tournons la page et n'y pensons plus.

De toute évidence, Lecoutre ne se rendait pas compte de la situation inextricable dans laquelle l'avait placé sa fugue involontaire. Il ne se représentait pas du tout que les autorités, redoutant une deuxième crise qui briserait ses contrôles mentaux, préféraient le garder sous clé pendant des mois encore, voire des années.

Coplan se sentit envahi par une obscure pitié pour cet homme, victime de la raison d'État.

- Je serais heureux de vous revoir un jour en d'autres circonstances, dit-il d'un ton cordial.

Sur une dernière poignée de main, il quitta la chambre.

Dans le couloir, il s'enquit à mi-voix auprès de l'inspecteur détaché par la D.S.T. :

- Où est logé l'autre ? Duvallon ?

- Premier couloir à droite, deuxième porte à gauche. Mon collègue vous montrera.

- Merci.

Coplan enfila le corridor, foulant sans bruit le tapis de caoutchouc. Un silence de tombe régnait dans cette clinique, version

moderne et chromée des oubliettes d'antan.

Coplan frissonna à l'idée que, en poursuivant ses investigations, il finirait peut-être par atterrir, lui aussi, dans un cabanon.

La vue du second policier de garde ramena ses pensées à l'immédiat. Derechef, il exhiba son autorisation et put pénétrer dans la chambre de l'agent du S.R.

Debout au milieu de la pièce, les poings sur les hanches, Robert Duvallon lâcha un cri :

- Coplan !

- Oui, dit Francis, étonné. Nous sommes-nous déjà vus ?

- Non, admit l'autre en venant vers lui, mais un jour votre fiche anthropométrique est passée par mes mains, et je vous connais de réputation. Si vous êtes là, c'est que le Vieux a changé d'avis. Dites-moi, ai-je l'air d'un cinoque ?

- Ça ne prouve rien, émit Francis avec un clin d'œil de sympathie. Mais le Vieux ne m'aurait pas conseillé de venir bavarder avec vous si...

En même temps, il examinait Duvallon d'un œil perspicace, attentif à l'effet produit par son pieux mensonge.

L'agent était un homme de quarante ans, au teint basané, la lèvre surmontée d'une fine moustache noire. Quelques cheveux gris sur ses tempes le vieillissaient avec distinction. Un mètre soixante-dix environ, élégant, les mains soignées.

Duvallon se détendit. Les rides gravées dans son front s'effacèrent.

- Votre visite recharge un peu mes batteries, avoua-t-il. Depuis huit jours, je me sentais salement dégonflé. Mais qu'espérez-vous obtenir de moi ? Mon black-out amnésique est incurable, vous savez ?

- C'est précisément ce qui m'amène, dit Francis en présentant son paquet de Gitanes. A quand remontent vos derniers souvenirs ?

Duvallon s'affala dans un fauteuil, étendit ses jambes devant lui et souffla un long filet de fumée.

- Ne vous étonnez pas si je vous réponds d'une manière assez catégorique, prévint-il. Depuis que je suis ici, j'ai eu le temps de me creuser les méninges et de me remémorer mes derniers actes conscients. Le 15 août, je suis revenu en avion de Sao Paulo à Rio

et je suis rentré chez moi : c'est tout. Après c'est le brouillard, un brouillard qui ne se déchire que le 8 septembre, à Paris, aux Champs-Élysées.

- Bien, dit Coplan. Et avant ? Quelle mission remplissiez-vous au Brésil ?

- Officiellement, j'étais courtier en cigares, confia Duvallon avec une pointe de cynisme. En fait, je rassemblais des informations sur les prototypes en cours d'étude dans les usines aéronautiques.

- Tiens ? s'étonna Coplan. Quel intérêt peut offrir pour nous la production brésilienne en matière d'aviation ?

- Aucun, si ce n'est que plusieurs de nos plans sont arrivés là-bas par des voies mystérieuses, et qu'on les copie.

- Hm... Des plans de missiles aussi ?

- Pas que je sache. Pourquoi ?

- Simple curiosité.

Francis promena sur son interlocuteur un regard incertain.

- Vous ne vous souvenez pas, bien entendu, d'avoir filmé clandestinement une entrevue groupant cinq personnes ?

Duvallon haussa les épaules, excédé.

- Le Vieux m'a déjà fait visionner dix fois le film auquel vous faites allusion, dans l'espoir que cela réveillerait mes souvenirs. Ces tentatives se sont révélées vaines. Si ma propre écriture n'était pas reconnaissable dans les mentions de référence, je croirais que c'est un autre qui l'a expédié.

Puis, perdant toute acrimonie, il reprit :

- Je ne vois vraiment pas comment je peux vous aider... Et pourtant, j'ai la conviction la plus absolue que mon amnésie n'est pas due à des causes naturelles.

- Je partage votre opinion, dit Coplan. Et le Vieux aussi, quoi que vous en pensiez. Mais ne vous tracassez pas, vous allez m'aider. D'une façon ou d'une autre, vous allez me donner un coup de main.

- Bon Dieu, proféra Duvallon en jaillissant de son fauteuil, comptez sur moi, je suis votre homme. Comment ?

- Je reviendrai vous le dire prochainement. Le temps de faire un saut jusqu'à Berne.

CHAPITRE V

Coplan sortit à 8 heures du matin de la gare de Berne, après avoir voyagé toute la nuit. L'air était froid, lourd d'humidité. Tramways et voitures se hâtaient dans la grisaille.

Après un regard circulaire destiné à lui rappeler la topographie de la capitale fédérale, Coplan traversa la place en direction de l'église du Saint-Esprit. Il contourna ce curieux exemple de style baroque et s'abrita sous les arcades des maisons d'en face, puis il bifurqua sur la gauche et s'engagea dans la Spital-gasse.

L'hôtel où le professeur Lecoutre était descendu le 18 septembre était à deux pas, juste avant la statue du joueur de cornemuse érigée au milieu de la voie publique. « Bernerhof », annonçait l'enseigne au néon.

Francis entra dans le hall, marcha vers le bureau de réception.

- Je suis l'assistant du professeur Lecoutre, qui a logé ici pendant la durée du Congrès de l'Électronique, expliqua-t-il au majordome. Pourrais-je parler au directeur ?

L'imposant réceptionniste leva les yeux vers le cadran d'une horloge électrique et dit en un français alourdi d'accent germanique :

- Je crains qu'il ne soit trop tôt, monsieur. Pourriez-vous attendre jusqu'à 9 heures ?

- Certainement. Voici ma carte... A bientôt.

Coplan ressortit, se mit en quête d'un café.

Quand un Suisse dit «9 heures», ce n'est pas 8 h 58 ou 9 h 1. Aussi Francis prit-il le soin de régler sa montre avant d'aller consommer un plantureux petit déjeuner.

Il revint au « Bernerhof » au moment fixé et, comme prévu, il fut introduit immédiatement auprès du directeur, un homme affable, distingué, aux cheveux blancs coupés courts et au teint couperosé.

- Je présume que vous êtes au courant de la déplaisante aventure survenue au professeur Lecoutre ? dit Coplan comme entrée en matière.

- Hélas, oui... Les journaux ont parlé de sa disparition... Puis la police est venue, et elle a enlevé ses bagages. Ne sait-on rien de neuf à son sujet ?

- Si. On l’a retrouvé, mais l’affaire n'a pas été ébruitée parce que le professeur ne semblait plus jouir de toute sa raison. Il est à Paris, on le soigne dans une clinique.

- Quel malheur, murmura le directeur sur un ton apitoyé. Un savant si connu...

- Oui, c’est navrant, enchaîna Coplan. Figurez-vous que le professeur ne se souvient plus du tout de son séjour à Berne ; il est atteint d’amnésie et on ne parvient pas à reconstituer l’emploi de son temps après sa disparition. C’est pourquoi je suis venu vous trouver. J’ai quelques photos qu’on a découvertes dans ses poches...

Coplan disposa en éventail, dans sa main droite, les épreuves des trois personnages du film : le médecin, la femme et l’un des assistants. Ni le patient ni l’homme vu de dos ne figuraient dans la collection.

- Pourriez-vous me dire, continua Francis, si l’une ou l’autre de ces personnes était ici en même temps que le professeur ? Lui ne sait plus si c’est ici ou ailleurs qu’il les a rencontrées.

Le directeur prit les trois photos 6x9, les examina avec soin, réfléchit longuement.

- Ces têtes me sont inconnues, dit-il après mûre réflexion. Mais cela ne signifie pas que ces personnes n’ont pas logé ici. Je ne vois pas tout le monde. Vous permettez ? Je vais interroger le personnel : majordome, liftier, femmes de chambre...

- Faites donc.

Le directeur sortit. Coplan demeura seul pendant un gros quart d’heure ; pour tromper son impatience, il contempla deux superbes affiches, l’une représentant les rives du lac de Neuchâtel, l’autre le massif de la Jungfrau.

La porte se rouvrit et le directeur restitua les photos à son visiteur en disant :

- Ces voyageurs ne sont pas descendus ici, mais le majordome est affirmatif : il a vu plusieurs fois cette dame dans le hall, à l’époque où le professeur était au « Bernerhof ».

- Ah ? fit Coplan. Peut-on se fier à son impression ?

La figure du directeur s’éclaira d’un sourire entendu.

- C’est un excellent physionomiste, assura-t-il en confidence. Il reconnaît les clients et les appelle par leur nom même quand il ne

les a plus vus depuis des années. Il a déjà évincé plusieurs escrocs que j'aurais pris pour des gens parfaitement honorables.

- Hum, apprécia Francis. Puis-je lui dire deux mots, à votre majordome ?

- Rien de plus facile...

Ils retournèrent dans le hall et Coplan fut mis en présence de l'employé modèle.

- Cette dame dont vous vous souvenez, l'avez-vous vue converser avec le professeur Lecoutre ? questionna-t-il, soucieux.

L'homme sonda sa mémoire. D'un calme granitique, prudent et scrupuleux comme le sont les Suisses, il laissa s'écouler une trentaine de secondes avant de déclarer :

- Non, elle ne lui a jamais adressé la parole en ma présence.

- Vous êtes sûr qu'ils se sont parfois trouvés ensemble dans le hall ?

Même période de méditation, puis :

- Oui, cela s'est produit au moins deux fois. Ils ne semblaient pas se connaître.

- Bon, je vous remercie, dit Coplan. Votre témoignage m'est très utile. Cette dame ne vous a jamais donné son nom, par hasard ?

- Jamais. Je me suis souvent demandé ce qu'elle venait faire ici... Bien des gens fixent des rendez-vous dans le hall d'un hôtel, mais elle repartait toujours seule.

Après une hésitation et un coup d'œil au directeur, le consciencieux majordome ajouta :

- Je ne crois pas... hem... que cette femme cherchait une aventure galante, Et elle n'a jamais demandé si du courrier était arrivé à son nom.

- Eh bien, je crains de ne pouvoir la retrouver dans de telles conditions, déplora Coplan. Je ne peux pas courir tous les hôtels de la ville pour tenter de l'identifier. Décidément, nous devrons renoncer à savoir ce qu'a fait le professeur au lendemain du congrès... Je suis votre obligé, messieurs.

Coplan refranchit le seuil du « Bernerhof » avec beaucoup plus d'optimisme que ne l'auraient cru les deux Suisses. Un chaînon venait d'apparaître entre Duvallon et Lecoutre, après celui qui unissait Lecoutre à Hardaway :

L’énigmatique garde-malade, filmée au Brésil par le premier, avait filé Lecoutre à Berne.

Retournant à la gare, Francis consulta les indicateurs. Le prochain train pour Genève partait dans vingt-cinq minutes. Muni d’un billet, Coplan acheta quelques journaux en prévision du long voyage qu’il allait encore effectuer.

A Genève, une heure plus tard, il changea de train pour atteindre Lyon. Là, il prit un rapide descendant dans le Midi, et vers 9 heures du soir il posa enfin le pied sur le quai de la gare de Cannes.

Il se rendit sans tarder au Carlton. L’immense hôtel à façade blanche était séparé de la promenade de la Croisette par un noble jardin agrémenté de palmiers. Un beau clair de lune faisait scintiller la mer qui bruissait sur la grève.

Ici, Coplan mena ses investigations encore plus rondement qu’à Berne. Il se présenta comme un inspecteur des R.G. désireux de recueillir de nouveaux renseignements sur le nommé Hissop et sur les gens qui raccompagnaient lors de son arrivée au Carlton.

Le portier, le préposé à la réception et le liftier furent formels : dans les trois photos qui leur étaient soumises, ils reconnurent tous la mystérieuse inconnue du film, la femme qui avait été aperçue dans le hall de l’hôtel Bernerhof.

Donc Hardaway, comme Lecoutre, avait eu affaire à elle.

En revanche, selon les employés, les deux photos de visages masculins ne ressemblaient pas du tout à ceux des deux autres voyageurs du petit groupe.

Lorsqu’il sortit du Carlton, Coplan se fit la réflexion que si la star du court métrage avait approché les deux savants durant leur période d’inconscience, elle avait probablement aussi fréquenté Duvallon lorsqu’il était dans les limbes.

Bien qu’il n’eût pratiquement pas dormi depuis quarante-huit heures, Coplan ne se sentait pas fatigué. L’esprit en alerte, convaincu de tenir une piste sérieuse, il décida de poursuivre ses recherches sans désemparer.

Mais quand il parvint à l’aéroport de Nice, ses projets furent contrecarrés : il n’y avait plus une place de libre dans les avions qui, de nuit, allaient voler vers Paris.

Force lui fut de s’octroyer quelques heures de sommeil, d’autant plus que le Train Bleu remontant vers la capitale était parti depuis longtemps.

A 9 h 15, le lendemain matin, il s’envola à bord d'un appareil d’Air-France. A midi vingt, il reprit ses investigations à l’aérogare des Invalides. Il n’osait espérer que l’hôtesse de l’avion par lequel Duvallon était rentré du Brésil serait à sa disposition pour l’examen des photos, mais l’absence de ce témoin ne constituait pas nécessairement un handicap.

Un fonctionnaire de l’aérogare retrouva la liste des passagers de l’avion Rio-Paris ayant atterri à Orly le 8 septembre. Un peu fiévreux, Coplan parcourut la colonne des noms. Il n’en vit aucun de ceux qui figuraient sur les fiches des quatre locataires du Carlton. Alors il se concentra sur les prénoms afin d’isoler les passagères.

Il y en avait douze. En éliminant toutes celles dont l’âge était inférieur à 25 ans et supérieur à 40, il en restait cinq. Parmi ces dernières, deux habitaient le Brésil.

Coplan nota leurs noms et adresses : Pilar Gloria Gurajho, 53 Rua do Lavradio, Rio de Janeiro ; et Ana Izabel de Penna, 27 Rua Bolivar (Copacabana), Rio.

Coplan remercia l’obligeant fonctionnaire, puis il se rendit au bureau réservé aux inspecteurs de la Sûreté Nationale chargés du contrôle des passeports. Ces gens-là sont observateurs de profession, ils confrontent la tête des passagers avec la photo du passeport et n’oublient pas vite une physionomie un peu caractéristique.

Là, Francis joua de malchance ; un examen du tableau de service montra que les inspecteurs qui avaient « reçu » les compagnons de voyage de Duvallon ne faisaient plus partie de l’équipe. Ils avaient été mutés dix jours auparavant au contrôle des trains internationaux.

Le commissaire ignorait où Coplan pourrait les joindre.

Irrité par ce deuxième contretemps, Francis alla casser la croûte dans un petit restaurant du quartier Latin.

A 2 heures et demie, il frappa à la porte du Vieux. Ce dernier parlait au téléphone. Apercevant son visiteur dans l’entrebâillement

de la porte, il lui fit signe d'entrer, maugréa encore quelques mots à l'intention de son correspondant, puis raccrocha et demanda :

- Alors, Berne ?

- Un indice intéressant, dit Francis, l'engrenage manquant : la fille qui joue dans votre pièce a été aperçue à l'hôtel de Lecoutre. C'est encore elle qui est descendue au Carlton avec Hardaway. Au total, elle est reliée d'une façon quelconque à nos trois amnésiques.

- Vous êtes allé dans le Midi ?

Coplan acquiesça, logea une cigarette à la commissure de ses lèvres.

- Je suis rentré en avion, reprit-il en dissipant le nuage de fumée qu'il venait de produire. Malheureusement, aux Invalides je n'ai pu établir si, oui ou non, cette funeste poupée a voyagé avec Duvallon, lors de son retour du Brésil. Si c'est le cas, elle n'a pas employé le même nom qu'au Carlton.

- Bon ! fit le Vieux. Et les deux types ?

- Inconnus au bataillon. Personne ne les a vus.

Le balancier de la pendule sema quelques points de suspension dans le silence.

- Pourquoi êtes-vous venu me voir? s'enquit le Vieux avec une expression un peu machiavélique.

Francis contempla le bout de sa cigarette en ignition, souffla très légèrement dessus.

- Duvallon..., prononça-t-il. Vous le laissez tomber ?

- Je le fais soigner.

- Oui, cela revient au même. Ça peut durer longtemps, d'autant plus qu'il n'a rien.

Le Vieux repoussa son crayon d'un geste décidé, sans lever les yeux.

- Il est grillé, vous le savez bien. Peut-être l'utiliserai-je sur un autre théâtre d'opération, dans trois mois ou dans six.

- Alors il sera cinglé pour de bon, tandis que, à présent, il peut jouer un rôle appréciable. Parce qu'il est grillé.

- Je vous vois venir, murmura le Vieux en appuyant ses deux coudes sur la table. Nous ne sommes pas censés savoir qu'il est grillé, c'est bien ça ?

- Exactement. En le retirant de la circulation, vous montrez que nous avons la puce à l'oreille. Si vous le renvoyez au Brésil, c'est que vous croyez au caractère purement accidentel de sa perte de mémoire. Il va renouer avec ses occupations antérieures et, fatalement, il va finir par se retrouver nez à nez avec les gens du cinéma. Et alors, je suis curieux de voir ce qui va se passer.

Pensif, le Vieux attrapa son crayon pour dessiner des figures géométriques sur son bloc-notes.

- Pourquoi pas ? marmonna-t-il en griffonnant une tour Eiffel au milieu d'un triangle. Cependant, rendez-vous compte que si on voulait l'écarter d'un sujet trop brûlant, la seconde fois il risque de se faire tuer.

- Pas si je suis derrière lui.

- Eh bien, d'accord, accepta soudain le Vieux. Quand partez-vous ?

- Le plus vite possible. Procurez-moi un billet de sortie en bonne et due forme pour Duvallon. Je vais aller le chercher à Saint-Maurice.

- Repassez ici dans trois quarts d'heure. Je fais le nécessaire.

Coplan se leva, une lueur de satisfaction dans ses prunelles.

- Je ne croyais pas que ce serait aussi facile, avoua-t-il. Je m'apprêtais à vous rappeler les termes du contrat... Incidemment, je vous signale qu'on parle le portugais, au Brésil.

Interloqué, le Vieux le fixa sans aménité.

- Évidemment, grogna-t-il. Vous ne croyez pas que je l'ignore ?

- Non, mais peut-être auriez-vous été bien inspiré de faire appel à un spécialiste de lecture sur les lèvres connaissant le portugais ? Ça doit se trouver...

- Fichez le camp. Je ne peux pas tout faire en même temps !

Cinq jours plus tard, les passagers d'un Constellation venant d'Europe se penchèrent aux hublots pour admirer l'un des plus merveilleux panoramas du monde. Dominée par le Corcovado et son gigantesque Christ d'une part, par le fameux Pain de Sucre de l'autre, la ville de Rio de Janeiro dressait ses gratte-ciel dans une douce brume matinale. Frangées d'écume, ses plages célèbres l'entouraient d'un ruban doré, comme pour la défendre contre le bleu agressif de l'Atlantique sud.

Cette vision devint rapidement moins féerique, l'appareil perdant de l'altitude à l'approche de l'aéroport. L'ordre de fixer les ceintures de sécurité scintilla en lettres rouges et une hôtesse de l'air marcha d'un bout à l'autre de l'allée centrale pour vérifier s'il était suivi.

Duvallon et Coplan, séparés par quatre rangées de fauteuils, entreprirent de boucler la sangle autour de leur taille.

Le Constellation décrivit un dernier virage au-dessus du terrain puis, conformément aux indications de la tour de contrôle, il piqua vers la piste 5.

Une secousse presque imperceptible avertit les passagers que l'avion roulait sur le ciment. Un freinage énergique ralentit considérablement la vitesse de l'appareil, qui vira peu après pour aller se ranger devant les bâtiments de la gare.

Mêlés aux autres voyageurs, les deux agents du S.R. débarquèrent sans échanger un seul regard.

Depuis Orly, Duvallon était redevenu le senhor Paulo Vilares, et pas seulement dans son état civil. Il était brésilien des pieds à la tête, cigare et accent compris. Quant à Coplan, il n'avait pas renoncé à sa nationalité française, ni à ses Gitanes. Son passeport était enrichi d'un visa de tourisme valable pour trois mois.

Les formalités policières et douanières étant remplies, Paulo Vilares prit un luxueux taxi pour rentrer chez lui.

Il se demandait avec un rien d'appréhension comment il allait être accueilli par sa domestique et par sa secrétaire. Les circonstances dans lesquelles il était parti deux mois plus tôt demeurant une énigme, il avait la sensation désagréable de s'aventurer dans des sables mouvants.

La voiture entra dans la ville par ravenida Brasil, longea les quais établis le long de la baie de Guanabara. En ce début de novembre, le soleil commençait à chauffer durement. L'air tremblotait au-dessus des toits des Armazens, les hangars des installations portuaires.

Puis, brusquement, le taxi fut en plein cœur de la ville et Paulo Vilares éprouva une courte joie de revoir la Praça Maua, le building du journal «A noite », les trams-surchargés d'hommes de couleur, et la belle perspective de l'avenida Rio Branco, le Broadway de Rio.

Mais cet instant d'euphorie se dissipa aussi vite qu'il s'était créé car Vilares eut soudain conscience que, dans cette vaste métropole

ensoleillée, il risquait à nouveau de sombrer dans le néant, en suivant sa propre piste !

CHAPITRE VI

Paulo Vilares, alias Duvallon, habitait un appartement situé dans la rua Paysandu, une voie large et paisible bordée de très hauts palmiers. Il introduisit sa clé Yale dans la serrure, tourna deux fois et poussa le battant. Le bruit familier d'un aspirateur vint à sa rencontre.

Il déposa sa valise, accrocha son léger manteau de voyage au portemanteau, avança vers le salon.

Penchée sur l'aspirateur qu'elle maniait d'un air languissant, la servante ne l'entendit pas venir.

- Bonjour, Carmela ! lança Paulo, jovial.

Saisie, l'interpellée se retourna d'un bloc, ses yeux noirs agrandis de stupeur.

- Senhor Vilares ! s'écria-t-elle sans lâcher son ustensile.

Puis, coupant le contact du moteur, elle se mit à parler avec volubilité. Portugaise pour un quart et nègre pour les trois autres, elle avait un teint foncé, une grande bouche et le nez légèrement épaté. Sa chevelure était retenue par un fichu multicolore noué au-dessus de son front. Corpulente et de petite taille, Carmela était le dévouement personnifié.

- Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu que vous rentriez ? reprocha-t-elle après une série d'invocations à la Vierge et à bon nombre de saints. Tout est en désordre ! Et je n'ai rien dans la maison... Comment vous portez-vous ? Vous avez fait un bon voyage ? Je commençais à me demander si vous reviendriez jamais...

Vilares n'essaya pas d'endiguer ce flux de paroles. Ce caquetage l'édifiait déjà sur un point : il avait quitté son domicile dans des conditions normales puisqu'il avait prévenu Carmela qu'il s'absentait pour quelque temps. Et la mulata (Métisse négro-portugaise) avait patiemment attendu son retour, sans trop se frapper.

- Voulez-vous du café ? questionna-t-elle sans lui laisser placer un mot. Votre secrétaire est venue plusieurs fois. Elle est mignonne, cette petite, mais elle devrait porter des jupes moins courtes. Tcha ! Ces jeunes femmes d'aujourd'hui... Elle était inquiète de ne pas recevoir de vos nouvelles.

Elle secoua la tête de gauche à droite, hilare.

- Un célibataire à Paris ! Comme s'il a le temps d'envoyer des lettres...

Paulo l'écoutait, avide et abasourdi. Ainsi, il avait informé son entourage qu'il partait à Paris ?

Ses pensées tourbillonnèrent en une ronde folle. Maîtrisant ce vertige, il s'efforça de rester calme, de refréner les questions prêtes à jaillir de ses lèvres.

- Mais ne restez pas planté là, lui disait Carmela avec la ronde familiarité des vieux serviteurs. Vous devez être fatigué, après tant d'heures de vol... Je m'occupe du café. Voulez-vous aussi un sandwich ?

Paulo prit son étui à cigares, y préleva un superbe Salvador qu'il étêta d'un coup de dents.

- Non, pas de sandwich, merci, dit-il. Sers-moi le café dans mon bureau. Je vais d'ailleurs te laisser le champ libre, il faut que je retourne dans le centre. Il est grand temps que je m'occupe un peu de mes affaires.

Et tandis qu'il passait dans la pièce suivante, il demanda :

- Où as-tu mis le courrier?

- Sur votre bureau, senhor, lança Carmela.

Paulo pénétra dans son cabinet de travail et balaya du regard ce décor familier avec la sensation bizarre de ne pas être chez lui.

C'était un autre lui-même qui, deux mois plus tôt, avait rangé ces livres, fermé le coffre-fort, préparé son départ.

Il alluma posément son cigare, alla s'asseoir devant son bureau, comme il l'avait certainement fait antérieurement.

Et puis ?

Et puis, c'était l'obscurité, l'inconscience ouatée d'un sommeil sans rêves.

Il y avait quelque chose de paradoxal dans cette situation : Paulo Vilares, lucide, en pleine possession de ses moyens, avait avisé sa

servante qu'il partait pour l'Europe. Or ses souvenirs s'arrêtaient au 15 août, à son retour de Sao Paulo, et le film expédié au Vieux avait été envoyé de Rio le 20 août, comme le cachet de la poste en faisait foi. Enfin, son billet d'avion prouvait qu'il n'avait quitté Rio que le 6 septembre. Donc, il fallait en déduire que son amnésie englobait une période pendant laquelle il avait agi selon sa propre volonté, en pleine indépendance. Mais alors, son black-out ne pouvait dater du jour où il était tombé dans un traquenard ! Y avait-il seulement eu traquenard ?

Il fut distrait de sa rêverie par Carmela, qui apportait une petite tasse de café fumant.

- Ça fait plaisir de se retrouver chez soi, grimaça-t-il.

La bonne hocha la tête, approbatrice, puis conclut :

- Maintenant, au moins, mon travail va servir à quelque chose. La maison était vide, sans vous.

- Oui, dit-il, ça va redevenir gai. Bon courage, Blanche-Neige.

Indulgente, elle haussa ses lourdes épaules et s'en retourna à son aspirateur.

Paulo n'avait plus envie de feuilleter son courrier. De toute évidence, il n'y découvrirait rien de révélateur. Ceux qui avaient écrit, n'étant pas au courant de son absence, ne pouvaient donc appartenir au clan de ses fantomatiques adversaires.

Il trempa ses lèvres dans le café brûlant et soudain, il décida d'explorer son coffre-fort. La clé pendait à son trousseau, un trousseau qui ne l'avait jamais quitté.

Il fit glisser vers la gauche une toile accrochée au mur, démasqua la porte blindée. Un premier tour de clé, le réglage du secret, puis deux autres tours. La porte s'ouvrit sur une cavité aux parois d'acier.

Le coffre était vide.

Était-ce normal ou anormal ? Il avait pu le vider lui-même, avant de partir.

Découragé, furieux, il claqua la porte, la referma brutalement.

A moins d'un miracle, il ne parviendrait jamais à remonter sa propre piste. Mieux valait ne pas chercher. La seule solution, c'était de renouer avec ses activités antérieures sans se préoccuper de la page blanche de sa mémoire.

Il repassa au salon, tapota Carmela sur l'épaule et lui dit :

- Prépare-moi un vrai dîner carioca pour ce soir. Je ne rentrerai pas avant dix heures.

La métisse sourit de toutes ses dents.

- A bientôt, senhor Vilares...

Il était 11 heures quand Paulo ressortit de chez lui. La chaleur avait encore augmenté de quelques crans ; l'après-midi promettait d'être étouffante si le vent du sud ne se levait pas. La lumière émanant des façades éclaboussées de soleil était presque insoutenable.

Paulo descendit à pied jusqu'à l'avenida Beira Mar, au bord de la mer. Alors, il songea à sa voiture, une Cadillac bleu ciel qui était garée dans un garage à onze étages, un peu plus loin.

Il alla la chercher, la revit avec plaisir. En son absence, elle avait été bien entretenue et tous ses chromes étincelaient.

Au volant de sa voiture, il descendit par le plan incliné en spirale et déboucha sur la promenade ! Avant d'accélérer, il ouvrit la boîte à gants, la fouilla. Elle contenait un chiffon, une lampe-torche et un étui de six cigares, rien de plus.

Il mit le cap sur le centre, en direction des gratte-ciel du quartier des affaires.

Dix minutes plus tard, il entrait dans un des grands immeubles de la rua Sac José. Il monta au sixième et, une petite anxiété fichée dans sa gorge, il franchit le seuil de sa firme :

Charutos Brasïleiros Ltda (Cigares brésiliens). Une odeur de tabac vint caresser ses narines, une odeur à la fois suave et forte, ambrée, tropicale.

Gloria, sa secrétaire, acheva de taper la fin d'une phrase avant de lui dédier un regard empreint d'une indifférence un peu hautaine. Puis ses yeux se focalisèrent et ses lèvres charnues s'entrouvrirent.

- Senhor Vilares ! explosa-t-elle en se levant d'un bond.

Elle vint vers lui, tellement vite qu'il crut qu'elle allait se jeter à son cou. Elle le fit, poussée par une impulsion irrésistible, et lui la prit dans ses bras comme s'il avait été pour elle autre chose qu'un patron. Leurs joues se frôlèrent, il posa un baiser sur sa tempe.

- Bonjour, Gloria, murmura-t-il troublé par le contact de ce corps souple et palpitant.

Elle lui imprima un baiser fougueux sur les lèvres et souffla :

- Paulo, mon chéri, pourquoi n’as-tu pas écrit ?

La révélation qu’il était devenu son amant fondit sur lui comme une tornade. Quand cela s’était-il produit ?

Le front moite, il remercia intérieurement le Vieux de l’avoir empêché d’écrire. Il aurait commis un impair que Gloria aurait interprété comme une grossière muflerie.

- Je ne pouvais pas, chérie, articula-t-il en cherchant désespérément un motif plausible.

Puis, sans qu’il eût besoin de se forcer, il la serra davantage contre lui, l’embrassa dans le cou et s’enivra de son parfum de fille saine, odorante comme un fruit chaud.

Elle s’abandonnait à lui, paupières mi-closes, ses mains nerveuses pétrissant ses omoplates. Et lui, sidéré par cette stupéfiante bonne fortune, s’adaptait avec une facilité enthousiaste à son nouveau rôle.

- Ne restons pas là, dit-il en se dégageant. Viens dans mon bureau.

Encore étourdi, il l’entraîna dans la pièce voisine et referma la porte de communication. Les meubles d’acier, l’armoire vitrée contenant des échantillons de cigares de tous formats, la panoplie d’étiquettes, le haut lampadaire et les clubs de cuir vert reformèrent dans son esprit une image que huit semaines d’absence avait estompée. La vue de ce cadre austère lui rendit une partie de son équilibre.

- Quand es-tu rentré? s’enquit Gloria. Tu aurais pu me téléphoner de l’aéroport, au moins.

- J’étais trop nerveux pour m’arrêter dans une cabine. Je n’ai fait qu’un saut jusque chez moi avant de venir.

Il reporta les yeux sur elle, la détailla plus calmement.

Bronzée, les cheveux ramenés d’un côté de son visage, le buste corseté d’une robe légère dont le décolleté s’évasait jusqu’à ses épaules, elle avait le charme piquant d’une pin-up de magazine.

Rétrospectivement, Paulo admira la force de caractère qu’il lui avait fallu pour ne pas la courtiser, alors qu’elle avait été sa secrétaire pendant quatre ans.

- Mais pourquoi n’as-tu pas donné signe de vie ? insista-t-elle. Tu ne m’avais même pas laissé l’adresse où je pouvais t’atteindre.

- Les choses ne se sont pas du tout passées comme je m'y attendais, répondit-il. Je croyais revenir au bout d'une huitaine de jours, mais...

- Mais...

Il lui prit les deux mains et planta son regard dans les yeux limpides de la jeune femme.

- Il n'y a plus de raison de t'inquiéter, à présent. La vérité, c'est que j'ai eu un accident de voiture en France. Mes blessures étaient sans gravité mais j'ai subi une commotion cérébrale ; six semaines de repos absolu et mise en observation dans une clinique.

Elle fronça les sourcils, l'examina avec attention.

- Tu es plus pâle qu'avant, remarqua-t-elle, soucieuse. Tu es sûr qu'il n'y a plus rien à craindre ?

- Plus rien, affirma-t-il, positif. Seulement, depuis lors, ma mémoire me joue des tours. Il paraît que ça se dissipera, à la longue. Quoi de neuf, ici ?

Elle appuya sa tête contre sa poitrine, agrippa les revers de son veston.

- Oh ! reprocha-t-elle en se rapprochant de lui, tu penses tout de suite à tes affaires...

- Pendant une demi-heure, pas plus, s'excusa-t-il. Après, je t'emmène déjeuner à Ciné-landia. Cet après-midi, on ferme boutique.

- Vrai ? s'exclama-t-elle, ravie.

- Officiel. Laisse-moi d'abord déblayer un peu le terrain car je présume qu'une pile de lettres sont restées sans réponse ?

- Mais non, rétorqua-t-elle. Cinq ou six, pas davantage. Les affaires ont suivi leur cours habituel : les commandes et les expéditions sont à jour. Ferreiros, de Bahia, a envoyé deux traites que j'ai fait escompter par la banque. Ah, oui... Il y a un nouveau client, un importateur tchécoslovaque.

Il l'écoutait d'une oreille distraite, tout en parcourant l'agenda où ses rendez-vous étaient notés. Heureusement, les pages n'en avaient pas été arrachées... Les dernières inscriptions étaient portées sur la feuille datée du 29 août.

Donc, en principe, c'était le 30 qu'il était censé être parti ? Mais ce n'était que le 6 septembre qu'il avait pris l'avion pour Paris...

Sa secrétaire continuait de lui fournir des détails sur la marche des affaires, le renseignait sur les disponibilités et sur les créances, désireuse de montrer qu'elle avait solidement tenu les rênes de la firme bien qu'elle eût été livrée à elle-même.

- Parfait... Très bien..., opinait Vilares en réponse à ses indications, approuvant tantôt une initiative, tantôt les scrupules qu'elle avait éprouvés devant un problème délicat.

Mais, en même temps, il ne cessait de consulter les annotations griffonnées sur les pages du bloc-notes. Les noms qu'il relevait désignaient tous des gens avec lesquels il entretenait des relations commerciales, licites et ouvertes. Pas l'ombre d'un contact relatif à ses tractations clandestines.

« Évidemment » songea-t-il avec un imperceptible haussement d'épaules. Il avait pour règle de ne jamais laisser traîner des traces tangibles de ses rendez-vous occultes.

- Bon... Le courrier maintenant, soupira-t-il. Passe-moi le classeur des lettres sortantes.

Gloria le lui apporta, joyeusement empressée. Elle posa le classeur sur le bureau, puis elle se pencha et prit Vilares par le cou, prête à lui donner toutes les explications souhaitables.

Ensemble, ils passèrent en revue les copies remontant à la mi-août. La plupart étaient des lettres banales, de quelques lignes, ayant trait à des mises au point avec des fournisseurs ou des clients.

Soudain, Paulo tomba en arrêt sur un texte adressé à un nommé Léon Marchal, domicilié 12 rua Filho Lima, à Sao Paulo.

Gloria avait simplement tapé ces phrases :

Monsieur,

En réponse à votre honorée du 8 septembre, j'ai le regret de vous informer que le senhor Vilares étant parti en voyage depuis quatre jours, et pour une durée indéterminée, il ne peut ni vous répondre personnellement ni vous recevoir ces prochains jours. Veuillez agréer, monsieur, mes sincères salutations.

Marchal ?

Paulo se rembrunit. Pourquoi Léon avait-il dérogé à leur accord ?

- Qui c'est, ce type-là ? s'enquit-il d'un ton léger en pointant l'index sur l'adresse. Il a demandé après moi ?

- Oui, acquiesça la secrétaire. Si tu veux, je vais rechercher sa lettre... Mais tu ne te souviens, pas ? Il était venu te voir quinze jours auparavant... Tu dois mieux le savoir que moi, qui c'est ?

Léon était venu au siège de la firme ? Curieux. Il n'avait pas dû le faire sans motif grave.

- Ah ? Je ne me souvenais plus, dit Paulo. Un raseur, sans doute. J'éclaircirai ça plus tard.

Il se mouilla la pointe du doigt pour feuilleter les pages suivantes, sans trahir l'excitation qui venait de naître en lui. Une étincelle venait peut-être de s'allumer dans les ténèbres et cette faible lueur pouvait conduire à l'autre bout du tunnel.

D'un geste preste, il fit glisser sa manche pour dévoiler son bracelet-montre. Midi moins le quart. Il ne pouvait plus décemment se dégager de sa promesse d'emmener Gloria au restaurant.

Il alla jusqu'au bout de son examen, tournant les pages de plus en plus vite ; il rabattit enfin la couverture de carton.

- Je me demande pourquoi j'hésite tellement à prendre des vacances, émit-il. Le bureau marche tout seul quand je ne suis pas là. Passe-moi l'inventaire permanent, veux-tu? Rien de spécial à l'entrepôt ? Le personnel ne ronchonne pas?

- Mais non, tout le monde a été très sage, bien que le chat fût parti.

Pour la forme, il jeta un coup d'œil aux entrées et sorties de marchandises. Au total, la balance devait être largement bénéficiaire. Quel idiot il était de se livrer en marge à des combines beaucoup moins rémunératrices et autrement périlleuses... Pauvre Gloria, si elle avait su ce que dissimulait la façade de « Charutos Brasileiros »...

Le téléphone résonna, coupant court à son soliloque. Gloria regarda son patron d'un air interrogateur.

- Prends la communication, dit-il après un bref tressaillement. Qui que ce soit, je ne suis pas encore rentré et tu ne sais rien.

La secrétaire décrocha, énonça le nom de la firme, puis elle écouta, les yeux vagues. Une voix fit vibrer la membrane métallique de l'écouteur avec assez d'intensité pour que Paulo en entendît la résonance.

Bouchant le micro de la paume de sa main, Gloria chuchota :

- C’est encore ce Marchai...
Puis, à l’adresse du correspondant, elle répondit :
- Non, senhor Marchai, je suis désolée, le senhor Vilares n’est pas encore rentré.
Après trois secondes, elle reprit :
- Non, il ne m’a pas avisé de la date de son retour.
Paulo assistait à la conversation avec un sentiment de malaise. Si c’était par coïncidence que Léon appelait le bureau ce matin-là, alors qu’il venait de débarquer à Rio, elle était troublante.
- Je regrette, senhor Marchai, concluait Gloria avant de raccrocher ; si le senhor Vilares devait revenir prochainement, soyez assuré que je lui transmettrais votre communication.
Il y eut un déclic, puis Gloria se tourna vers Paulo et lui dit :
- Il a l’air drôlement pressé de vous voir, celui-là... Vous lui devez de l’argent ?
Il s’efforça de sourire.
- Tu ne me tutoies plus ?
Elle baissa les paupières, fit mine de ranger les objets éparpillés sur la table.
- On s’est vu trop peu depuis... D’anciennes habitudes reprennent le dessus.
- Ne les perdons pas, conseilla-t-il. Il est préférable que les visiteurs ne soupçonnent pas notre intimité.
Il se fit la réflexion qu’en ce qui le concernait, cette intimité était encore théorique. S’il avait pu s’écouter, il aurait envoyé au diable Marchal, Coplan, le Vieux et toutes les autres relations de Robert Duvallon.
- Viens, nous partons, décida-t-il en quittant son fauteuil. Ce Marchal est un casse-pieds.
Il reprit sa secrétaire dans ses bras, lui baisa longuement les lèvres. S’il avait pu se douter le matin même qu’il était l’amant de Gloria, il se serait au moins fait précéder par une boîte de fleurs.
Dans tous les cas, il devinait comment il allait passer l’après-midi. Au-delà, l’avenir lui apparaissait plus sombre.

Coplan avait loué une chambre à l'hôtel Colombus, sur l'avenida Atlantica ; de son balcon, il surplombait la merveilleuse baie de Copacabana.

La barre (qui rend les baignades assez dangereuses) offrait en contrepartie un spectacle toujours fascinant. Venues de l'horizon lointain, les vagues bleues se retournaient l'une après l'autre au même endroit, dressant soudain une muraille d'écume d'un bout à l'autre de l'immense plage.

Depuis son atterrissage, Coplan était effaré par la transformation qu'avait subie Rio de Janeiro, où il n'était plus venu depuis 15 ans. A l'époque, Copacabana était une banlieue calme où s'élevaient, largement disséminées, des villas de tous les styles. Adossés à la colline de Sao Joa, des bungalows émergeaient de la verdure, un peu comme dans le Midi. Maintenant, c'était une ville, avec des dizaines d'énormes buildings, des banques, des cinémas. Des tunnels percés dans la montagne reliaient cette cité au cœur même de Rio où, à présent, les gratte-ciel étaient si nombreux qu'on aurait pu se croire en Amérique du Nord.

Conformément aux dispositions prises avec Duvallon, Coplan demeura dans sa chambre à partir de 11 heures du soir. A trois moments de la journée, il devait être prêt à répondre au téléphone, le reste de son temps étant libre.

Bien que Francis ne s'attendît pas à être alerté dès le premier jour, il refréna son désir de sortir et de se mêler à la foule. Accoudé au balcon, il voyait l'immense collier de perles formé par les centaines de globes électriques éclairant l'avenue de cinq kilomètres de long, cintrée entre deux caps.

Lorsqu'il entendit résonner le timbre de l'appareil téléphonique posé sur la table de nuit, il arbora une mimique perplexe ; réticent, il rentra par la porte-fenêtre.

Il décrocha, entendit qu'on lui branchait une communication de l'extérieur :

- C'est vous, Coplan ? interrogea la voix de Vilares.

- Oui...

- Je voudrais vous voir, ce soir même.

- D'accord. Où ?

- A l'entrée nord du cimetière de Saint-Jean-Baptiste. C'est exactement de l'autre côté de la colline située derrière votre hôtel.

- Vous ne pourriez pas trouver un endroit plus rigolo ?

- Si, mais il serait moins sûr. Là, au moins, je pourrai déjouer une éventuelle filature.

- Bon, accepta Coplan, résigné. A quelle heure ?

- A minuit et demi.

- J'y serai.

CHAPITRE VII

A l'heure dite, Coplan s'engagea dans la rua General Polidoro pour longer le mur d'enceinte du cimetière. Même si l'éclairage public avait été moins intense, le clair de lune et les étoiles auraient nimbé cette voie d'une lumière suffisante. La température était idéalement douce.

Une Cadillac vint se ranger près de l'entrée du champ de repos. Par la fenêtre ouverte, Vilares fit signe à Coplan. Ce dernier monta dans la voiture, qui démarra aussitôt.

- Vous avez dû semer quelqu'un ? s'enquit Francis, dubitatif.

- Non, avoua Paulo, mais j'ai tellement l'impression de me balader en aveugle sur un terrain farci de chausse-trapes que je me méfie de tout. Entre parenthèses, il m'en arrive une bien bonne...

- Vous avez oublié la combinaison, de votre coffre ?

- Non, c'est plus marrant que ça... On dirait que je suis devenu l'amant de ma secrétaire, juste avant de quitter Rio.

L'ombre d'un sourire joua sur les lèvres de Coplan.

- J'espère qu'elle est jolie, dit-il. Sinon, je vous plains... Rappelez-vous que votre rôle consiste à reprendre les choses où vous les aviez laissées.

- C'est déjà fait, rassurez-vous. Je sais me plier aux exigences de la situation... Mais, ceci, précisément, m'a ouvert les yeux sur un aspect bizarre de mon amnésie.

- Vous savez, seule la mémoire est paralysée...

- Ne riez pas... En reprenant pied dans ma vie antérieure, j'ai constaté que mon absence de souvenirs couvre une période pendant laquelle j'ai encore été en possession de mon libre-arbitre. Autrement dit, s'il y a eu effacement provoqué, cela ne prouve pas nécessairement qu'on m'a kidnappé à la date où mes souvenirs s'arrêtent...

Intéressé, Coplan se tourna sur la banquette et regarda son collègue.

- Vous ne seriez donc pas tombé dans le trou à votre retour de Sao Paulo ? C'est ça que vous voulez dire ?

- Absolument. Et vous allez voir ce que ça signifie : étant revenu à Rio, j'ai continué à mener mes affaires normalement ; mes rendez-vous commerciaux ont eu lieu jusqu'au 29 août, c'est-à-dire pendant deux semaines qui n'ont laissé aucune trace dans mon cerveau. A cette date, j'ai informé ma servante et ma secrétaire que je partais pour Paris ; il faut croire que j'avais une raison sérieuse pour entreprendre ce voyage... J'en conclus qu'entre le 15 et le 20 - jour où j'ai expédié le film - j'ai mis le doigt sur une histoire assez colossale pour motiver une entrevue avec le Vieux. Le 30, on m'a mis le grappin dessus et on m'a retenu jusqu'au 6 septembre, date de mon embarquement. Vous me suivez ?

- Et comment ! Mais si on vous a extirpé toute souvenance quant à la façon dont l'affaire a démarré, le problème est encore plus compliqué que nous ne l'imaginions ; nous devons renoncer à trouver un trait d'union entre votre passé connu et la suite des événements.

Paulo Vilares donna un coup de volant pour doubler une Chrysler, revint sur la droite et bifurqua peu après pour contourner le Jardin Botanique.

- Justement, prononça-t-il en appuyant sur l'accélérateur, je crois que ce trait d'union existe. J'ai voulu vous en parler avant d'entamer quoi que ce soit.

Coplan fit à nouveau face à la route, ses doigts péchèrent son paquet de cigarettes dans sa poche. Lui aussi avait un atout : la femme, mais il estima préférable de ne pas en faire mention.

- Ne me faites pas languir, allez-y, invita-t-il en dédiant un regard aux cocotiers au tronc écailleux qui défilaient de part et d'autre de la

route.

- Je vais stopper un peu plus loin, annonça Vilares. La conduite me distrait.

Deux cents mètres après, la voiture aborda une route de montagne au flanc de la Serra da Caroca et s'immobilisa sur le bas-côté. Vilares tendit à Coplan l'allume-cigarette électrique, puis il sortit un cigare de son étui et en enflamma le bout.

- Vous savez que je m'occupais d'élucider cette affaire de copie de prototypes d'avions, commença-t-il. La firme brésilienne incriminée est la CASPA. Construcoes aero-nauticas de Sao Paulo. Je m'étais ménagé une complicité dans la place, un dessinateur belge attaché au bureau d'étude, nommé Léon Marchal. C'est lui que j'étais allé voir à Sao Paulo mais, jusqu'alors, cet informateur bénévole n'avait rien décelé au sujet de la filière suivie par les plans ; il ne savait pas de qui l'usine tenait ses tuyaux confidentiels sur les travaux menés dans certains bureaux français...

Vilares aspira lentement une bouffée, posa sur Coplan un regard expressif, puis continua :

- Marchal est venu à mon bureau, paraît-il, le 17 août. Je l'ai reçu, si j'en crois ma secrétaire. Il devait avoir une nouvelle sensationnelle à me communiquer, sinon il n'aurait pas dérogé à la règle que je lui avais fixée de ne jamais me relancer à la firme. Le 2 septembre, surpris sans doute de mon silence, il écrit, demande à me voir. Ma secrétaire lui répond que je suis en Europe pour une durée indéterminée. Et ce matin il téléphone, insiste pour être avisé de mon retour. J'ai fait répondre par Gloria que je n'étais pas encore là... Qu'est-ce que vous en pensez ?

- La même chose que vous. Ce Marchal vous a fourni un début de piste puis, curieux des résultats, il s'est impatienté. Entre-temps, vous aviez buté sur un pot aux roses beaucoup plus considérable que celui que vous prévoyiez, d'où l'expédition du film et la décision d'un saut jusqu'à Paris.

- Oui, confirma Vilares, c'est la seule façon d'interpréter l'enchaînement des circonstances. On a dû me coincer juste avant mon départ. Mais comment diable me suis-je fait ramasser ?

Coplan étendit le bras par la fenêtre ouverte, taposa sa cendre et murmura, évasif :

- Vous avez peut-être brûlé vos vaisseaux en voulant aller trop vite... Nous saurons ça plus tard. En attendant, une rencontre avec Marchal s’impose. Il faut lui faire répéter ce qu’il vous a dit dans votre bureau de Rio.

- Telle était bien mon intention. Désirez-vous assister à l’entrevue ?

- Oui, mais pas de trop près. Ce Marchal ne doit pas savoir que je suis dans la course. Où allez-vous le contacter ?

Vilares réfléchit quelques secondes.

- Nous sommes vendredi, songea-t-il tout haut. Je peux encore lui téléphoner cette nuit à son domicile, et il pourrait profiter du week-end pour venir à Rio. Si je lui fixais un rendez-vous dimanche matin ?

De son côté, Coplan mettait mentalement un dispositif en place.

- Oui, approuva-t-il. Cela nous donne un répit de quarante-huit heures. Où verrez-vous votre informateur ?

- Eh bien..., hésita Vilares. Si j’allais tout bonnement l’attendre à l’aéroport Santos-Dumont ? C’est le terminus des lignes aériennes intérieures. Vous pourriez vous installer au bar : j’y viendrai avec Marchal vers 10 h et demie.

- Entendu. Mettez le feu à la mèche.

Paulo jeta la moitié de son cigare, imprima un quart de tour à la clé de contact et embraya.

- Cette perspective ne m’emballe pas, confessa-t-il. J’ai beau vous savoir à proximité, je m’attends à recevoir une tuile sur la tête. Le fait qu’on m’ait possédé une première fois n’est pas pour m’inspirer confiance.

- Cette fois, vous êtes prévenu, remarqua Coplan. Et moi aussi.

Après un demi-tour, la Cadillac redescendit la pente en direction du centre.

Le lendemain, Coplan s’éveilla alors que le soleil lançait des épées de lumière à travers les persiennes. Et, d’emblée, sa conversation de la nuit précédente lui revint à l’esprit.

Il se leva, alla écarter les rideaux de perles pour repousser les volets, passa sur le balcon et huma l'air du large. Le somptueux panorama le fit cligner des yeux. Se pouvait-il que de sombres machinations fussent élaborées dans un décor aussi paradisiaque ?

Étouffant un soupir, il rentra et entreprit de procéder à sa toilette.

La veille, il s'était rendu aux deux adresses relevées sur la liste d'Air France. Grâce à la photo tirée du film, Francis avait rapidement pu établir que le visage de l'infirmière était bien celui de l'une des passagères de l'avion emprunté par Duvallon pour aller en Europe, une certaine Ana de Penna. Ainsi donc, sous l'empire d'une drogue, son collègue avait bel et bien été surveillé par elle pendant le trajet. Comme Hardaway et Lecoutre. Et il n'était pas censé la connaître.

C'est là-dessus que Coplan spéculait.

Complètement habillé, il fit monter un petit déjeuner, puis il prépara son hameçon. Sur un papier à lettre anonyme, il écrivit :

« *Madame, puis-je vous prier de m'accorder quelques minutes d'entretien demain, dimanche, à 10 h et demie, au bar de l'aéroport Santos-Dumont ? Il y va de votre intérêt ; je crois que vous regretteriez ultérieurement de n'avoir pas donné suite à ma démarche, inspirée par le seul souci de votre sécurité*. »

Il n'apposa aucune signature au bas de ce texte. Pliant la feuille en quatre, il l'introduisit dans une enveloppe et inscrivit l'adresse : « Sra Ana Izabel de Penna, 27 rua Bolivar. Copacabana ».

Ensuite, il sonna la réception, pria la standardiste de lui envoyer un des chasseurs. Cinq minutes plus tard, l'un d'entre eux se présentait.

- Va déposer cette lettre à l'adresse indiquée, lui dit Coplan en joignant à l'enveloppe un billet d'un dollar. Glisse simplement le pli dans la boîte aux lettres, ne le remets pas en mains propres. C'est compris ?

- Si, senhor, répondit le jeune caboclo (Métis de sang indien et portugais) en exécutant une courbette.

- Dépêche-toi, ajouta Francis. C'est urgent.

Après une autre courbette, le jeune garçon partit en arborant un air de connivence effrontée.

Coplan alluma sa première Gitane de la journée avec le sentiment du devoir accompli. A présent, la mèche était allumée de

deux côtés à la fois. Et le feu allait sans doute se propager plus vite que ne le pensait Vilares...

Le lendemain matin, dès dix heures, Coplan était juché sur un tabouret, au bar de l'aéroport. Il s'était installé à l'une des extrémités du comptoir de manière à voir la salle dans sa totalité sans devoir se livrer à des contorsions. Tout en sirotant un Cinzano, il parcourait un journal nord-américain avec la nonchalance patiente d'un homme qui a du temps devant lui.

Il y avait une dizaine de consommateurs dans la salle. De larges fenêtres s'ouvraient sur l'aire d'atterrissage et, au-delà d'un petit bras de mer, on voyait l'île des Cobras.

L'arrivée ou le départ des avions renouvelait périodiquement la clientèle du bar ; Coplan examinait toutes les femmes sans les regarder en face.

A 10 h 25, ViÎares entra en compagnie d'un Européen d'âge mûr, élégamment vêtu d'un costume gris clair et coiffé d'un chapeau de paille souple. Les deux hommes allèrent prendre place dans le coin de la salle et se mirent à parler avec discrétion.

Le regard de Francis croisa un dixième de seconde celui de son collègue, puis il se rabaissa sur le journal.

Bien qu'il fût assez curieux de savoir ce que Marchal allait raconter à Vilares, Coplan attachait une plus grande importance à l'apparition éventuelle de l'énigmatique Ana. Si elle croyait à une tentative de chantage, elle viendrait.

Coplan portait son verre à ses lèvres quand il repéra la Brésilienne. Elle franchissait le seuil du bar en promenant autour d'elle un regard orgueilleux, celui d'une jolie femme qui craint d'arriver la première à un rendez-vous.

Elle était mieux qu'en photo : environ trente ans, le teint à peine halé, elle portait avec grâce un léger tailleur d'été couleur ivoire. Ses cheveux taillés en casque contribuaient à lui donner l'apparence d'une amazone moderne, intelligente et réaliste.

Coplan, comme les autres hommes présents, avait les meilleures raisons du monde de lui accorder un coup d'œil appuyé. Habitué aux

hommages dont ses compatriotes sont prodigues, Ana de Penna acheva son petit tour d’horizon.

Quand ses yeux effleurèrent le groupe formé par Vilares et Marchal, ses paupières se haussèrent légèrement. Paulo surprit cette marque d’intérêt plutôt insolite et, soudain, il tressaillit lui aussi, il venait de reconnaître la femme du film. Et elle s’aperçut qu’il la reconnaissait...

A l’affût de leurs réactions, Coplan les épiait au-dessus du bord de son journal déplié. Il assistait à la réussite de cette confrontation silencieuse avec la satisfaction du pêcheur qui voit frémir le bouchon.

Brusquement, Ana de Penna fit demi-tour et sortit d’un pas vif.

Médusé, Vilares la regarda s’éloigner, se perdre parmi la foule qui encombrait le hall de l’aérogare. Posant les deux mains sur la table, il voulut se lever, consulta de loin Francis. Ce dernier l’immobilisa d’un petit signe négatif, jeta un billet sur le comptoir et s’en alla vers la sortie.

Mais, au lieu d’entamer une filature, il pénétra dans une cabine téléphonique de l’aérogare. Il feuilleta l’annuaire, trouva le numéro du bar et le forma sur le disque.

- Voulez-vous me passer le senhor Vilares, demanda-t-il au barman quand celui-ci eut décroché. Il doit être chez vous en ce moment.

- Un instant, senhor...

Peu après, la voix de Paulo résonna dans l’écouteur.

- Allô ?

- Coplan à l’appareil. Ne vous excitez pas, mon vieux, je savais qu'elle allait venir...

- C’était donc bien elle ? La fille du film... Pourquoi ne cavalez-vous pas après elle ? questionna Vilares surexcité en refermant plus soigneusement la porte du box.

- Pour deux raisons, dit Coplan avec un calme presque exaspérant. Primo, je suis persuadé qu’elle n’est pas venue seule. Il devait y avoir un type pour la couvrir, étant donné la façon dont je m’y suis pris pour lui fixer rendez-vous ici. Secundo, comme elle s’est rendu compte que vous la reconnaissiez, alors que

logiquement vous n'auriez pas dû, soyez bien tranquille : désormais, c'est elle qui va cavaler après vous.

Pendant un bref instant, Vilares eut le souffle coupé.

- Bon sang ! proféra-t-il enfin. C'est vrai : en tant qu'amnésique, je ne devais pas me souvenir d'elle !

- Voilà, souligna Francis. Or elle s'est avisée que sa vue vous flanquait une émotion. Elle va en conclure qu'il y a une paille dans le système et elle va se dépêcher d'alerter ses petits copains, qui vont sauter au plafond. Car si vous vous souvenez d'elle, c'est que vous vous souvenez aussi du reste et cela détruit leur confiance dans leur splendide combine.

Vilares déglutit avec difficulté. Les veines de ses tempes battaient la charge. ,

- Mais alors, qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit-il d'une voix sourde.

- Vous êtes encore en sécurité pour quelques heures. Après ça va se gâter. Ils connaissent vos deux adresses et ils vont essayer de vous récupérer pour tirer l'affaire au clair. Laissez tomber Marchal et venez me rejoindre dare-dare à mon hôtel.

Assommé, Vilares avait du mal à s'adapter à cette évolution rapide qui bouleversait ses prévisions.

- Heu... Vous avez de drôles de méthodes, maugréa-t-il. Je croyais qu'on allait repartir à zéro, refranchir les étapes.

- Trop dangereux, dit Coplan avec une assurance renversante. En procédant ainsi, vous avanciez vers l'inconnu sans savoir à quel tournant on vous attendait. Maintenait, c'est nous qui semons la pétoche dans le clan adverse et nous le contraignons ainsi à agir sans préparation. C'est une tactique qui rapporte, vous verrez... Je vous attends d'ici à une demi-heure.

Il raccrocha, espérant avoir insufflé à son collègue une partie de son optimisme. Mais il mesurait fort bien la responsabilité qu'il venait d'assumer. Désormais, la vie de Duvallon ne tenait plus qu'à un fil.

Il sortit de l'aérogare, monta dans un taxi. Pendant tout le trajet qui lui faisait traverser les magnifiques quartiers de Gloria, de Catete et Botafogo, il ne cessa d'évaluer les conséquences possibles de son coup de dé.

Si la peur des autres prenait des proportions d'une panique, ils pouvaient se disperser comme une volée de moineaux, s'évanouir

dans la nature... Ou bien ils se défendraient avec becs et ongles et liquideraient à tour de rôle tous ceux qui les approcheraient de trop près.

Dès qu'il arriva à l'hôtel, Coplan chargea l'un des employés de lui procurer une voiture de location : une américaine de grosse cylindrée, précisa-t-il. Il la voulait au début de l'après-midi, versa séance tenante la caution.

En attendant Vilares, il grilla deux cigarettes et songea que le moment était venu de se préoccuper d'une arme. Il en toucherait deux mots à son collègue, qui devait disposer d'un ou deux revolvers.

A midi moins le quart, Paulo frappa à la porte et entra. Une légère fièvre brillait dans ses yeux.

- Cette histoire commence à ressembler au serpent qui se mord la queue, annonça-t-il en s'affalant dans un des fauteuils. Nous allons peut-être leur tomber sur le poil pendant qu'ils cherchent à m'avoir : Marchal m'a donné un tuyau...

CHAPITRE VIII

Coplan vint s'asseoir en face de Vilares ; penché en avant, il appuya ses coudes sur ses genoux, croisa ses mains puissantes.

- Que vous a dit Marchal ? demanda-t-il sur un ton volontairement neutre.

- Il n'est pas loin de se figurer que je suis vraiment dingue, déclara Paulo avec un rictus amer. Ne pouvant pas tout lui dire, je lui ai raconté la même fable qu'à ma secrétaire : un accident de voiture, suivi d'une commotion cérébrale, m'a fait oublier, peu après mon arrivée en France, tout ce qui s'était passé ici avant mon départ. Bref, il m'a relaté notre entrevue du 17 août : il était venu me voir pour signaler qu'un type appelé Ramos Britto entretenait des relations suivies avec l'ingénieur en chef de la CASPA. Ce Britto effectue, paraît-il, de fréquents voyages en France et, de plus, il est attaché à un office privé de brevets, une de ces maisons où l'on

dépose une marque de fabrique, une invention ou un procédé technique afin d'en assurer la protection légale.

- Tiens ! s'exclama Coplan. Je m'étais souvent fait la réflexion qu'une telle officine serait une façade idéale pour la concentration ou la diffusion de renseignements ultra-confidentiels... Quel est le nom de la boîte ?

- Limeira, Patentes e Marcas. Le siège est ici, à Rio. Vous ne croyez pas qu'on devrait aller fouiner dans ce coin-là ?

Coplan se gratta la joue.

- C'est probablement ce que vous aviez fait, marmonna-t-il. Reste à savoir si c'est là que vous avez tourné le film ou si c'est là que vous êtes tombé dans la trappe... Avez-vous le signalement de Ramos Britto ?

- Oui. C'est un petit type d'un mètre soixante, un caboclo, vraisemblablement. Il parle français d'une façon impeccable. Doit être âgé de 35 ans environ. Se balade toujours avec une serviette de cuir fauve. Son timbre de voix est plutôt étouffé, rauque. Une grosse chevalière en or à l'annulaire gauche. Son visage est difficile à caractériser pour la bonne raison qu'il est très répandu dans toute l'Amérique du Sud : face ovale, glabre, basanée ; oreilles longues et maigres ; yeux noirs, cheveux noirs bouclant naturellement ; le nez un peu busqué, la denture saine.

Coplan tâcha de se faire une image de Ramos Britto à l'aide de ces éléments, dessina mentalement des traits imaginaires.

- Je crains qu'on ne puisse le reconnaître à vue, jugea-t-il. Au moins cinquante pour cent des types que j'ai croisés à Rio répondent à cette description, si l'on s'en tient à l'apparence.

- Oui, je sais, convint Vilares. Mais si nous voyons un tel bonhomme entrer ou sortir de la maison Limeira, Patentes e Marcas, nous aurons déjà plus de chances de l'identifier.

Coplan acquiesça, mais fit remarquer :

- Ce type n'est sans doute qu'un agent de liaison. Au service de qui opère-t-il ? Vous ne pouvez le prendre en filature car vous devez déjà l'avoir fait et ça ne vous a pas porté bonheur. Si je m'en charge, je ne peux plus vous surveiller, vous. Or c'est maintenant que ça devient indispensable.

Les deux hommes réfléchirent en silence et les pensées de Vilares s'écartèrent de cette question.

- Comment avez-vous repêché la femme du film ? s'enquit-il, soucieux. Ça ressemble à de la prestidigitation...

- Mais non. Puisqu'elle avait-accompagné Lecoutre et Hardaway pendant leur fugue, je me suis dit qu'elle vous avait probablement chaperonné aussi. Grâce à la photo, je n'ai eu aucun mal à dénicher son adresse. Ma supposition s'est trouvée confirmée, c'est tout.

- Oh ! fit Vilares. Vous n'avez pas pu procéder de même pour les deux gardes du corps ?

- Non : parce que, n'étant pas dans le film, leurs figures demeurent inconnues. Les deux acteurs masculins dont nous possédions un cliché n'ont pas été identifiés par le personnel du Bernerhof ou du Carlton. La femme, oui.

- Nom de Dieu..., murmura Vilares, frappé par un rapprochement. Ramos Britto ne serait-il pas l'un d'eux ?

- De qui parlez-vous, des acteurs ou des gardes du corps, puisqu'il s'avère que ce ne sont pas les mêmes bonshommes ?

- Des acteurs, naturellement. Montrez-moi un peu vos photos...

Coplan se leva pour prendre l'enveloppe dans la poche intérieure de son veston. Il étala les trois portraits en éventail sur le lit, et Vilares s'approcha pour examiner les physionomies. Son index pointa sur l'une d'entre elles :

- Vous ne trouvez pas que ça correspond assez à la description fournie par Marchal ? questionna-t-il.

Après un examen attentif, Coplan prononça d'une voix lente :

- Oui, cette tête-là pourrait bien être celle de Britto.., Dommage qu'on ne puisse juger de sa taille ni voir sa main gauche. Disons qu'il y a une certaine présomption, mais ne prenons pas nos désirs pour la réalité.

Paulo Vilares alla se rasseoir, mordit le bout d'un cigare qu'il venait de retirer distraitement de son étui.

- Un combat de nègres dans un tunnel, résuma-t-il, dégoûté. Ces salauds-là ne se débrouillent pas mal. J'ai bonne mine, moi, dans tout ça. Si j'étais seulement capable de me rappeler un détail !

Il se frappa le front de son poing fermé, tout à coup en proie à un accès de colère.

Coplan marcha vers un petit bar mobile, versa du whisky dans deux verres et articula :

- Vous n'auriez pas une arme à me prêter ?

Il versa de l'eau dans l'alcool, vint présenter un verre à son collègue et ajouta :

- A la vôtre... Où crèche la Limeira, Patentes e Marcas ?

Vers 3 heures de l'après-midi, après un déjeuner pris dans la chambre de Francis, les deux hommes se préparèrent à partir. Coplan avait été informé par le bureau de l'hôtel Colombus que la Chrysler de location était à sa disposition. Il n'attendait que cela pour se mettre en route.

Avant de sortir de la chambre, il rappela en deux mots à Vilares ce qu'ils étaient convenu :

- Vous montez chez vous, vous emballez le pistolet et vous ressortez aussitôt pour déposer le paquet au Novo Mundo, avenue Beira Mar. Vous tournez en rond pendant un quart d'heure pour me permettre d'aller chercher le colis, puis vous mettez le cap sur l'office Limeira et vous ne tentez de pénétrer dans la boutique que lorsque vous aurez vu ma Chrysler à cinquante mètres de là. Un dimanche après-midi, à l'heure de la sieste, les risques sont moins grands qu'en pleine nuit. Si tout se passe sans histoires, vous vous mouchez ostensiblement en sortant de l'immeuble. Je vous attends pendant une heure. Passé ce délai, j'entre à mon tour.

- Pas de danger que j'oublie nos conventions ! ricana Vilares. Ce coup-ci, je suis bien éveillé. Mais si ma perquisition se déroule sans pépin, comment vous mettrai-je au courant des résultats ?

- Retournez à votre appartement et barricadez-vous. Je vous passerai un coup de fil de la plus proche cabine publique, puis je reviendrai surveiller votre immeuble jusqu'au matin. Je ne vous lâcherai pas d'une semelle jusqu'à votre arrivée au bureau. N'en sortez plus jusqu'à 6 heures du soir : là, ils n'oseront rien tenter

contre vous, étant donné le perpétuel va-et-vient dont les buildings du centre sont animés pendant les heures de travail.

- Ça va, conclut Vilares, apparemment remonté à bloc. J’en ai un peu marre de jouer le rôle d’un paratonnerre, et je ne suis pas fâché de mettre la main à la pâte. J’aimerais bien rencontrer une gueule connue, chez Limeira.

Les traits contractés par une expression d’âpre rancune, il tourna le bouton de la porte et disparut dans le couloir.

Coplan prit son mouchoir pour essuyer la sueur qui emperlait son front. Sous un climat pareil, il ne se sentait guère enclin aux exercices physiques. Afin de donner un peu de champ à Vilares, il but encore un whisky très dilué.

Dans le hall, un employé lui remit les clés de la Chrysler et lui montra où elle était rangée. Remerciant d’un signe de tête, Coplan se dirigea vers la voiture.

Sur l’avenue Atlantica, balayée par une brise aussi légère que le souffle d’un éventail, il vit la Cadillac bleue de son collègue virer sur la gauche et emprunter la voie qui menait à l’un des deux tunnels percés au flanc du Morro Sao Joao.

Francis prit le volant, démarra et adopta le même itinéraire. La circulation était des plus réduites, la plupart des habitants restant chez eux pendant les heures chaudes.

A Botafogo, Vilares longea de nouveau la plage puis il coupa au court pour atteindre la rua Paysandu.

Coplan rangea sa voiture, une demi-minute plus tard, non loin de l’immeuble où Vilares venait d’entrer. Un coup d’œil derrière lui, un autre devant : pas un piéton en vue...

Les magnifiques palmiers projetaient une ombre bienfaisante sur toute la largeur de l’avenue.

Francis consulta sa montre. Dans une demi-heure au plus tard, Paulo opérerait sa descente chez Limeira. Pour 5 heures tout serait terminé et peut-être saurait-il alors si, réellement, il y avait une corrélation entre cet office de brevets et l’enlèvement.

A 3 h 40, Coplan commença à trouver le temps long. Vilares était-il en train de nettoyer le pistolet qu’il devait emballer ? Ou bien ne se souvenait-il plus où il l’avait fourré ?

Désœuvré, Coplan fit fonctionner la radio qui équipait la Chrysler ; les accords rythmés d'une samba vinrent l'envelopper d'une musique électrisante. Mollement allongé sur la banquette, Francis se mit à fumer une Gitane mais, peu à peu, son impatience grandit.

A 4 heures moins 5, il estima que la plaisanterie devenait saumâtre et alors, soudain, une appréhension naquit en lui. Il y avait trente-deux minutes à présent que Paulo était entré chez lui. Depuis lors, aucun mouvement de voitures ne s'était produit devant l'immeuble ; ça, Coplan en était sûr.

D'un geste sec, il éteignit la radio. Sa cigarette voltigea au milieu de la rue.

Il descendit de la Chrysler et, les mains dans les poches, il avança vers la maison. Bien qu'il trouvât idiot d'enfreindre les consignes qu'il avait édictées lui-même, il ne pouvait plus se contraindre à l'inaction. Ce retard de Vilares devenait franchement inquiétant.

La rue était paisible, déserte, accablée par la chaleur.

Coplan monta vivement les deux marches du seuil, pénétra dans l'ombre fraîche du hall. Un des ascenseurs était arrêté au cinquième - l'étage de Paul - et l'autre au troisième.

Francis pressa le bouton d'appel de ce dernier. Le silence de cathédrale qui régnait dans le bâtiment ne fut troublé que par le mouvement de la cabine invisible, logée dans une cage de maçonnerie. L'aiguille indicatrice lumineuse révéla seule que l'ascenseur obéissait à la commande.

Les portes s'ouvrirent automatiquement. Coplan passa dans la cabine, referma et appuya sur le bouton du cinquième.

Une crainte sourde lui rongea l'estomac tandis qu'il montait. Il n'avait d'autre arme que ses poings, et si Vilares était dans de sales draps, des mains nues ne suffiraient pas à l'en tirer.

A l'étage, Francis prêta l'oreille. C'était à croire que tout le monde dormait, là-dedans...

On n'entendait même pas les sons atténués d'une radio ou d'une conversation.

Francis sonna, décidé à régler sa conduite d'après la tête qui se montrerait dans l'embrasure de la porte. Les muscles tendus et ramassé comme un jaguar, il attendit.

Le battant pivota, démasquant la bonne figure naïve de Carmela.

- Senhor ? s'informa-t-elle en le regardant avec des yeux ahuris.

La tension physique de Coplan se relâcha d'un coup. Il se sentit soudain stupide. Il aurait mieux fait d'attendre cinq minutes de plus dans sa voiture...

- El senor Vilares, por favor, demanda-t-il en espagnol, espérant que la différence avec le portugais serait minime.

Carmela fronça les sourcils, secoua la tête et déclara sans l'ombre d'un doute que Paulo n'était pas chez lui.

- Alors, dit Coplan avec assurance en avançant, je vais l'attendre, j'ai rendez-vous avec lui.

Il contraignit la servante à reculer, avança encore, et referma la porte derrière lui.

La mulata voulut protester mais Francis la désarma d'un sourire amical, d'une claque sur l'épaule, et sans tenir aucun compte de son caquetage, il fit le tour de l'appartement. Pas la moindre trace de Vilares ; ni de personne d'autre, d'ailleurs.

Plutôt épaté, il se retourna pour faire face à la servante qui le poursuivait. Tapotant son bracelet-montre, il reprit en espagnol :

- Il y a une demi-heure, le señor Vilares est revenu ici, je l'ai vu. Est-il reparti ?

La mulata secoua derechef sa face noiraude, affirmant avec véhémence que son maître était parti depuis neuf heures du matin et qu'elle ne l'avait pas revu. Elle semblait lui en vouloir particulièrement à cause du déjeuner qui garnissait encore la table où un couvert était dressé.

Coplan commença sérieusement à se demander si le soleil ne lui avait pas tapé sur le crâne... Pourtant, la Cadillac bleu ciel était en bas et Paulo n'était pas entré dans la maison d'à côté !

- L'immeuble possède-t-il une sortie par l'arrière ? questionna Francis, énervé.

- No, señor, répliqua Carmela, aussi estomaquée que subjuguée par les manières de l'intrus.

Incrédule, il alla se rendre compte s'il n'y avait pas d'échelles de secours en cas d'incendie sur la face arrière de l'immeuble. Il n'y en avait pas. Dans le bas, une petite cour délimitée par des murs en

béton séparait le bâtiment des constructions voisines, sans possibilité de passage de l'un à l'autre.

Un bref instant, Coplan fut effleuré par l'idée que Vilares était descendu par l'autre ascenseur, celui qui était arrêté devant sa porte. Traversant aussitôt l'appartement à longues enjambées, Francis ouvrit la porte palière. Les deux ascenseurs étaient là, côte à côte, vides.

Cela tenait de la fantasmagorie...

Francis rentra dans l'appartement, sous les regards effarés de Carmela. Il fixa la servante d'un air pensif : la bonne foi de la Brésilienne était indéniable, cette matrone dévouée ne lui racontait certainement pas de bobards.

Donc Paulo n'avait pas mis les pieds chez lui.

Comme il n'était pas ressorti, il se trouvait ailleurs dans le building : dans les combles, dans les caves ou...

Ou dans un autre appartement. Et cela depuis près de trois quarts d'heure !

Son cerveau fonctionnant à une allure fébrile, Coplan dit à la mulata :

- Je vais revenir dans dix minutes. Si le señor Vilares rentre, dites-lui de m'attendre...

Il s'engouffra dans l'ascenseur, descendit au rez-de-chaussée et alla jeter un coup d'œil à l'extérieur. La Cadillac était toujours là. Faisant, demi-tour, il retraversa le hall pour s'engager dans l'escalier en ciment conduisant au sous-sol. Il actionna la minuterie avant de dévaler les marches.

Au bas, il aboutit dans une première salle occupée par les installations du conditionnement d'air. Elle avait une longueur de six mètres et se prolongeait par un réduit où étaient logés les compteurs électriques. Une porte s'ouvrait sur un couloir donnant accès, de part et d'autre, à des celliers individuels. Partout régnait une propreté remarquable.

Quand Coplan eut la certitude d'avoir fouillé le sous-sol jusque dans ses moindres recoins, il songea au toit. Ces immeubles étant habités jusqu'au sommet, ils n'ont pas de combles ou de greniers.

Les dents serrées, il emprunta de nouveau l'ascenseur et monta cette fois jusqu'au septième étage, le dernier. Là-haut, la disposition

était exactement la même qu’aux autres étages, sinon qu’une verrière à panneau mobile permettait de grimper par l’entremise d’une échelle métallique, sur la plate-forme supérieure où s’érigeaient les antennes de télévision.

Francis gravit les échelons, souleva la lucarne et dressa le buste pour promener un regard circulaire sur le toit. Là non plus il ne vit rien d’insolite. La rumeur de la ville parvenait à ses oreilles, confuse, gonflée de vie. Un souffle d’air frais lui caressa le front.

Plutôt que d’obéir à l’impulsion qui le poussait à poursuivre ses investigations, Coplan s’efforça de réfléchir. Il ne croyait pas à la magie. Si Vilares s’était brusquement volatilisé, il ne l’avait pas fait de son plein gré. Donc quelqu’un l’y avait forcé, quelqu’un qui se trouvait dans le building au moment où il y était entré. Qui s’y trouvait donc encore à l’heure actuelle...

Mais comme il y avait quatre appartements par étage, c’est-à-dire vingt-huit en tout, il n’était pas question de les prendre d’assaut successivement en fonçant à l’aveuglette...

La rage au ventre, Coplan se laissa glisser au bas de l’échelle. Se rappelant qu’il était toujours désarmé, il reprit l’escalier pour retourner au cinquième étage.

A son coup de sonnette, Carmela vint ouvrir et braqua sur lui des yeux interrogateurs, comme si elle espérait qu’il allait lui apporter des nouvelles de son maître.

- Non, je ne l’ai pas vu, prononça Francis. Ne savez-vous pas s’il a des amis dans la maison ?

Il avait posé la question sans espoir, par souci d’éliminer tout risque de se tromper.

- No, confirma la mulata. Nous ne connaissons pas les autres gens de l’immeuble.

Le front baissé, Coplan alla s’asseoir dans un fauteuil de rotin de forme biscornue. Les bras ballants, Carmela vint se planter devant lui, gagnée par une inquiétude d’enfant perdu.

- Où peut-il bien rester ? soliloqua-t-elle, le front plissé.

Sans savoir pourquoi, elle éprouvait une confiance instinctive envers cet Européen assez mal élevé. Il avait l’air déprimé, vaguement malheureux, et il n’en fallait pas plus pour éveiller la sollicitude de la brave Carmela.

- *Oiga*, lui dit Francis d’une voix fatiguée. Le señor Vilares court un grave danger. Je suis son ami, je suis rentré de France avec lui. Il m’a dit qu’il avait ici deux pistolets et il devait venir les chercher cet après-midi. Peux-tu me dire où ils sont ?

Il était prêt à l’assommer si elle refusait de le renseigner ou si elle faisait de l’esclandre, mais son regard ne contint qu’une instante prière.

La métisse se renfrogna légèrement, partagée entre son désir de rendre service au visiteur et celui de faire comprendre qu’elle jouait un rôle important dans la vie privée du señor Vilares.

- Oui, je le sais, déclara-t-elle avec une pointe de vanité. Mais je ne vous connais pas assez pour vous les prêter.

Coplan fit une grimace désabusée, puis il prit son portefeuille et en extirpa un billet de vingt dollars.

- Tiens, prends ça en garantie, si tu n’as pas confiance, maugréa-t-il.

Stupéfaite par la somme offerte, Carmela fut subitement gênée. Son interlocuteur ne pouvait être qu’un homme de bien, puisqu’il voulait lui remettre autant d’argent américain !

- Non, refusa-t-elle avec noblesse, la paume en avant. Le señor Vilares me désapprouverait. Attendez, je vais les retirer du coffre...

De sa démarche de femme accoutumée aux lourds travaux, elle alla vers un magnifique coffre en bois noir, abondamment sculpté, qui servait de siège dans le hall. Elle en soulevai le couvercle et mit au jour un paquet de chiffons roulés qu’elle ramena dans le salon.

- Voilà, dit-elle, Mais faites attention, c’est très dangereux.

Il défit le cordonnet qui retenait les deux armes dans leur paquetage, découvrit un MAB et un Mauser, des 7,65 l’un comme l’autre. Pour chacun, il y avait deux chargeurs garnis, en plus de celui logé dans la crosse.

Coplan fit glisser le Mauser et deux chargeurs dans sa poche, restitua le reste à la servante.

- Un seul me suffit, conclut-il. Tu peux ranger l’autre.

Consciente d’avoir agi comme son maître le lui aurait recommandé s’il avait été présent, Carmela déposa le deuxième pistolet au fond du vénérable meuble et rabattit le panneau.

A ce moment, le timbre d’entrée grelotta.

CHAPITRE IX

Ce ne pouvait être Paulo, puisqu'il avait une clé.

Carmela, étonnée, regarda Coplan comme pour le prendre à témoin du côté singulier de cette visite. Personne ne venait jamais chez le señor Vilares, en dehors des fournisseurs...

Avec un clin d'œil impératif, Coplan porta son index à ses lèvres pour lui intimer le silence. Il quitta son siège d'un élan, vint près de la servante et lui souffla à l'oreille :

- Ne dis pas que je suis là. Où est la toilette ?

Bien qu'elle se demandât à quoi rimait tout ce micmac, Carmela désigna une porte donnant sur l'antichambre. Avant de se dissimuler dans les W.-C., Coplan invita la servante à aller ouvrir.

Pas très rassurée, la mulata haussa les épaules avec fatalisme et se dandina vers la porte d'entrée, qu'elle ouvrit d'un geste brusque.

Une femme élégante se tenait sur le seuil. Elle avança de deux pas vers Carmela et dit d'une voix impérieuse :

- Veuillez m'annoncer au señor Vilares.

Les yeux écarquillés, Carmela vit la visiteuse ouvrir son sac dans l'intention évidente d'y prendre une carte de visite.

- Le señor n'est pas là...

C'est tout ce que la servante eut le temps de prononcer. Un jet de gaz nauséabond lui emplit la bouche et les narines. Aveuglée par une vapeur glaciale, elle écarta les lèvres pour hurler mais aucun son ne s'échappa de sa gorge. Elle sombra dans le puits sans fond de l'inconscience.

En tombant sur le tapis, son corps fit un bruit sourd. La visiteuse referma la porte, s'avança dans l'appartement en remettant son pistolet à gaz dans son sac.

Elle semblait bien connaître les lieux car, d'un pas décidé, elle gagna le bureau de Paulo, et se mit à fouiller dans les tiroirs. Calme, méthodique, elle parcourut rapidement les papiers qui lui tombaient sous la main.

Par le faible interstice qu'il avait laissé entre le battant et l'embrasure, Coplan n'avait eu de l'intruse qu'une vision très fugitive. Mais une satisfaction corrosive fit passer un reflet métallique dans ses yeux : la silhouette qu'il avait aperçue était celle d'Ana...

Remerciant le ciel de ce magnifique cad

d'interrompre la belle Carioca (Native de Rio de Janeiro) dans sa besogne. Elle semblait parfaitement tranquille, certaine de ne pas être dérangée.

Bien sûr ! Elle savait que Vilares ne rentrerait pas de sitôt...

Elle poursuivait sa perquisition, vidait la serviette de Paulo, lisait les indications apposées par ce dernier sur son bloc-notes, soulevant le sous-main pour voir si une feuille n'était pas dissimulée en dessous.

Pour être plus libre de ses mouvements, elle avait posé son sac sur le coin du bureau. Elle fit basculer le cadre, ajusta la combinaison du coffre-fort.

- Ne vous fatiguez pas, il est vide, dit Coplan d'une voix à peine sarcastique.

Ana se retourna d'un bloc, les yeux agrandis et la bouche ouverte.

Accoudé à l'encadrement de la porte, Coplan bloquait la sortie. Un poing sur la hanche, il fixait sur la Brésilienne un regard teinté de compassion.

- N'essayez pas de récupérer votre sac, conseilla-t-il avec une fausse bonhomie. J'ai des réflexes brutaux.

Ana avait pâli. Cette présence inattendue lui coupait bras et jambes. Qui était cet individu trop flegmatique pour ne pas être infiniment dangereux ?

- Vous tombez à pic, continua Francis en se détachant de la porte pour venir lentement vers Ana. Je voudrais savoir où est passé mon ami Paulo.

La femme recula d'un pas, se cogna au mur. Ses mains frémissantes parcoururent la surface granuleuse. La peur se lut dans ses traits tirés.

- Que voulez-vous dire ? balbutia-t-elle, la gorge sèche, tandis que Coplan s'approchait d'elle, inexorable.

- Simplement ceci : vous êtes entrée ici après avoir été informée que le champ était libre. De quel appartement sortez-vous ?

Il posa ses deux mains sur ses épaules, près du cou. Ses pouces appuyèrent légèrement au-dessus de l'échancrure du décolleté, en un discret avertissement.

Ana était envahie par un tremblement nerveux qui la faisait vibrer des pieds à la tête. Les doigts écartés de Coplan s'appesantissaient sur sa chair hérissée. Leurs visages se frôlaient presque.

- Parlez avant que je ne vous en empêche, murmura Francis en resserrant davantage son étreinte. Où est Paulo ?

Elle aspira goulûment une bouffée d'air et bégaya :

- Je... Je ne sais pas.

Puis, avec une précipitation horrifiée :

- Non... Je vous jure que je n'en sais rien. Lâchez-moi...

Un indice autre que cette violente dénégation incita Coplan à se demander si Ana n'était pas sincère. Elle était habillée d'un tailleur, comme quand elle était venue à l'aéroport. En outre, elle avait son sac à main. Cette tenue était plutôt inhabituelle pour une femme qui passe d'un appartement à l'autre dans le même bâtiment.

- Qui vous a commandé de monter ici ? questionna-t-il sans élever la voix.

Elle resta muette, le fixant toujours de ses admirables yeux veloutés envahis d'effroi.

- Écoutez, dit Francis avec une patience suspecte. Ce matin, vous avez vu Paulo Vilares à l'aéroport. Aussitôt après, vous avez prévenu quelqu'un. Ce M. X... a pris ses dispositions et, dès que Paulo a été en son pouvoir, il vous a ordonné de récupérer les papiers que mon ami aurait laissé tramer. Qui est M. X... ?

Il avait prononcé les derniers mots entre ses dents et repoussait Ana contre le mur.

- Je ne sais pas, haleta-t-elle. Pour moi, ce n'est qu'un numéro de téléphone.

De sa main gauche, Coplan la tint à bout de bras et de la main droite il lui administra la plus formidable claque qu'elle eût jamais encaissée dans son existence de jolie femme. Ensuite, il lui agrippa les cheveux, lui renversa la tête en arrière et grinça :

- Continue d'inventer des fariboles, et on va bien s'amuser tous les deux. Pas de danger que tu cries, ce serait plus embêtant pour toi que pour moi. Alors, déballe...

Il la lâcha, pantelante, et s'assit sur le rebord du bureau sans la quitter des yeux. Ana vacilla légèrement, s'appuya au mur en baissant les cils, les narines pincées. Sa poitrine comprimée par la veste de son tailleur ivoire, se soulevait spasmodiquement. Elle devait avoir des seins splendides.

- Vous ne pouvez pas me tuer, souffla-t-elle en rouvrant les yeux. Sans moi, vous ne saurez jamais ce que Paulo est devenu. Et ce n'est pas en me maltraitant que vous arriverez à un résultat...

- Voire, dit Coplan.

D'un même mouvement, il lui couvrit la bouche de sa main ouverte et écrasa sous son talon la fine pointe du soulier de sa prisonnière. Les orteils broyés, celle-ci ne put libérer le cri qui gonflait sa gorge. Une souffrance intolérable s'irradiait jusque dans son ventre. Serrée dans un étau, sa cuisse ne pouvait se dérober.

- Toujours du même avis ? s'enquit Francis en allégeant sa pesée.

Enragée, Ana se débattit violemment, essaya de mordre la main qui la bâillonnait. Coplan évita la morsure, attrapa les deux poignets de la femme et les lui réunit dans le dos, la clouant sur place.

- Alors, c'est le grand amour ? prononça soudain, en anglais, une voix étrangère, mâle et bien timbrée.

Coplan détourna la tête. A l'entrée du bureau se tenaient deux individus très bruns, vêtus de costumes clairs. Et tous deux braquaient sur lui un revolver gros comme un obusier.

Tenant toujours Ana étroitement enlacée, il accomplit un demi-tour sur place avec une vivacité imprévisible.

A présent, les pistolets étaient braqués sur le dos de la jeune femme.

Mais Ana avait vu les deux gorilles avant Coplan.

- Prenez mon sac, leur jeta-t-elle. Il y reste une ampoule.

Coplan la souleva du sol et la catapulta au-dessus du bureau dans la direction des deux types. Elle décrivit une brève trajectoire en pivotant sur elle-même comme si elle avait exécuté un numéro de

cirque et vint percuter les deux hommes immobiles dans l’embrasure.

Avant qu’elle fût parvenue au terme de sa course, Coplan avait sauté au-dessus du meuble en prenant appui sur la tablette, dans le style du gymnaste franchissant un cheval d’arçon.

Il fonça dans le groupe une demi-seconde après l’impact de son projectile humain. Tête baissée, il envoya l’un de ses adversaires les quatre fers en l’air au milieu du salon, se retourna, se félicitant que le second ait eu la galanterie de tendre les bras pour accueillir Ana au bout de son vol plané, lui décocha un effroyable direct sur la tempe alors qu’il chancelait sous le poids de son fardeau.

Ana s’écroula au tapis et son allié dégringola sur elle avec la grâce d’un bœuf foudroyé. Son énorme revolver à barillet gisait par terre. Coplan s’en saisit, bondit vers le sac et en secoua le contenu dans la corbeille, piétinant le tout en trois coups de semelle. Un peu de liquide coula sur le plancher et s’évapora, dégageant une odeur malsaine analogue à celle qui avait endormi Carmela.

Se tortillant pour se désempêtrer de l’homme écroulé sur elle, Ana était parvenue à se relever à demi. Un genou par terre, la jupe troussée jusqu’à la taille sur ses cuisses bronzées, elle cherchait à reprendre sa respiration. Coplan ne se soucia pas d’elle car, dans le salon, l’autre type s’ébrouait comme un hippopotame et, le mufle mauvais, il passait à l’offensive.

Délibérément, il avait lancé son revolver sur le divan, sachant qu’il ne pouvait en faire usage. Ouvrant des mains d’étrangleur, il avança vers Francis en le dévisageant avec une expression meurtrière.

Dédaignant aussi son arme trop bruyante, Coplan la saisit par le canon et l’envoya comme une hache vers la tête de son ennemi. La crosse atteignit celui-ci au milieu du front en dépit du geste qu’il avait fait pour se protéger, mais le coup n’eut d’autre effet que de stopper son avance.

L’homme resta debout, parfaitement lucide, à peine ébranlé par ce choc qui aurait brisé le crâne de n’importe qui... Sa fureur en fut décuplée: il éructa un juron fumant, se rua vers Francis comme un fauve déchaîné.

Ses deux battoirs étreignirent frénétiquement le vide et un virulent coup de pied dans le ventre, venu de la droite, le plia en deux. Une manchette sur la nuque suivie d'un coup de genou dans les gencives le prévinrent que sa résistance n'était pas sans limites. Il serait demeuré penché en avant, en équilibre instable, si sa mâchoire n'avait pas été clouée par la pointe d'un soulier, montant du sol à une vitesse vertigineuse.

Un poing noueux, dur comme un boulet de fonte, lui désagrégea le foie. Alors, sur le point de vomir, il fléchit les jambes et bascula sur le tapis, à quatre pattes, puis il se pencha et s'effondra sur le côté, désormais insensible à la douleur.

Couvert de sueur, Coplan s'épousseta les mains. Cette fois, il avait dû y mettre tout le paquet... et par cette chaleur, ça manquait de charme.

Il se fit la réflexion que l'appartement de Paulo n'avait probablement jamais connu une telle affluence, et s'avisa soudain que Ana avait disparu.

Elle avait dû ramper en suivant les plinthes car, pendant qu'il se consacrait au massacre du gorille, Francis ne l'avait pas vue traverser le salon.

Enfin, celle-là, il était sûr de la retrouver un jour ou l'autre maintenant qu'il possédait son identité, mais c'était Paulo qu'il voulait récupérer au plus vite. Et Dieu sait ce que subissait ce dernier pendant que lui se bagarrait ici sans progresser d'une ligne...
.

Les pistolets ne lui manquaient plus à présent. Outre le 7,65 enfoui dans sa poche, il avait les deux pétoires monumentales des intrus, mais un renseignement lui eût été plus précieux que tout cet arsenal superflu.

Ana allait de nouveau sonner le branle-bas, évidemment. En séjournant davantage dans cette maison, Coplan multipliait ses chances d'être embarqué comme Vilares.

Et pourtant, il devait cuisiner l'une de ces brutes qui avaient peut-être paralysé Paulo alors qu'il montait dans l'ascenseur. Il s'agenouilla près de l'homme qu'il avait liquidé d'un coup sans pardon sur la tempe.

Un coup d'œil préalable lui montra que Carmela dormait d'un sommeil paisible, mollement étendue dans le hall. La malheureuse allait avoir un joyeux réveil, quand elle mesurerait la gravité du désastre...

Il fouetta les joues du Brésilien de deux gifles propres à réveiller un intoxiqué. Le patient battit des paupières en grognant des mots inintelligibles, ce qui encouragea Francis à récidiver. Alors l'autre se ranima tout de bon et sursauta en voyant un inconnu assis sur lui.

Coplan l'attrapa par les oreilles, planta ses pouces dans ses orbites et articula :

- Où est Vilares, caballero ?

Ses ongles s'enfoncèrent dans les globes oculaires de l'homme, qui tenta de remuer ses bras. Ses poignets étaient rivés au sol par les chaussures de son tortionnaire. Réduit à l'impuissance et aveuglé par surcroît, il se révéla psychologiquement malléable.

- Je sais que tout à l'heure il était dans la maison, avoua-t-il, mais j'ignore où il est à présent. Il en sortait au moment où nous sommes entrés...

- Dans quel appartement était-il détenu ? gronda Coplan en accentuant sa pression.

- Impossible de vous répondre... et c'est tant mieux pour moi, marmonna le type. Car si j'avais le malheur d'en connaître le numéro, il y a longtemps que je serais mort.

Bouillonnant d'énervement parce qu'il sentait que ce spadassin professionnel disait la vérité, Coplan lui cogna la tête contre le tapis et dit encore :

- Qui vous a commandé de venir ?

- Une communication téléphonique.

- Pour quel boulot?

- Pour couvrir Ana.

- Et la clé, qui vous a donné la clé pour entrer ici ?

- On nous avait prévenus qu'elle se trouverait dans la boîte à gants de la Cadillac bleue rangée en bas. Elle y était.

- Et en partant d'ici, où deviez-vous aller ?

- A l'hôtel Columbus, pour pister un type qui vous ressemble. Un certain Coplan...

Cette réponse fit à Francis le même effet qu'un coup de poing au milieu de la figure. Ses pensées chavirèrent, bousculées par la révélation qu'il était déjà repéré, situé dès avant son départ avec Paulo, à 3 heures de l'après-midi !

Alors il connut un instant de dépression. Le type qu'il tenait sous lui avait déballé tout ce qu'il savait, et ce n'était pas grand-chose... Avec son collègue, il se contentait d'accomplir les besognes illicites qu'on lui désignait. Et comme il était sûrement payé par personne interposée, il n'avait pas la moindre idée de la personnalité de son boss.

- Ça va, connard, soupira Coplan, en français, tout en soulevant ses mains. Puis, en anglais :

- Lors de ta prochaine conversation téléphonique, signale à ton patron que Coplan n'est plus au Colombus, et que si on touche un seul cheveu de Vilares, le même Coplan lui fera la peau. Apprends ça par cœur.

Sa main droite pécha son pistolet dans sa poche et l'abattit sur la caboche de l'individu, exactement comme s'il s'agissait de fendre une noix de coco. Les yeux du Brésilien se révulsèrent, attestant qu'il était retourné au royaume des songes.

Francis se releva, se frotta les coudes et, machinalement, chercha son paquet de Gitanes.

L'idée que, dans ce même immeuble, habitait l'un des cerveaux de l'organisation qu'il combattait, lui ôtait l'envie d'aller se balader à l'extérieur ; pourtant, c'était encore la seule solution s'il ne voulait pas être pris au piège lui-même...

Ana devait être cramponnée au téléphone depuis au moins dix minutes...

Espérant que les deux gorilles se réveilleraient avant Carmela et qu'ils videraient les lieux à toute allure, il s'en fut vers le hall. La porte avait été refermée par Ana.

Méfiant comme s'il allait se promener entre des fils à haute tension, Coplan, le doigt sur la détente du pistolet caché dans sa poche, ouvrit le battant. Aucun des deux ascenseurs n'était arrêté à l'étage.

Après une brève hésitation, Francis opta pour la cage d'escalier. Les cabines fermées circulant en silence dans leur puits de

maçonnerie ne lui inspiraient plus aucune confiance.

En descendant d'un pas léger, il trouva étrange le calme persistant qui continuait de régner dans ce building. Il se pouvait que la plupart des locataires fussent partis en voiture vers la Serra da Carioca, puisque c'était dimanche, mais tout de même...

Soulagé, Francis atteignit le rez-de-chaussée sans avoir croisé âme qui vive.

La Cadillac de Paulo n'était plus là.

La rua Paysandu était un peu plus animée qu'auparavant, quelques voitures la sillonnaient, annonçant la fin de la léthargie dominicale et les fastes du crépuscule tropical.

Coplan marcha vers la Chrysler rangée à cinquante mètres et résolut d'accomplir ce que Paulo et lui avaient voulu tenter : pénétrer dans les locaux de Limeira, Marcas e Patentes.

CHAPITRE X

L'avenida Président-Wilson, où était établie l'officine de brevets, se trouvait au cœur de la ville.

Le trafic était intense, et Coplan passa deux fois devant l'immeuble avant de pouvoir ranger sa Chrysler. La firme « Limeira » n'était pas la seule dans le bâtiment : au moins une cinquantaine d'entreprises commerciales avaient des bureaux dans les quatorze étages de verre et de ciment de ce moderne édifice.

Francis examina la façade, puis entra dans le vaste hall circulaire tapissé de marbre afin de voir à quel étage était située la « Limeira Ltda ».

Les vitrines des boutiques brillamment éclairées se succédaient sur tout le pourtour ; bijouterie, fleuriste, librairie, parfumerie, lingerie pour dames, appareils photographiques, souvenirs de Rio en bois du Brésil ou tableaux en ailes de papillons, ce hall était une véritable place publique encombrée de monde. Et ce devait être encore pire en semaine...

Les six ascenseurs desservant les étages du building étaient alignés côte à côte en face de l'entrée, mais séparés d'elle d'au

moins vingt mètres.

Avant d’en emprunter un, Coplan fit le tour des magasins et, dans l’un d’eux consacré aux petits appareils ménagers, il acheta un outil diamanté permettant de couper les vitres. Au moment précis où il sortait, il distingua dans la foule un tailleur clair, qui subitement, cristallisa son attention.

En compagnie d’un homme de la même taille qu’elle, Ana se dirigeait vers la sortie. Le sang de Francis ne fit qu’un tour. Plissant ses yeux pour s’assurer qu’il n’était pas victime d’une illusion d’optique ou d’une auto-suggestion, il suivit le couple du regard sans bouger d’un millimètre.

C’était bien Ana, et le type qui l’accompagnait répondait trait pour trait au signalement de Ramos Britto : plutôt petit, les oreilles longues et maigres, une serviette pendue à son bras gauche et maintenue par des doigts dont l’un portait une chevalière.

Renonçant illico à son projet primitif, Coplan prit la direction suivie par les deux complices. Décidément, la belle Ana semblait vouée à se jeter dans ses bras...

Tout en avançant d’un pas rapide, elle discutait avec animation avec Britto. L’attitude de ce dernier donnait à penser qu’il était préoccupé. Tête basse, il écoutait la jeune femme sans la regarder, n’évitant que de justesse les passant arrivant en sens inverse.

Ils descendirent l’avenue comme pour se rendre à l’aéroport, distant de quatre cents mètres à peine. Sur leurs traces, Francis s’ingéniait à deviner le sujet de leur conversation.

Après sa fuite de la Rua Paysandu, Ana avait dû venir en droite ligne au siège de la Limeira, sachant qu’elle y trouverait Britto, pour lui communiquer les résultats de sa perquisition chez Vilares. Sans doute expliquait-elle à son compagnon la scène dont l’appartement avait été le théâtre. Et, soit qu’ils eussent reçu des instructions par téléphone ou qu’ils eussent agi de leur propre initiative, ils se dépêchaient de prendre certaines précautions. Mais lesquelles ?

Après cinq minutes de marche, Ana et Britto s’engouffrèrent dans l’aérogare. Francis allongea le pas pour ne pas les perdre de vue ; quand il entra lui-même dans la grande salle, il les aperçut à l’un des comptoirs des lignes intérieures surmonté d’une grande pancarte : « Sao Paulo-Cuiaba ». Sous cette inscription en grosses lettres

figuraient en caractères plus petits les escales intermédiaires : « Bauru-Tres Lagaos-Campo Grande Corumba ».

Coplan se posta près du kiosque à journaux et patienta, se demandant ce qu'il allait faire si les autres prenaient l'avion.

Quitter Rio alors que Vilares y était captif, s'éloigner des centres nerveux de l'affaire (le building d'habitation de Paulo et le siège de la Limeira) c'était peut-être lâcher la proie pour l'ombre...

Mais si Ana et Ramos Britto filaient en vitesse, eux, ce ne pouvait être que pour une raison majeure à laquelle les incidents de la journée n'étaient sûrement pas étrangers.

Ce fut cette considération qui l'emporta ; lorsque le couple, abandonnant le comptoir, traversa la salle en diagonale pour aller au bar, Francis commença par s'assurer que l'homme et la femme s'attablaient et commandaient des consommations.

Alors il s'en fut chez l'employé de la ligne Sao Paulo-Cuiaba et dit en posant les deux coudes sur la tablette de verre :

- J'ai raté de peu deux amis avec lesquels j'avais rendez-vous : une dame en tailleur ivoire et un monsieur plutôt petit, glabre, portant un costume de gabardine beige clair. Vous ne les avez pas vus ?

- Si, monsieur, répondit vivement le préposé. Ils viennent précisément de partir. Il se pourrait même qu'ils soient encore au bar car l'avion ne décolle que dans trente-cinq minutes.

- Bon, dit Coplan. Donnez-moi une place dans cet appareil, j'irai les rejoindre après.

Il frémit d'impatience, craignant de s'entendre dire que l'avion était complet, mais le représentant de la compagnie ne sourcilla pas et se contenta de demander :

- Aller simple ou aller-retour ?

— Aller simple, dit Coplan qui craignait d'avoir à payer une somme trop élevée.

- 860 cruzeiros, señor.

Coplan déposa un billet de 1 000 cruzeiros sur le comptoir et attendit le change. Un coup d'œil sur son titre de voyage le renseigna sur la destination : Sao-Paulo.

Empochant l'argent qui lui était restitué, il se dirigea ostensiblement vers le bar, mais à la dernière seconde, il tourna brusquement à gauche pour entrer dans un salon de coiffure, un de

ces établissements dont la vogue a débuté aux États-Unis et où l'on peut tout à la fois se faire masser, prendre un bain turc et renouveler complètement sa garde-robe.

L'homme qui ressortit vingt-cinq minutes plus tard n'avait qu'une ressemblance extrêmement lointaine avec Coplan. Les cheveux teints en noir, la lèvre supérieure garnie d'une fine moustache bien collée, le nez surmonté de lunettes aux verres très peu fumés, Francis était vêtu d'un ensemble tropical bleu pastel de coupe standard. En outre, un chapeau de paille fine ayant la forme d'un feutre modifiait totalement sa physionomie.

Le haut-parleur appelant les passagers de l'avion pour Sao Paulo empêcha Coplan de se munir de cigares. Il n'eut que le temps de passer sur l'aire d'embarquement.

Ana et Britto montèrent dans la carlingue avant lui, mêlés aux autres voyageurs. Il y avait une cinquantaine de personnes, qui jacassaient dans toutes les langues et dont la coloration allait de la blancheur la plus délicate au noir le plus absolu, mais les peaux basanées étaient en majorité.

Au bout de la queue, Coplan avança lentement en arborant un air désœuvré. Soudain, distrait, il heurta violemment le voyageur qui marchait devant lui et rattrapa ses lunettes par miracle. Il marmonna quelques mots d'excuses pour sa maladresse, tout en maîtrisant l'émotion qu'il éprouvait réellement. Parmi les passagers qui se tenaient au pied de l'escalier placé contre l'appareil, il venait d'apercevoir Paulo Vilares.

De Rio de Janeiro à Sao Paulo, le trajet aérien ne dure qu'une heure. L'avion commence par survoler la côte et prend graduellement de l'altitude pour piquer ensuite sur la seconde ville du Brésil, (la troisième de toute l'Amérique latine) étalée sur un gigantesque plateau à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

En d'autres circonstances, Coplan aurait apprécié ce vol dans un ciel embrasé où couraient de longues traînées orange et violettes. Le soleil, énorme et rouge, s'enfonçait derrière l'horizon montagneux en irradiant encore les lueurs pourpres. Dans quelques instants, les premières étoiles scintilleraient à l'est et la nuit gagnerait rapidement l'intérieur des terres.

Assis près d'un large hublot, Francis appuyait son menton dans le creux de sa main et ne voyait pas le crépuscule grandiose. Il s'efforçait de digérer la secousse qu'il avait ressentie avant de prendre place dans l'avion.

Paulo, bien sûr, n'était pas seul. Il voyageait en compagnie d'un homme d'apparence affable, âgé d'environ cinquante ans. Tous deux étaient assis dans des fauteuils précédant de trois rangées celui de Coplan. A cause de là hauteur des dossiers, ce dernier ne pouvait observer leurs visages.

N'importe qui aurait cru que Vilares, libre d'agir à sa guise, allait à Sao Paulo de son propre gré. Il ne serait venu à l'idée de personne de considérer son aimable voisin comme un garde du corps, comme un individu obligeant par la menace un prisonnier à se rendre à un endroit déterminé... Coplan lui-même aurait douté du témoignage de ses yeux s'il n'avait su que Duvallon avait déjà voyagé dans des circonstances analogues. Avec Ana dans le même appareil, comme cette fois-ci...

Ana était assise encore plus loin, du côté gauche de l'allée centrale. Elle parlait toujours avec Britto et semblait parfaitement ignorante de la présence proche de Vilares. Pourtant, dès l'instant où elle avait quitté la Limeira, elle devait savoir qu'il serait embarqué dans cet avion-ci.

Il devrait y avoir un sacré conciliabule, à Sao Paulo... Trois membres de la bande et leur captif ne se déplaçaient pas pour le plaisir de gonfler leur note de frais. Où se déroulerait la garden-party ?

Coplan soliloquait encore quand l'avion piqua vers l'aérodrome de Congonhas, alors qu'à une quinzaine de kilomètres de là les innombrables gratte-ciel de l'immense cité de trois millions d'habitants projetaient dans le ciel nocturne un halo de lumière blanchâtre.

Francis fit exprès de s'attarder, de manière que Paulo et son compagnon dussent passer devant lui pour descendre de l'appareil. Vilares l'effleura d'un regard éteint que ne traversa nulle lueur d'intelligence, puis il avança docilement vers la porte de la carlingue.

Coplan se leva, se mêla à d'autres passagers de façon à précéder cette fois Ana et Britto. Les oreilles bourdonnantes, il

débarqua sur la surface bétonnée de l'aérodrome et, suivant les instructions du personnel il se dirigea vers l'un des bus alignés trente mètres plus loin.

Cinq minutes après, le car s'ébranlait et sortait de l'enceinte de la gare pour filer vers Sao Paulo par une autoroute très fréquentée.

Le véhicule passa presque sans transition des champs de café au cœur d'une cité d'un modernisme effarant. Ces avenues sillonnées de voiture, illuminées par des centaines de réclames lumineuses et enchâssées dans des rangées de buildings aux façades lisses pouvaient aussi bien appartenir à Chicago ou à New York qu'à la capitale de l'État le plus industriel du Brésil.

Au terme de sa course, le car s'arrêta sur l'un des côtés d'une place littéralement couverte de voitures rangées les unes contre les autres et qui constituait sans doute le centre topographique de la cité.

Ana et Britto allaient-ils se joindre ici à Vilares et à son gardien ou allaient-ils emprunter une direction différente ? Dans le remue-ménage qui marqua la fin du voyage, Coplan ne tergiversa guère. Puisqu'il avait retrouvé Paulo, il devait se coller à lui.

Les gens s'engouffraient successivement dans des taxis qui se présentaient au fur et à mesure. Se rendant compte qu'ici, dans cette circulation fantastique, il ne serait pas aisé de filer une voiture identique à des milliers d'autres, Coplan nota le numéro du taxi qui échut à Paulo. S'il perdait sa trace, il pourrait ultérieurement relancer le chauffeur de la voiture.

Ensuite, il se rua vers un autre véhicule disponible et dit au conducteur en montrant d'un doigt l'auto qui démarrait :

- Cent cruzeiros pour vous si vous ne perdez pas de vue ce taxi.

Le chauffeur acquiesça. La ville fut traversée à une allure record, au sein d'une série d'éclairs provoqués par la succession rapide des réclames au néon. Puis cette tempête lumineuse s'apaisa et il n'y eut plus que l'éclat régulier des globes suspendus au milieu de la voie publique et les feux rouges du taxi de Vilares.

Enfin le décor prit l'aspect d'une banlieue fortunée, aux pavillons et aux villas entourés de jardins plantés de palmiers.

Un coup de frein sans douceur projeta Francis en avant.

- Voilà, dit le chauffeur avec un flegme souverain, en ramenant à zéro le contrôle de volume de la radio. L'autre est arrêtée là-bas...

Coplan l'avait vue. Il glissa un billet plié dans la paume de son interlocuteur et lui dit en français :

- Merci, vieux, mais à ce train-là elle ne fera pas long feu, ta bagnole...

Il claqua la portière tandis que l'autre lui rétorquait, en français aussi :

- Te bile pas, mon pote.

Estomaqué, Francis déjà sur le trottoir, fit volte-face et jeta, avant de s'en aller :

- Eh bien ! si tu es de Paname, attends-moi... Dix minutes, pas plus.

- Ça va, patron ! lança l'autre d'une voix joviale.

Coplan, tout en avançant, observait la villa où Vilares et le sympathique quinquagénaire allaient entrer. Ils attendaient sur le perron qu'on-répondît à leur coup de sonnette.

La belle demeure était bâtie au centre d'un jardin aux allées couvertes de gravier. Aucune clôture ne la séparait de la route ni des propriétés voisines ; seuls des parterres d'orchidées en délimitaient le contour. De la lumière brûlait à plusieurs fenêtres du premier étage.

La porte s'ouvrit, découpant un rectangle de clarté dans l'obscurité. Paulo et son fidèle cicérone disparurent à l'intérieur, puis la nuit se referma sur le perron.

Perplexe, Coplan dépassa la maison, notant quelques détails susceptibles de la caractériser parmi les autres constructions de l'endroit. Au bout de vingt mètres, il revint sur ses pas, défila de nouveau devant l'immeuble et continua jusqu'au taxi dont les feux de position luisaient dans l'ombre.

- Alors, interpella Francis, tu es des Batignolles ou de Belleville ?

- Moi, je suis né à Sao Paulo, affirma le chauffeur, hilare. C'est ma mère qui était de Paris. Elle était censée avoir épousé un gars qui était censé avoir du pognon parce qu'il venait d'ici. Alors total, tu vois, je fais le taxi.

Il n'avait d'ailleurs pas l'air de s'en faire outre mesure. Sur ses traits on pouvait distinguer l'empreinte de son ascendance mi-

française, mi-sud-américaine.

Ça tombe pile, estima Coplan. Moi, je suis au Brésil depuis trois jours et je ne parle pas trop bien le portugais. Peux-tu me dire dans quel coin nous sommes ?

- Mais bien sûr... C'est Interlago, un petit pays situé entre deux lacs où les gens viennent se baigner le dimanche. Très joli, et plutôt rupin.

- Y a-t-il des hôtels dans les environs ?

- Quelques-uns... Tu veux que je t'y conduise ?

- Oui, mais choisis celui qui est le plus près. A propos, comment...

Il s'interrompit, suivit des yeux une voiture qui ralentissait pour s'arrêter plus loin. Le chauffeur, intrigué par son manège, s'enquit d'une voix plus basse :

- Ils ne t'inviteront pas, ces caves ?

Du menton, il montrait la maison où était entré Paulo. Coplan, qui voyait Ana et Britto descendre de l'autre taxi, murmura sans les quitter du regard :

- Ils me recevraient à bras ouverts, certainement... Mais je préfère ne pas leur forcer la main.

- Hm, fit le chauffeur, compréhensif. Il y a une réception là-bas, ce soir ?

- Ça m'en a tout l'air, dit Coplan, toujours accoudé à la portière.

En effet, le couple venait à son tour de s'engager dans l'allée et approchait de l'entrée.

- Vous y allez? s'informa encore le brave type, jugeant sans doute qu'il s'était montré un peu familier avec un client ayant d'aussi belles relations.

- Je me tâte, ricana Francis. Elles ne sont pas toujours marrantes, ces soirées-là.

Puis, soudain décidé, il remonta dans la voiture et ajouta :

- De toute façon, il n'est que 9 heures, c'est trop tôt. Conduis-moi à un hôtel.

- Bien, patron !

Se rappelant la question qu'avait interrompue l'arrivée d'Ana, Francis la renouvela :

- Comment s'appelle cette route ?

- La Rua Fernando Machado.

La Ford repartit sagement, moins martyrisée par son conducteur qu'au départ de Sao-Paulo. Elle ne roula d'ailleurs que deux ou trois centaines de mètres, après avoir viré sur la droite un peu plus loin que la villa.

Une enseigne en lettres vertes flamboyait au-dessus du trottoir et le taxi vint se ranger sous elle. Bahia lut Coplan en se tordant le cou.

Il mit pied à terre et sortit un autre billet de sa poche.

- Il se pourrait que j'aie encore recours à tes services, reprit-il d'une voix songeuse. On peut t'atteindre par téléphone ?

- Même par radio, précisa le chauffeur. Il faut former le numéro général des taxis, puis demander la voiture A 608.

- Et quel est ce numéro ?

- 212.144.

- Bon, merci. A la prochaine...

Sur un signe d'adieu, il pénétra dans le couloir de l'hôtel Bahia ; dans un bureau dont la porte restait ouverte en permanence, il avisa un homme entre deux âges qui lisait son journal.

- Auriez-vous une chambre ? demanda-t-il en utilisant à nouveau l'espagnol, puisqu'on semblait toujours le comprendre quand il employait cette langue.

- Si, señor, acquiesça le patron. C'est pour longtemps ?

Coplan hésita une seconde puis déclara :

- Pour trois jours au maximum.

CHAPITRE XI

Depuis minuit, Coplan surveillait la villa et ses alentours. Il avait étudié l'architecture des quatre façades de l'immeuble, repéré les points d'appui pouvant favoriser une escalade, évalué la disposition des pièces et noté les fenêtres non protégées par des persiennes. Il avait localisé les isolateurs amenant à l'intérieur de la maison le courant électrique dérivé d'un pylône voisin, et aussi ceux des fils téléphoniques.

La dernière lumière visible s’était éteinte à 1 heure et demie. Depuis lors, il n’avait plus décelé de signes de vie. Il avait attendu plus d'une heure, tantôt se promenant dans les environs immédiats pour se familiariser avec le paysage, tantôt appuyé contre un palmier, grillant une cigarette dans la grande paix nocturne uniquement troublée par le chant des grillons et le coassement des crapauds.

En manches de chemise, Francis savourait ce long prélude. Peu à peu, ses nerfs s’étaient décontractés. Sur la route, de rares voitures passaient encore, mais aucun piéton ne se promenait plus dans cette banlieue endormie.

A 3 heures moins dix, Coplan abandonna l’ombre dense du palmier et piétina les parterres d’orchidées plutôt que de faire crisser le gravier des allées. Parvenu le long de la façade arrière, il grimpa sur un appui de fenêtre pour saisir la saillie du balcon de l’étage supérieur. Solidement cramponné, il posa le pied gauche sur un verrou de persienne scellé dans le mur et se hissa sur le balcon. Là, il se mit debout sur la balustrade, attrapa le fer rond de l'isolateur du téléphone et s’en servit pour accéder au garde-fou de la terrasse du second étage. Agrippé à l’un des trois tubes qui courait tout autour de cette plate-forme de béton, Coplan se pencha dans le vide pour sectionner les fils. Ensuite, il reprit son ascension, se dressa sur le garde-fou pour empoigner le rebord du toit et opérer un rétablissement qui le jucha sur les tuiles.

Après un temps de repos, Francis marcha dans la gouttière et longea deux faces de l’immeuble en vue d’atteindre le câble du courant électrique. Deux fils nus venant du pylône entraient dans des gaines blindées qui émergeaient d’un coffre d’acier. Sans pince isolée, pas question de les sectionner, ils étaient trop gros. Mais il y avait une autre solution.

Coplan détacha rapidement sa ceinture de cuir, l’enroula autour des deux conducteurs, juste avant les gaines, et serra comme s’il étranglait quelqu’un. Il y eut un bref éclair accompagné d’un claquement sec. Fondus par le court-circuit, les fils s’arrachèrent des isolateurs.

Ébloui par l’éclat fulgurant de ce flash électrique, Coplan attendit que sa vue se fut réaccoutumée à l’obscurité pour passer au stade

suivant de son programme. A présent que la baraque était devenue aveugle et muette, il pouvait s'y aventurer.

Revenant sur la terrasse, il repoussa doucement la porte-fenêtre entrebâillée. Cela lui avait toujours paru cocasse que les gens bardent leur porte d'entrée de serrures compliquées alors qu'ils laissent ouvertes des fenêtres auxquelles on peut aisément accéder moyennant un peu de gymnastique.

Sa lampe-stylo perça d'un faisceau bleu les ténèbres. Cette pièce était une salle de séjour où il devait être agréable de paresser : maintenant, elle représentait surtout un moyen commode de parvenir aux autres pièces de la maison...

Francis la traversa, silencieux comme une ombre, et ouvrit la porte opposée. Son mouvement fut suspendu par le bruit d'une respiration ample et régulière. Le faisceau bleuté s'alluma une demi-seconde, le temps de révéler la présence d'un couple endormi. Le propriétaire de la villa et sa femme, vraisemblablement. D'emblée, Coplan reconnut l'un de ces deux profils enfouis dans les oreillers : l'homme était l'acteur principal du film, celui qui parlait aux deux autres personnages...

Coplan, renseigné par le bref éclair de sa lampe, franchit en quatre enjambées la largeur de la chambre à coucher et fit jouer le loquet de l'autre porte. Le chant des grillons était suffisant pour engloutir le faible grincement que produisit le battant en pivotant sur ses gonds.

La lueur bleue se projeta de nouveau. Cette fois, elle persista car elle éclairait un vaste palier, un escalier descendant dont les marches, en quatre volées placées à angle droit, conduisaient au rez-de-chaussée.

Paulo était-il relégué dans une chambre ordinaire ou l'avait-on fourré dans une sorte de cellule dont il ne pouvait s'évader ?

Francis était enclin à opter pour la première hypothèse : ces gens semblaient surtout recourir aux drogues et aux armes chimiques pour atteindre leurs objectifs ; or il est superflu de cadenasser le local où gît un prisonnier dont les facultés sont obnubilées par un anesthésique. Au reste, cette luxueuse villa n'avait certainement pas été bâtie en vue de la détention de personnages remuants.

Avant de s’engager dans l’escalier, Coplan entreprit d’explorer les autres pièces du second étage. A la moindre alerte, il était décidé à taper dans le tas, mais s’il parvenait à sauver Vilares sans casse, il ne demandait pas mieux.

Collant son oreille contre chaque panneau avant d’actionner le bouton, Francis découvrit successivement un débarras, une salle de bains et une autre chambre à coucher où Ana dormait d’un sommeil profond.

Au premier étage, il entra dans une pièce qui, bizarrement, éveilla en lui des réminiscences. Pourtant, il était bien certain de n’avoir jamais mis les pieds dans une maison située à Interlagos ! Intrigué, il en fit le tour et soudain, vu d’un angle particulier, ce cabinet de travail lui devint encore plus familier : c’était le décor du film que lui avait projeté le Vieux.

Paulo était donc déjà venu antérieurement dans cette villa. C’est ici qu’il avait filmé cette curieuse scène dont la signification demeurait incompréhensible. Il avait dû opérer du balcon sur lequel Coplan était grimpé lors de son escalade. On pouvait coller l’objectif d’une caméra extra-plate contre le bord du carreau sans être aperçu de l’intérieur, le balcon étant plus large que la fenêtre...

Remettant à plus tard d'autres déductions, le visiteur nocturne ressortit du bureau et poursuivit ses recherches.

Il ne put s’empêcher de tressaillir lorsqu’il vit enfin Paulo étendu dans un lit et sommeillant aussi calmement que s’il avait été dans son appartement de la Rua Paysandu. Mais il n’était pas seul. Dans le lit voisin ronflait l’individu qui l’avait serré de près depuis Rio.

Sans l’ombre d’un scrupule, Coplan s’approcha de ce dernier et lui assena sur le front un coup de crosse capable de prolonger son assoupissement jusqu’au lendemain midi. Le malheureux ne réalisa sûrement pas qu’il passait d’un repos salutaire à un état comateux.

Francis agrippa Vilares par l’épaule et le secoua sans trop de vigueur, afin de ne pas l’effrayer. Paulo émergea de l’inconscience, soubresauta en apercevant une figure inconnue qu’éclairait une lumière sépulcrale.

- Du calme, vieux, Ce n’est que moi, articula Francis d’une voix sourde. Désolé d’interrompre votre sommeil, mais je crois que nous ferions mieux de filer d’ici...

Hirsute, ahuri, les yeux papillotants, Paulo ouvrit la bouche sans proférer un son. Néanmoins, son réveil aisé prouvait qu'il n'était pas sous l'influence d'un soporifique et Francis en fut considérablement rasséréné.

- Levez-vous, invita-t-il, pressant. Il n'y a pas une seconde à perdre...

- Mais..., mais..., bégaya Paulo, assis et les mains sur les draps, comment se...

- En route, coupa Francis en le secouant cette fois avec rudesse. Nous n'allons pas moisir ici, ce n'est pas le moment.

Vilares bâilla, il bâilla à se désarticuler la mâchoire, n'ayant absolument pas l'air de vouloir échapper à ses geôliers.

Coplan se fâcha. Il rejeta la mince couverture, força son collègue à sortir du lit et acheva de le réveiller d'une baffe ravigotante. Paulo vacilla, porta sa main à sa joue, puis il geignit :

- Vous me brutalisez... }e ne vous ai rien fait...

- Non, dit Francis à mi-voix en lui couvrant la bouche, mais si vous ne vous dépêchez pas, je vous flanque par la fenêtre. Allez, ouste...

Il l'obligea à enfiler son pantalon. Duvallon, c'était clair, n'était pas dans un état mental normal. Docile, il se vêtit, passa les bras dans les manches de sa chemise, endossa son veston. Francis le poussa doucement vers le palier.

Ensemble, ils descendirent en silence l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. S'il n'avait été fermement maintenu par Coplan, Paulo aurait piqué la tête la première en bas dès marches. Il se comportait comme un homme ivre.

Coplan n'aspirait qu'à sortir sans alerter les habitants de la maison. Vis-à-vis du Vieux, il avait assumé une grave responsabilité en garantissant la sécurité de Duvallon ; et, pour l'instant, cette pensée-là dominait toutes les autres.

La porte d'entrée était verrouillée par une serrure genre Yale dont il suffisait de tourner le bouton pour libérer le pêne. En deux tours, Coplan la débloqua.

Les deux hommes descendirent dans le jardin. Cinq minutes plus tard, ils marchaient dans une avenue menant à l'hôtel Bahia. La

poitrine plus libre, Francis essuya son front moite et questionna sur un ton très ordinaire :

- Vous savez au moins qui je suis?

- Oui-oui, assura Vilares, sérieux. Vous êtes Francis Coplan, mon collègue du S.R.

- Dix sur dix. Qu'est-ce qui s'est passé à la rua Paysandu?

- Ah oui, quand vous m'attendiez dans la rue ? Eh bien, je ne sais pourquoi, l'ascenseur s'est arrêté au troisième. Les deux portes se sont ouvertes et un monsieur est entré. Vous savez, celui qui dormait à côté de moi chez le docteur Galeao...

- Ah ? fit Coplan, sourcils froncés. C'est de chez le docteur Galeao que nous sortons ?

- Oui, approuva Vilares dont la démarche n'était toujours pas très assurée. Mais si vous m'interrompez constamment, je ne retrouverai pas le fil...

- Continuez, c'est passionnant.

- Il s'est excusé, enchaîna Paulo, et j'ai appuyé sur le bouton du cinquième ; mais à ce moment-là j'ai ressenti une piqûre, comme si une guêpe m'avait planté son dard dans le gras du bras. Le type me regardait avec sollicitude. Ma tête s'est mise à tourner et, quand l'ascenseur s'est arrêté, je n'avais plus la force d'en sortir. Alors le bonhomme m'a offert d'entrer chez lui pour me remettre. Pourquoi n'aurais-je pas accepté ?

Il regarda Coplan de travers, attendant une réponse.

- Aucune raison de refuser, dit Francis, imperturbable. Et alors?

- Alors nous sommes redescendus au troisième, nous avons pénétré dans un appartement où nous avons été reçus par une jeune femme. Il y avait aussi un infirme, un individu que vous devez connaître : je l'ai filmé la première fois que je suis venu chez le docteur Galeao. Vous vous souvenez, il y avait trois personnages masculins : le docteur, Ramos et un type qu'on ne voyait que de dos.

- Oui, je me souviens, acquiesça Francis, les lèvres sèches.

En écoutant son collègue, Coplan était de plus en plus ébahi. Sous l'emprise de la drogue, Vilares se souvenait à présent des faits que son amnésie avait recouverts jusque-là...

- Ils m'ont questionné, poursuivit Paulo de son même ton monotone dénué d'expression. Ils m'ont demandé si j'avais

effectivement reconnu Ana, à l'aéroport. Je leur ai dit que oui, naturellement; puisque c'était vrai. Alors ils m'ont demandé si j'étais revenu au Brésil dans l'espoir d'élucider les circonstances dans lesquelles j'avais été frappé d'amnésie. Là encore, j'ai répondu oui et je leur ai expliqué qu'à la suite des affaires Hardaway et Lecoutre, le 2ème Bureau nous avait chargés, vous et moi, de tirer cette affaire au clair. Il se sont aussitôt enquis de l'endroit où vous habitiez et j'ai cité le Colombus. N'importe qui aurait agi de même, n'est-ce pas ?

- Bien sûr, parvint à murmurer Coplan, catastrophé.

Beaucoup de choses s'expliquaient, à présent. Notamment comment les deux gorilles avaient appris son nom et celui de l'hôtel où il logeait, pourquoi Vilares n'avait pas réagi avec violence lors de son kidnapping dans sa propre maison, et pourquoi il avait quitté la Rua Paysandu sans la moindre velléité de rébellion. Sa volonté avait été pratiquement annihilée, ses contrôles mentaux dissous.

Francis sentit un frisson lui parcourir la nuque tandis que Paulo reprenait, en véritable moulin à paroles :

- Ils ne savaient pas qui avait envoyé la lettre anonyme à Ana, pour le rendez-vous de l'aéroport. Ils ont été bien étonnés quand je leur ai dit que c'était vous et que, d'ailleurs, nous étions sur leur piste grâce au tuyau de Marchal.

Presque malade d'exaspération et effaré par l'ampleur du désastre, Coplan écoutait Duvallon qui, sans être questionné, continuait automatiquement à dévider ses confidences. Ils marchaient toujours dans la nuit striée par le cri des grillons et chargée de senteurs capiteuses.

Francis avait déjà entraîné deux fois son collègue dans des chemins qui les détournaient de l'hôtel. A présent, ils arrivaient sur la berge d'un lac dont l'eau noire reflétait les étoiles.

- ... de me renvoyer chez le docteur Galeao pour un examen approfondi, continuait Duvallon. Nous avions pris l'avion jusqu'à Sao Paulo et nous sommes venus dans la soirée à Interlagos. Le toubib était intrigué il ne voulait pas croire que j'avais reconnu Ana et prétendait que c'était impossible. Mais alors je lui ai expliqué que c'était grâce au film...

Coplan lui aurait fendu le crâne contre un mur s'il n'avait su que le malheureux était totalement irresponsable. Il vivait dans deux mondes parallèles, selon qu'il était, ou non, sous l'effet du produit. Les gens qui l'avaient mis dans un tel état détenaient une arme terrible, une arme susceptible d'arracher à n'importe quel individu des secrets qu'il n'aurait pas divulgués sous la torture.

Ils pouvaient obtenir tout ce qu'ils voulaient, sans contrainte physique ou morale : ils auraient pu faire avouer à un stratège tous les préparatifs militaires d'une nation, à condition de le tenir à leur merci pendant vingt-quatre heures.

Maxillaires soudés, Francis réétudiait le problème qu'il devait résoudre. Il ne prêtait plus qu'une oreille distraite au perpétuel bavardage de Duvallon. Maintenant, les singulières odyssées des deux savants, le Français et l'Américain, s'éclairaient d'elles-mêmes. On avait soutiré à ces deux hommes des renseignements inestimables, en vue, sans doute, de les revendre un bon prix. Mais ce qui était essentiel, désormais, c'était de s'approprier les formules des substances chimiques qu'employaient les gens de ce gang pour influencer les facultés mentales de leurs prisonniers.

Mettre fin au louche trafic des plans d'avions devenait accessoire en regard de cet objectif-là.

Francis résolut sur-le-champ de retourner contre l'adversaire l'arme qu'on avait employée contre lui.

- Vous permettez ? dit-il d'un ton ferme à Vilares en l'attrapant par le bras pour l'immobiliser. Cessez de batifoler et répondez à mes questions : qui est ce docteur Galeao, qu'avez-vous appris sur lui avant votre retour en France ?

- C'est à cause de lui que j'avais décidé de voir le Vieux, exposa Vilares. Après mon entrevue avec Marchal, à mon bureau, j'ai pisté Ramos Britto dès sa sortie de la Limeira. Cela m'a conduit jusqu'à la villa, et là j'ai surpris une conversation stupéfiante : le docteur Galeao racontait à ses deux interlocuteurs qu'il avait découvert un produit sensationnel au cours de ses travaux à l'institut Butantan. Il s'agissait d'un extrait de venin de serpent ayant la propriété de détruire les souvenirs récents mais sans laisser d'autres traces dans l'organisme. Conjugué avec l'emploi du L.S.D., cet extrait pouvait, disait-il, bouleverser tous les procédés d'espionnage connus...

« Et comment ! », songea Francis, suspendu aux lèvres de Paulo.

- A-t-il un laboratoire dans la villa ? s'enquit-il tout haut.

- Non, dit Vilares. C'est en voulant m'en rendre compte que je me suis fait surprendre quelques jours après avoir expédié le film au Vieux. Galeao n'a pas besoin de travailler chez lui alors qu'il dispose de tout l'équipement technique de l'institut.

- Et cet institut, où est-il ? s'informa Coplan.

- Vous ne le connaissez pas ? Mais sa réputation est mondiale ! L'Institut Butantan n'est pas bien loin d'ici. On y élève systématiquement des serpents, des scorpions et des araignées en vue de fabriquer des antidotes et des sérums... Il est ouvert aux touristes.

Coplan lâcha un long soupir.

- Bon, dit-il, j'irai y faire un tour. Et Ana, quel rôle joue-t-elle dans cette combine ?

- Un rôle de second plan. Elle m'a tenu compagnie lors de mon retour à Paris, simplement pour me donner une piqûre toutes les vingt-quatre heures. Elle a disparu la veille du jour où je me suis réveillé aux Champs-Élysées.

Donc, en l'absence de soins, Paulo émergerait de son euphorie actuelle en fin d'après-midi, puisqu'il y aurait alors vingt-quatre heures que la piqûre lui avait été donnée dans l'ascenseur. Coplan se promit de le vider de ses souvenirs avant ce délai.

- Venez, mon vieux, articula-t-il d'une voix amicale. Il est temps d'aller dormir; l'aube va poindre dans une heure.

Ils se remirent en marche et s'éloignèrent du lac pour regagner l'agglomération d'Interlagos. Les crapauds cachés dans les osiers coassaient de plus belle, un coq trop tôt levé lançait au coin un cocorico rouillé.

Paulo avançait d'un pas de somnambule, les yeux fixés sur le sol.

Coplan songea que s'il n'avait eu une confiance absolue dans son collègue, il aurait pu douter de sa loyauté à cause de son comportement bizarre au cours de la journée précédente. Si on ne s'était fié qu'à son attitude extérieure, on aurait pu croire qu'il avait

partie liée avec le clan adverse, tant il donnait l’impression d’agir librement, de ne pas être intoxiqué.

Ceci expliquait pourquoi Hardaway et Lecoutre avaient pu se déplacer sans attirer l’attention et pourquoi ils n’avaient pas opposé la moindre résistance à leur escorte.

Coplan, arrivé à l’hôtel Bahia, monta à sa chambre en compagnie de Vilares. Il mit son compagnon au lit avec la patience et l'amabilité rigide d’une infirmière diplômée.

Après quoi, tandis que Paulo s’endormait, il alla se planter devant la fenêtre ouverte pour clarifier un peu ses pensées.

A la villa, l’évasion du prisonnier n’allait pas tarder à provoquer un brin d’agitation... Le docteur Galeao, Ramos Britto et Ana sauraient illico que cette évasion était signée Coplan, et que ce dernier n’avait pas fini de leur mettre des bâtons dans les roues. Ils allaient sérieusement se remuer pour l’éliminer au plus vite. Et la conclusion s’imposait d’elle-même.

Coplan jeta un dernier coup d’œil à Duvallon, puis, rassuré sur son sort, repartit.

CHAPITRE XII

La porte d’entrée de la villa était simplement tirée contre son encadrement, Francis l'ayant déverrouillée à sa sortie, une demi-heure plus tôt.

L’oreille tendue et le revolver au poing, il entra. Un grand calme pesait toujours sur la demeure.

Coplan n’avait pas encore vu Ramos Britto. Ce dernier devait loger, soit au rez-de-chaussée, soit dans l’une des pièces du premier étage.

Projetant de temps à autre un éclair bleuté, Francis parcourut en hâte les installations du bas. Dans un grand living séparé de la salle à manger par une belle arcade, le nommé Ramos dormait, tout habillé, sur un divan.

Coplan marcha sur lui. Ramos eut-il instinctivement conscience d’une présence ou bien fut-il alerté par un bruit insolite ? Il se

redressa soudain, convulsivement, et vit s'élargir devant lui un cône de lumière bleue. Ses cheveux se hérissèrent. Un épouvantable choc sur son crâne mit un terme rapide à sa frayeur et étouffa les sons prêts à jaillir de sa gorge. Il retomba mollement en arrière.

Coplan chargea Ramos sur son épaule et l'emporta vers l'escalier, dont il gravit les marches avec une sage lenteur, les sens aux aguets. Au premier, il pénétra dans la chambre précédemment occupée par Vilares et où gisait le premier bénéficiaire de ses faveurs. Le quinquagénaire, le menton sur l'épaule, offrait le spectacle pitoyable d'un homme réduit à l'état de cadavre.

Coplan allongea Ramos à côté de lui et, vaguement inquiet, prit le pouls de l'ex-gardien de Paulo. Le cœur battait. Faiblement, mais il battait...

Les deux Brésiliens furent prestement ligotés l'un à l'autre avec les draps du lit vacant, et bâillonnés avec une taie d'oreiller réduite en lambeaux.

Reprenant son pistolet dans sa main droite et sa lampe dans l'autre, Coplan sortit de la pièce et prit le chemin du second étage. Si ça continuait à ce train-là, c'était du billard...

A pas feutrés, il s'introduisit dans la chambre des époux Galeao. Francis contempla un bref instant ses prochaines victimes avec une expression d'ennui. Ce couple de bons bourgeois d'apparence inoffensive lui flanquait un complexe de culpabilité.

Il soupira puis, avec une précision implacable, il abattit deux fois la crosse de son pistolet. Les deux coups résonnèrent comme s'il avait tapé dans du bois.

La femme du docteur lâcha un gémissement, son bras décrivit une courbe et retomba sur le côté du lit. Quant à son mari, sa mâchoire pendit un peu plus bas et sa respiration se fit moins bruyante.

Brusquement, Coplan fit demi-tour et frémit. Un doigt nerveux tapotait la porte, à petits coups rapprochés.

L'index sur la détente, Francis répondit d'une voix normale qui vibra comme un gong dans le silence nocturne :

- Entrez !

La porte s'ouvrit et Ana apparut, vêtue d'une chemise de nuit en nylon bleu roi, passablement transparente. Clouée sur place, elle

dévisagea Coplan, fantomatique dans la clarté diffuse, sans le reconnaître de prime abord. Mais le canon du pistolet braqué sur elle lui prouva instantanément que ce visiteur n’était pas animé d’intentions amicales.

Son réflexe fut de battre en retraite en hurlant. D’un bond, Francis fut près d’elle ; du tranchant de la main gauche, il lui coupa d’un coup sec sur la gorge toute possibilité de crier.

Elle hoqueta et ses narines se dilatèrent pour inspirer un peu d’air. Rengainant son pistolet, Coplan l’enlaça en disant :

- Bonsoir, mignonne... Ne réveille pas les gens, j’ai deux mots à te dire.

Il l’obligeait à reculer dans le couloir, à regagner la chambre qu’elle venait de quitter. Guidant, d’une poigne à la fois persuasive et autoritaire, la jeune femme, il sentait que les épaules nues de celle-ci étaient froides, tremblantes.

- Tu sais que je ne suis pas un mauvais gars, persifla-t-il d’un ton équivoque. Mais souviens-toi qu’on ne peut rien me refuser.

D’une bourrade, il la fit asseoir sur le lit, déplorant de n’être pas en meilleurs termes avec une fille aussi désirable dont le vêtement vaporeux révélait les formes de nymphe. Sa poitrine provocante, qui tendait le fin tissu du corsage, était aussi visible à travers le nylon que si elle avait été simplement voilée d’une impalpable fumée de cigarette.

- Tu vas me rendre un service, reprit-il. Fais-le de bonne grâce et tu n’auras rien à craindre. C’est peu de chose, mais je te conseille de t’en acquitter convenablement...

L’intonation de sa dernière phrase était lourde de menaces, en dépit de l’apparente indifférence avec laquelle il l’avait prononcée.

- Qu’est-... Qu’est-ce que vous allez me faire ? balbutia-t-elle.

- Normalement, tu aurais dû donner une seconde piqûre à Paulo Vilares dans quelques heures. Donc tu dois avoir tout ce qu’il faut sous la main. Où se trouvent la seringue et l’ampoule ?

- Dans le tiroir de la coiffeuse, indiqua-t-elle, les lèvres crispées.

- Ça va, ne te dérange pas, dit-il en voyant qu’elle voulait se lever.

Massif et invulnérable, il lui tourna le dos pour fouiller dans le tiroir. La seringue y était, posée sur un coussinet d’ouate. A côté, il y

avait une boîte ouverte contenant cinq ampoules, sans aucune marque ni indication. Il préleva l'instrument auquel était fixée une aiguille, fit jouer le piston de bas en haut. Ana l'observait, fascinée.

- Alcool ? demanda-t-il, laconique.

- Le flacon, sur la tablette.

Il le prit, le déboucha, plongea l'aiguille et fit monter un peu d'alcool dans la seringue, pour l'expulser ensuite d'une pression sur le piston.

- Qu'allez-vous faire ? s'enquit Ana, les mains croisées sur son décolleté.

- Remplir la seringue, dit Francis, attentif à sa besogne.

Il avait cassé l'un des bouts d'une ampoule et faisait passer le liquide dans son instrument. Quand il eut terminé, il s'approcha d'Ana et dit :

- Relève ta robe.

La Brésilienne eut un mouvement de recul, son visage déjà pâle devint blafard.

- Non..., refusa-t-elle d'une voix blanche. Non..., ne me touchez pas...

- Voyons, dit-il, ironique, tu n'as aucune raison d'avoir peur, à condition que ce soient les vraies ampoules. Te serais-tu trompée?

- Non ! Ce sont les vraies. Mais... après...

- Après, tu seras bien gentille et tu ne demanderas plus qu'à bavarder avec moi. Allons, lève ta robe !

A ce moment précis, elle se rendit compte que tout était perdu. Le fait que son agresseur opérât avec une telle aisance prouvait que les autres habitants de l'immeuble étaient dans l'impossibilité d'agir. Anéantie par un sentiment de fatalité, elle se résigna à l'inéluctable. D'une main réticente et maladroite, elle retroussa sa robe de nuit, dévoilant jusqu'à mi-cuisse ses jambes bronzées.

Coplan s'agenouilla, mit un genou à terre et d'une secousse enfonça l'aiguille. Il la retira aussitôt après, posa un tampon d'ouate sur la piqûre pour essuyer la perle de sang.

Ana, qui s'était appuyée sur les coudes pendant la bénigne opération, se redressa d'un air las et rejeta d'un air négligent son jupon sur ses genoux.

- Et maintenant? questionna-t-elle, prostrée. Vous m'emmenez avec vous ?

- Moi ? fit-il étonné. Mais pas du tout. Cette maison me plaît, nous allons prendre le petit déjeuner ensemble. Au bout de combien de temps la piqûre agit-elle ?

- Il suffit de quelques secondes, le produit se concentre tout de suite dans les centres nerveux.

Au son de sa voix, Coplan discerna le changement que le toxique produisait déjà en elle. C'était comme si un rideau en assourdissait les résonances.

Et tandis qu'il rechargeait la seringue avec le contenu d'une deuxième ampoule, il se livra à une première expérience.

- J'ai regretté l'intrusion de vos deux amis, cet après-midi, prononça-t-il sans regarder Ana. J'ai dû vous malmener plus que je n'en avais l'envie. Savez-vous que vous êtes ravissante et que, en d'autres circonstances, je vous aurais fait la cour ?

Elle tapota son casque de cheveux noirs, baissa les paupières.

- Vous êtes une brute, minauda-t-elle. Il est bien dommage que vous soyez si dangereux pour nous, sinon je crois que j'aurais pour vous des faiblesses.

Elle prolongea la dernière syllabe d'une manière significative, avec une moue de marquise offusquée.

Rassuré sur l'efficacité de la drogue (et quelque peu amusé par ses résultats) Coplan tint verticalement la seringue remplie, la pointe en haut, et prit Ana par le bras avec une douce fermeté.

- Venez donc, dit-il, j'ai encore du travail et je préfère ne pas vous laisser seule.

Il l'entraîna à peine, car elle obéissait passivement. Ils refranchirent le seuil de la chambre à coucher du docteur Galeao.

- Mon Dieu ! sursauta la jeune femme en apercevant les visages crayeux des deux époux. Vous les avez tués !

Les premières lueurs de l'aube tombant sur le couple l'éclairaient d'une fausse lumière et pouvaient induire en erreur une personne non prévenue.

- Non, dit Coplan, j'ai été contraint de les endormir par une méthode assez directe, ne voulant pas être dérangé par eux pendant que je cherchais les ampoules.

Il rejeta les couvertures, retroussa d'une main le pyjama du docteur et injecta dans la cuisse de ce dernier une dose du prodigieux produit dont il était l'inventeur.

La piqûre eut pour effet de ranimer le patient. Ses paupières se soulevèrent lentement, puis sa figure se rembrunit. Un regard perspicace se posa sur Francis et Ana.

- Bien dormi ? s'enquit Coplan, jovial.

Le docteur fit un mouvement brusque qui réveilla la douleur dans son crâne. Plissant les yeux, il porta le dos de sa main à son front et fit une grimace.

- Qui êtes-vous ? s'informa-t-il d'une voix embrumée. Que faites-vous là avec cette seringue ?

Prenant subitement conscience de l'étrangeté de la situation, il fixa cette fois Coplan avec une acuité fébrile. Il aurait sauté à bas du lit si ses réflexes n'avaient pas été amollis par une singulière euphorie physique. Il comprit sur-le-champ ce qui lui arrivait.

- Vous m'avez injecté du xylomensyl !

- Vous êtes plus compétent que moi, dit Francis. Personnellement, je ne sais pas comment ça s'appelle, mais ça doit être ça.

Il étudia sur les traits du docteur la lutte que se livraient le tempérament colérique de ce dernier et l'influence lénifiante du produit.

- Alors nous sommes tous fichus, conclut soudain Galeao d'un ton qui traduisait son désespoir. Je n'aurai même pas la force de me suicider.

- Si, le consola Francis. Plus tard, quand votre xylomensyl cessera d'agir. Mais comme alors vous ne vous souviendrez plus de ce qui s'est passé, vous n'aurez plus de raisons d'attenter à vos jours...

Droite comme une cariatide, Ana assistait à la scène sans articuler un son.

- Va me chercher la boîte d'ampoules, lui commanda Francis. Il doit en rester trois...

La jeune femme, avec un sourire un peu niais, lui jeta un coup d'œil appuyé et sortit de la chambre.

Francis planta la seringue dans le matelas ; se laissant tomber sur le bord du lit, face au docteur, il recommença :

- Parlez-moi de votre invention, docteur. En quoi consiste-t-elle exactement ?

Ce fut comme s'il avait appuyé sur un déclic. Galeao se mit à réciter :

- A l'institut où je travaille, je suis affecté à certaines recherches dont vous avez peut-être entendu parler : grâce aux toiles tissées par des araignées, on peut étudier les désordres que produisent certaines substances toxiques. À chaque substance, l'araignée réagit par l'édification d'une toile différente et très caractéristique dont la géométrie est complètement désorganisée (Authentique. Cette découverte est due au pharmacologue suisse, le docteur Peter Wilt, qui poursuit actuellement ses recherches sur l'action des stupéfiants sur l'araignée Zilla X Notata). Or, parmi les combinaisons chimiques très complexes qu'on administre en quantités infinitésimales aux insectes, il y en a deux qui ont sur l'homme des effets diamétralement opposés : l'une, connue maintenant dans tous les milieux sous le nom de LSD, agit encore mieux que le penthotal ; elle provoque à certaine dose une véritable résurrection du passé dans l'esprit du patient et, en même temps, elle relâche ses inhibitions; il est livré corps et âme à celui qui l'interroge.

Ana rentra dans la chambre et tendit à Coplan la boîte qui contenait les trois ampoules. Francis glissa la boîte dans sa poche et dit au docteur :

- Continuez, je vous écoute.

- L'autre substance, c'est la chlorpromazine (La chlorpromazine intervient notamment dans nombre de tranquillisants connus aux États-Unis sous le nom de « pilules de bonheur »), poursuivit Galeao comme s'il donnait une conférence. Elle annule les effets du L.S.D., apaise l'intoxiqué et le ramène à son état normal. L'idée m'est venue de combiner ces deux substances de telle sorte que la première ne détruise pas la personnalité du patient au point de susciter chez lui un délire schizoplirénique, et que la seconde ne stoppe pas la production de globules blancs, phénomènes qui ont amené le corps médical à formuler de grandes réserves sur leur emploi.

Avec une vanité enfantine, le docteur Galeao souligna :

- Je suis parvenu à créer un composé stable qui a les avantages de deux substances et aucun de leurs inconvénients. Mais pour en tirer parti en tant que moyen d'espionnage, il fallait encore y adjoindre un autre élément, susceptible, lui, d'effacer dans la mémoire de l'intéressé le souvenir d'un laps de temps relativement court, disons par exemple les cinq ou dix jours précédant et suivant l'injection du composé. Or il se trouve que le venin de la Mygale contient un alcaloïde ternaire répondant à cet objectif... J'ai pu l'isoler et l'incorporer à ma formule initiale, ce qui nous donne un produit final vraiment parfait, d'un usage commode et ne lésant par l'organisme.

Il était vraiment ravi de sa trouvaille et ne s'avisait pas qu'il en était provisoirement la victime.

- Magnifique, approuva Coplan, sombre. Du tonnerre en pilules, la clé des aveux spontanés, et la Puissance dans une ampoule. Du beau travail. Et, mon cher docteur, pourquoi donc avez-vous mis cette arme dans la main d'une bande de ruffians ?

- Je suis Polonais, monsieur, rétorqua Galeao avec une dignité hautaine. Naturalisé Brésilien mais Polonais dans l'âme... Et ma patrie a suffisamment souffert depuis des siècles pour que j'aie le droit de semer la panique chez les grandes nations. Imaginez-vous ce qui va se passer quand on s'apercevra que les secrets militaires filtrent comme à travers une passoire ? Imaginez-vous la tête des fauteurs de guerre quand ils sauront que, tôt ou tard, leurs plans de défense et d'attaque seront trahis par ceux-là même qui les ont élaborés ? Mon xylomensyl, monsieur, est l'arme de la paix ! Sa seule existence compromet tout préparatif clandestin ; informée en temps utile, l'opinion publique universelle balayera les gouvernements agressifs !

Coplan le regarda fixement, les sourcils haussés.

Galeao disait peut-être vrai, mais, en attendant, il se révélait un parfait illuminé.

Il était fêlé... Sans quoi il n'aurait jamais confié des échantillons de son produit à des bandits qui ne songeaient qu'à l'exploiter à leur seul bénéfice en soutirant à des savants kidnappés, puis remis en circulation, des renseignements d'une valeur incalculable. La Limeira (inventions et brevets) l'avait roulé de A jusqu'à Z...

Un instant, Francis eut pitié de ce pauvre bonhomme. Chercheur émérite, exilé sur la terre accueillante du Brésil, le savant, par haine de la guerre, n'était parvenu qu'à s'attirer des désagréments qui allaient dégénérer en catastrophe.

Coplan dit à Ana :

- Va donc préparer des compresses d'eau fraîche pour sa femme...

Il ouvrit toute grande la double porte qui donnait sur la salle de séjour. Le ciel avait blanchi, les premiers rayons du soleil empourpraient l'horizon. Le chant des grillons s'était tu.

Coplan revint dans la chambre. Il avisa un coffret à cigarettes sur la table de nuit et en prit une.

- Du feu, demanda-t-il à Galeao.

Le psychiatre posa ses pieds nus sur le tapis, exhiba une boîte d'allumettes trouvée dans un tiroir et craqua l'une d'elles contre le bois du lit.

Ana, revenant de la salle de bains, posa sur le front de la femme évanouie un linge humide et froid. Francis resta un moment silencieux et songeur.

- Avez-vous une voiture, docteur ? s'enquit-il enfin.

- Oui, une Buick.

- Eh bien, faites votre toilette. Je vais vous accompagner à l'institut Butantan...

CHAPITRE XIII

Une heure plus tard, Ana et le docteur étaient habillés. La femme de Galeao, ranimée mais dolente, appuyée contre deux oreillers, écoutait ce que lui disait Coplan :

- Vos deux invités sont enfermés à clé dans la chambre du premier étage, et j'emporte cette clé. Ne vous souciez pas d'eux jusqu'à mon retour. N'essayez pas non plus d'alerter la police : votre mari et vous-même en subiriez les conséquences. Au cas où vous l'ignoreriez, je vous signale que votre mari est complice d'activités illégales sévèrement réprimées. Avec moi, il est en sécurité, ne

craignez donc rien pour lui ; mais attendez notre retour sans ameuter le quartier. Quand vous pourrez vous lever, faites exactement comme d'habitude. Compris ?

Hébétée, ahurie, la pauvre femme acquiesçait à chaque phrase, visiblement terrorisée.

Francis lui tapota l'épaule en un geste apaisant, retira la seringue encore plantée dans le matelas et en ôta l'aiguille avant de la déposer dans un tiroir. Allant sur la terrasse, il lança l'aiguille dans le jardin.

Rafraîchi et rasé, il était descendu à la cuisine avec Ana et le docteur. Ensemble, ils avaient bu un bol de café brûlant.

- Allons-y, décida Francis.

Pleinement d'accord, ses deux prisonniers le conduisirent au garage.

- Laissez, docteur, je prendrai moi-même le volant, dit Coplan.

Galeao et Ana s'assirent sur la banquette avant, à côté du conducteur. La Buick roula dans l'allée de graviers, contourna la pelouse et s'engagea dans l'avenue.

Coplan fit d'abord un crochet pour se rendre à l'hôtel Bahia.

- Attendez-moi, ordonna-t-il à ses passagers, sachant que leur volonté était entièrement soumise à la sienne.

Muets, ils approuvèrent d'un signe de tête. Francis pénétra dans l'hôtel, monta directement à sa chambre. Vilares dormait comme un bienheureux. Les effets de la drogue ne se dissiperaient pas avant trois ou quatre heures de l'après-midi. D'ici là, il se tiendrait tranquille, pour autant qu'il ne puisse se balader à l'extérieur.

Coplan se débarrassa de son pistolet en le fourrant dans la poche du pantalon de Paulo, mit sa lampe-stylo et les ampoules restantes dans la table de nuit, puis enfila son veston et ressortit. La porte fermée à double-tour, il partit à la recherche du patron ou d'une femme de chambre.

Le tenancier, déjà levé, sirotait une tasse de café en fumant sa cigarette à feuille de maïs.

- Je suis rentré tard, hier soir, avec un ami, expliqua Coplan. Comme il était abominablement saoul, je l'ai logé dans ma chambre. Laissez-le se reposer jusqu'à mon retour et, s'il rouspète parce qu'il est enfermé, dites-lui qu'il doit prendre patience jusqu'à ce que son

ami Coplan revienne. C'est un bon type, il vous écoutera, vous verrez.

Le patron opina. Ce n'était pas la première fois que deux pochards incapables de se quitter venaient reprendre des forces dans son hôtel.

- Comptez sur moi, fit-il en clignant de l'œil. Faut-il lui porter son petit déjeuner ?

- S'il le réclame, oui.

- Bom dia, senhor.

Coplan déboucha dans la rue, monta dans la voiture où Galeao et Ana,. silencieux, regardaient droit devant eux d'un air extraordinairement détaché.

La Buick démarra.

- Indiquez-moi le chemin, docteur, pria Francis. Vers quelle heure arrivez-vous d'habitude à l'institut ?

- La montre du tableau de bord marquait 8 heures un quart.

- C'est loin d'ici ?

- Environ vingt-cinq minutes.

Coplan roula à une allure modérée, goûtant le répit que lui procurait cette promenade matinale dans un paysage où plantations de bananes et cultures de café se succédaient constamment.

De temps à autre, la voiture croisait ou dépassait des paysans coiffés d'énormes chapeaux de paille et qui agitaient la main à son passage.

- Vous avez le droit d'introduire un invité dans les locaux où vous travaillez ? s'informa Francis à l'adresse du docteur.

- Oui... L'Institut est largement ouvert à tous. Des gens de toutes les parties du monde viennent le visiter ; certains habitants de l'intérieur viennent s'approvisionner en sérums, des chasseurs apportent des serpents et des araignées ; il y a un perpétuel va-et-vient entre les divers bâtiments.

- C'est grand ?

- L'Institut est construit sur un terrain de 450 hectares... Outre les laboratoires, il comporte un musée, des écuries, des locaux administratifs, sans compter les annexes et l'infirmerie. C'est un établissement unique en son genre.

Le soleil commençait à darder lorsque la voiture pénétra dans le parc de Butantan. Le docteur guida Coplan dans les allées intérieures et, finalement, la Buick stoppa devant une construction blanche, sans étage, couverte de tuiles rouges. Tout autour, on apercevait de grands quadrilatères protégés par un mur de béton, et dont le sol était nettement plus bas que celui de la route.

- Qu'est-ce que c'est ? questionna Francis alors qu'ils descendaient tous les trois de la voiture.

- Élevage de serpents, marmonna Galeao. Il y en a quelques centaines dans chaque enclos. Toutes des espèces venimeuses, naturellement.

Coplan jeta un coup d'œil par-dessus le parapet. Il vit, dans la fosse, des sortes de petits blockhaus hémisphériques en ciment, percés de nombreuses ouvertures et hauts d'une trentaine de centimètres. Mais ce qui lui fit passer un frisson dans le dos, ce furent les grappes de serpents qui ondulaient autour des blockhaus miniatures. De longs corps luisants sillonnaient la pelouse, se faufilaient dans l'herbe. Dégoûté, Francis revint sur ses pas. Il prit Ana et Galeao par le bras comme s'ils formaient un trio d'excellents amis et dit sur un ton enjoué :

- Montrez-moi donc votre domaine, docteur. Et donnez-moi des éclaircissements, car je suis un profane.

- Volontiers, répondit le psychiatre tandis qu'ils pénétraient dans le bâtiment. Notez que mes expériences peuvent sembler paradoxales puisque, biologiquement, il n'y a aucun trait commun entre une araignée et un homme, et pourtant on relève des parallélismes étonnants dans les troubles provoqués par certains toxiques dans l'organisme de l'un et de l'autre.

Ils étaient entrés dans une salle encombrée de bocaux contenant des spécimens conservés dans de l'alcool ou du formol. Une odeur piquante d'antiseptique régnait sur ces tablettes de verre, ces tables et ces éviers surchargés d'éprouvettes. De quelque côté qu'on se tournât, on n'apercevait que des animaux horribles emprisonnés dans des parois de verre.

Le docteur Galeao salua ses collègues comme à l'accoutumée : préparateurs, chimistes et autres techniciens lui serrèrent la main,

adressant une inclinaison de tête polie et distraite aux deux visiteurs qui l'accompagnaient.

Le docteur entraîna Coplan et Ana à sa suite dans son laboratoire personnel. Il enfila une blouse blanche, rangea soigneusement son veston dans un placard, puis il désigna du doigt un ensemble de petites vitrines qui tapissaient un mur entier de la pièce.

- Voyez, dit-il à Francis, c'est là que mes petites collaboratrices tissent les toiles dont on peut tirer tant d'enseignements. Sans elles, je n'aurais jamais pu créer le xylomensyl.

Coplan regarda dans les boîtes vitrées et discerna des toiles très ténues dont les dissemblances ne se remarquaient pas au premier coup d'œil.

- Voici une toile normale, exposa Galeao. L'araignée a réalisé un piège parfaitement adapté à la capture d'insectes ailés : les rayons qui partent du centre sont bien droits, la spirale est régulière.

Il recula d'un pas le long du rayonnage, montra un second alvéole :

- Voyez le travail effectué par un spécimen intoxiqué par de la caféine. L'effet de ce produit sur le système nerveux de l'insecte a terriblement désorganisé l'ordonnance instinctive de son ouvrage...

Coplan constata qu'en effet cette toile était beaucoup moins bien édifiée que la précédente. L'araignée, d'un centimètre de longueur, était en train de se donner beaucoup de mal pour un piètre résultat : elle dépensait une bonne part de son énergie en gesticulations inutiles et ne progressait guère.

- Haschich... Marihuana... Morphine, énonçait le docteur en montrant successivement d'autres toiles. Vous constaterez que, dans chaque cas, l'architecture est nettement différente...

Francis oublia un instant le but véritable de sa visite.

- Mais, questionna-t-il, comment administrez-vous ces stupéfiants ?

- Dans une goutte d'eau sucrée, sourit Galeao. Mes petites amies en raffolent, elles dédaignent toute autre proie pour cette liqueur.

Il poursuivit :

- Ce qu'il y a de prodigieux, c'est que si vous donnez dix fois la même dose de stupéfiant, vous obtenez dix toiles rigoureusement identiques, au vingtième de millimètre près (Authentique. Les mesures se font par superposition de clichés photographiques).

- C'est passionnant, convint Francis. Mais, dites-moi, où rangez-vous les notes relatives à vos travaux ? Je présume que vous avez constitué un dossier au sujet du xylomensyl et de ses usages.

- Évidemment ! dit Galeao. Mais ceci étant strictement confidentiel, je ne l'ai pas rangé avec mes rapports destinés à la direction de l'institut... Une seconde, vous permettez ?

Adoptant l'attitude furtive d'un enfant qui fait des cachotteries, il rouvrit le placard aux vêtements et se haussa sur la pointe des pieds pour atteindre la planche qui en garnissait le dessus.. Il attrapa une grande enveloppe de papier brun, vint la montrer à Coplan.

- Ici, chuchota-t-il en tapotant le pli, sont notées toutes les formules ainsi que la description minutieuse des symptômes manifestés par le patient auquel une dose est injectée. Plus tard, quand j'aurai mis au point un procédé de fabrication standard, je publierai cette étude...

Naïf comme il l'était, le docteur ne s'imaginait pas un seul instant qu'on pourrait l'assassiner pour s'approprier sa découverte et conserver le monopole.

- Confiez-moi cette enveloppe, enjoignit Coplan en tendant la main. On pourrait vous la voler.

- Vous croyez ? fit Galeao d'un air contrarié.

Cependant, il remit de bonne grâce le pli à Francis. Le front barré de grosses rides, il ajouta :

- Prenez-en bien soin. Cela représente plus de dix ans de travail.

- Fiez-vous à moi, dit Coplan. On devrait me passer sur le corps pour me la reprendre. Avez-vous constitué, un petit stock de xylomensyl ?

- Non, je le prépare au fur et à mesure des besoins, car le produit s'altère assez vite. Au reste, je dois isoler cet alcaloïde du venin de Mygale et je ne dispose que de quantités très limitées. Venez voir mes charmantes fournisseuses...

Il traversa le laboratoire, alla vers une cage de verre cubique de cinquante centimètres de côté, dans laquelle se mouvaient trois

monstrueuses araignées, aux pattes velues, dont le corps était gros comme le poing.

Ana eut un mouvement de recul instinct en contemplant ces bêtes répugnantes dont la piqûre est mortelle.

- Il faut les manipuler avec prudence, plaisanta le docteur, d'abord parce qu'elles sont relativement rares - peu de gens se hasardent à les capturer vivantes - et ensuite parce qu'elles ont tôt fait de vous offrir leur venin autrement que sur une plaquette de verre.

Il eut un rire assourdi, un rire de maniaque satisfait.

- Voulez-vous que j'en sorte une ? suggéra-t-il, sardonique.

- Ne vous dérangez pas, dit Francis. On les voit d'assez près.

Il s'avisa brusquement que, dans l'état où il se trouvait, le docteur Galeao ne pouvait avoir la même sûreté de main qu'en temps ordinaire. Sa dextérité devait être compromise, elle aussi, par le toxique qui affectait ses centres nerveux. En le laissant vaquer à ses occupations quotidiennes, on l'exposait à un danger mortel.

Coplan se trouva alors aux prises avec un débat de conscience. En venant, il avait résolu de tuer Galeao parce que c'était une façon définitive de couper le mal à la racine. Maintenant, devant la perspective de le faire mourir accidentellement, il se demandait si c'était la bonne solution.

- Ne pourriez-vous invoquer un prétexte pour vous absenter aujourd'hui ? s'enquit-il en regardant le savant. Je veux vous ramener chez vous.

- Oh ! je suis tout à fait libre de mes mouvements, dit le docteur. Je ne suis pas astreint à des prestations fixes... Je vais bien souvent me documenter à la bibliothèque de l'Université.

- Alors, accompagnez-moi, ordonna Francis. Cette visite a été très intéressante mais il est inutile de la prolonger.

Avec un signe d'assentiment, le docteur alla derechef vers le placard-penderie et revêtit son veston. Par scrupule professionnel, il jeta un dernier coup d'œil à l'intérieur des vitrines pour s'assurer que rien ne clochait.

Coplan, Ana et le docteur refirent en sens inverse le chemin par lequel ils étaient entrés. Leurs pas sonnaient sur les dalles de la

grande pièce déserte où s'alignaient les innombrables bocaux garnis de scorpions et d'autres bestioles non moins venimeuses.

Le trio parvint à l'extérieur. Alanguie, Ana donnait le bras à Francis comme si elle se promenait avec lui pour son plaisir.

En face de l'entrée, trois touristes étaient appuyés au parapet de béton ; attentifs, ils surveillaient les évolutions des serpents emprisonnés dans la fosse, incapables de monter le long de la paroi lisse du garde-fou, haut d'un mètre cinquante par rapport à leur niveau.

Au moment où Coplan se dirigeait vers la Buick, les touristes se retournèrent avec ensemble. Deux d'entre eux dépassaient le troisième d'une tête.

Francis s'arrêta net A six mètres de distance, son regard affronta celui, lourd de menace contenue, des trois individus. C'étaient les deux gorilles de la Rua Paysandu en compagnie de Ramos Britto.

Ana et Galeao posaient sur leurs complices des yeux atones sans avoir l'air de réaliser que leur venue modifiait complètement la situation. Coplan évalua rapidement ses chances. A trois contre un, ils avaient le beau rôle. Et s'il tombait entre leurs mains, il était mûr pour l'amnésie. Pour une amnésie à long terme.

Il alluma une cigarette, avança vers le groupe adverse. Britto le dévisagea avec une curiosité haineuse. Un morceau de sparadrap ornait son front. Les deux gardes du corps, une main, ostensiblement enfoncée dans leur poche, couvaient Francis d'un œil faussement amorphe.

- Salut, les gars, leur dit Coplan. C'est moi que vous cherchez ?

- Oui, opina Ramos en frottant l'une contre l'autre ses paumes moites, c'est vous.

Il avait parlé en français, presque sans accent. Coplan ricana :

- Eh bien, ne vous désolez plus, je suis là. Quels sont vos projets ?

- D'abord, récupérer le toubib, dit Ramos. Il a dû vous raconter des conneries. On va vous les faire oublier, faites-nous confiance.

Coplan, par-dessus la tête de Ramos, s'adressa aux deux autres types.

- C'est lui votre chef ? demanda-t-il, sceptique.

- Provisoirement, c'est lui qui commande, rectifia celui que Coplan avait cuisiné Rua Paysandu.

- Dans ce cas, discutons un moment sans tenir compte des voies hiérarchiques. Commencez par lâcher vos flingues. Si vous tirez dans l'enceinte de l'institut, vous êtes perdus, il y a au moins vingt personnes à l'intérieur de ce bâtiment et l'une d'elles aura vite fait de commander la fermeture des grilles. Pour ce qui est de m'embarquer par la persuasion ou par la force, vous pouvez toujours essayer. Alors ?

- Alors, dit Ramos d'une voix étouffée, c'est bien simple : ou vous marchez gentiment ou on vous balance dans la fosse.

Du pouce, il montrait derrière lui la pelouse où s'ébattaient les reptiles.

- Un accident est vite arrivé, ajouta-t-il, grinçant. Vous serez mort avant qu'on vienne vous tirer de là.

- Ingénieux, dit Coplan. Seulement, ça ne marche pas. D'abord je hurlerais, et puis, il y a deux témoins qui ne pourraient pas s'empêcher de dire la vérité : ce serait plus fort qu'eux et vous savez pourquoi...

Il ne parlait pas seulement à Ramos mais aussi à ses acolytes, et son argument porta.

Galeao et Ana attendaient passivement sans même songer à venir se mêler à la conversation.

Ce conciliabule en plein air, à deux pas d'un bâtiment où des gens vaquaient à leur besogne, au milieu d'un vaste terre-plein inondé de soleil, aurait paru très normal à un quelconque visiteur posté dans les environs.

- Vous feriez mieux de monter dans notre voiture, articula l'homme que Coplan avait précédemment assommé d'un coup sur la tempe. Il fait trop chaud pour saliver. Et on ne va pas rester plantés là jusqu'au soir, non ?

- Vous seriez moins pressés de partir si vous saviez ce qui vous attend, dit Francis en tirant une bouffée de sa cigarette. Vous ne vous rendez sans doute pas compte que ce beau soleil vaut mieux que vingt ans de cabane ?

- N'essayez pas de crâner, ragea Britto. C'est oui ou c'est non ?

- T'excite pas, petit, rétorqua Francis. Laisse réfléchir ces messieurs. Vous avez une idée de l'endroit où est Vilares?

Un silence suivit. Coplan tapotait sa cigarette pour en faire tomber la cendre. Il expliqua :

- Il va se réveiller bientôt, et il va trouver des instructions précises signées de ma main. En possession des adresses de la villa du docteur, du siège de la Limeira, du Q.G. établi au troisième étage de sa maison et de vos signalements à tous, il n'a qu'à donner un coup de fil à la police de Sao Paulo : une demande d'extradition pour séquestration arbitraire et extorsion de renseignements militaires a été introduite par les gouvernements français et américains. Chaque minute que vous gaspillez ici diminue vos chances de franchir la frontière du Paraguay avant qu'on vous mette le grappin dessus. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Flegmatique et narquois, il les fixa à tour de rôle. Ils avaient de quoi faire travailler leurs méninges. Des trois, Ramos était sûrement le mieux placé pour savoir que Francis ne bluffait pas.

Son mutisme et sa mine renfrognée convainquirent encore davantage ses deux complices que la démonstration de Coplan.

- Vous êtes flambés, conclut ce dernier avec un léger haussement d'épaules. Le seul qui ait des chances de s'en tirer, c'est votre chef, le type qui ne se mouille pas et qui vous commande par téléphone. Depuis hier soir, il est sur des charbons ardents : il veut connaître le diagnostic au sujet de Vilares et, d'autre part, il sait que je suis en liberté. Les communications avec la villa étant rompues, il s'est affolé et il vous a envoyés sur place. Pas vrai ? Et maintenant, il attend votre rapport : si Paulo et moi sommes dans vos mains, c'est gagné. Si l'un de nous manque à l'appel, tout est fichu. Dès qu'il sera fixé, il fera ses malles et vous laissera tous tomber froidement. C'est clair ?

Les trois hommes échangèrent un regard bas où la perplexité se mêlait à l'inquiétude.

- Qu'est-ce qu'on fait ? articula l'un des deux costauds.

CHAPITRE XIV

Ramos passait un vilain moment. Il sentait qu'il était en train de perdre le contrôle de la situation. Avec leur moral en baisse, ses deux acolytes n'étaient plus très chauds, et il ne voyait pas comment les reprendre en main. Et puis, même s'ils exécutaient ses ordres, où fallait-il conduire le docteur et Ana ? Un retour à la villa devenait très dangereux...

Coplan avait l'air de se désintéresser de la suite des événements. Il continuait de fumer en jetant des regards distraits dans la fosse.

Ana s'approcha soudain de Coplan en balançant les hanches. Elle demanda d'une voix, teintée de reproche :

- Eh bien, allez-vous encore nous faire attendre longtemps ?

Ces quelques mots anodins, tombant dans le silence, furent interprétés de la même manière par les trois émissaires : Ana avait changé de camp et elle essayait de sauver sa mise par des moyens purement féminins. Sa froide indifférence à leur égard était suffisamment explicite.

Francis, écrasant son mégot sous sa semelle, dit à la jeune femme :

- J'en ai pour deux secondes. Ces messieurs sont en train de former des projets d'avenir...

Puis, s'adressant à ses trois interlocuteurs, il reprit :

- Notez que si vous aviez un brin d'intelligence, vous pourriez encore vous en tirer sans trop de mal. Je ne suis pas forcé de vous mettre dans le bain, après tout.

- Qu'est-ce que vous racontez ? grogna le type qui, l'instant d'avant, avait posé une question évasive.

- On va vous coffrer tous, bien entendu, mais le principal responsable va probablement se tailler. Malgré vos carrures et vos petites têtes, vous n'êtes que du menu fretin : le seul gars qui m'intéresse vraiment, c'est celui qui est à l'autre bout du fil. Vous voyez ce que je veux dire ?

- Ouais, grommela Ramos. On voit très bien. Mais ça représente quoi, en pratique ?

- Ce numéro de téléphone contre votre liberté à tous trois. Avis aux amateurs.

Il se retourna et marcha lentement vers la Buick, aussitôt suivi par Ana. Les trois Brésiliens, médusés, ne firent pas un geste.

- Montez, docteur, dit Francis.

Il ouvrit la portière pour permettre au savant de s’asseoir sur la banquette avant, fit le tour de la voiture et invita Ana à prendre place au milieu. Ensuite il s'installa au volant, tourna la clé de contact.

Ramos et les deux autres s’ébranlèrent d’un seul bloc, comme s’ils communiquaient par télépathie. Ils vinrent près de la fenêtre à laquelle Coplan était accoudé, une main posée sur le cercle de l’avertisseur,

- Les garanties ? dit Ramos.

- Des clous, répondit Coplan. Vous n’êtes pas obligés d’accepter le marché... Vous pouvez vous cavaler à toute allure sans rien me dire, avec l’espoir qu’on ne vous rattrape jamais.

- Mais si vous y tenez tellement, à ce numéro de téléphone, intervint Ana, je peux vous le donner, moi.

Il y eut soudain un silence chargé d’électricité. Les trois types virent s’évanouir leur seule chance de limiter les dégâts ; Francis pesta intérieurement contre cette offre inopportune qui risquait de détruire les espoirs indispensables de ses trois adversaires.

- Au fait, c’est vrai, reconnut-il d’un air surpris. D’une façon ou d’une autre, nous l’aurons, le tireur de ficelles. Mais, dites-moi, Ramos, n’êtes-vous pas le seul à le connaître personnellement ?

Il planta son regard gris dans les yeux fourbes de Britto, qui se tut. Intéressés, les deux colosses se penchèrent, guettant sa réponse.

- Mais oui, enchaîna Coplan. Vous savez que nous possédons un bout de film tourné par Vilares chez le docteur Galeao... Vous, le docteur et Ana, vous êtes très reconnaissables, mais le troisième homme se présente de dos, ses contours sont flous. N’était-ce pas le chef de votre bande qui, sous une personnalité d’emprunt, assistait à cette entrevue ? Or Paulo est formel : c’est en vous pistant qu’il est arrivé à la villa. Qui est exactement ce type ?

Britto pinça ses lèvres minces. Cette révélation le plaçait en fâcheuse posture vis-à-vis de ses deux compagnons. Les sourcils froncés de ces derniers montraient qu’un lent travail s’opérait dans leur esprit. Pourquoi Ramos, possédant un tel atout, hésitait-il à

monnayer leur liberté? Songeait-il à agir en franc-tireur, à se blanchir seul ?

- Eh bien ? maugréa l'un d'eux. Qu'est-ce que vous attendez ? Ne vous figurez pas que vous allez nous laisser dans le bain... Crachez la réponse, tout de suite !

L'autre se rapprocha encore de Britto et posa sa lourde patte sur son épaule, en signe d'encouragement.

- Vas-y, Ramos, grinça-t-il.

A Coplan :

- C'est d'accord, hein ? On pourra se tirer s'il vous dévoile le nom et l'adresse du patron ?

- Parole, assura Coplan.

Ramos sut que les choses se gâtaient pour de bon et que s'il se taisait encore cinq secondes, c'était lui qui risquait d'être balancé sur la pelouse grouillante de reptiles.

- Arturo Itebere, 72 Rua Ruiz Barbosa, à Rio, prononça-t-il dans un souffle.

- Merci, dit Francis. Mais, vous deux, vous feriez bien de tenir notre ami Britto à l'œil, pour le cas où il aurait cité le premier nom qui lui passait par la tête, histoire de gagner du temps... Notre accord ne jouera que quand j'aurai épinglé ce bonhomme, compris ?

- Comptez sur nous, promit le plus loquace. Pas de danger que le petit nous fausse compagnie.

Ils avaient empoigné, chacun, Ramos par un bras. Celui-ci, vert de rage, tenta de se dégager en grimaçant :

- Lâchez-moi, espèces de crétins. Sans moi, vous seriez demain derrière les grilles du pénitencier de Sao Paulo.

- Possible, admit le porte-parole de l'équipe, mais c'est parce qu'on ne tient pas-à y faire un tour qu'on va vous surveiller comme si vous étiez notre mère. A partir de maintenant, la garantie, c'est vous... Et gare si le tuyau est mauvais.

Ils allaient le refouler vers l'autre voiture quand Coplan les arrêta :

- Désormais, rien ne presse, fit-il valoir. Encore une question, Ramos : qui dirige officiellement la Limeira, Patentes e Marcas ? Je parle de l'homme de paille, évidemment, celui qui a noué les premiers contacts avec la firme d'aéronautique...

Le petit Brésilien' haussa les épaules, sa figure coléreuse devint méprisante :

- Un vieil imbécile, siffla-t-il. C'est le type auquel vous m'avez ligoté, à la villa. Il habite dans l'appartement de la Rua Paysandu. Son nom est Gerardo da Costa.

- Bon, enregistra Coplan. Maintenant, mettons-nous d'accord : votre voiture va suivre la mienne jusqu'à la villa. Si vous préférez vous débiner dans la nature, libre à vous ; mais alors, un bon conseil : roulez vite.

Il embraya, décrivit un court virage et engagea la Buick dans l'allée, en direction de la sortie. Ana se pelotonna contre lui, malgré la chaleur. Le docteur Galeao, très serein, regardait le paysage avec une parfaite insouciance.

Lorsque la puissante voiture eut débouché sur la route et roulé pendant quelques centaines de mètres, Francis jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. A cinquante mètres de distance, les autres suivaient.

Coplan pilota sans hâte excessive. La visite à l'institut se soldait finalement par un résultat qui dépassait ses prévisions, et cela après une chaude alerte... Car si Ramos et ses acolytes avaient été moins sensibles à la logique, la situation aurait été plutôt difficile. Réflexion faite, il avait été joliment bien inspiré de mettre d'abord Paulo Vilares en lieu sûr... Grâce à cela, il avait pu bluffer au maximum.

Le chemin du retour fut couvert en vingt minutes, et les deux voitures vinrent se ranger devant la villa. Leurs occupants débarquèrent simultanément, pénétrèrent dans la maison.

Le quinquagénaire à la mine avenante, Gerardo da Costa, se caressa les mains avec une intense satisfaction lorsqu'il vit revenir tout le groupe. Il jugea que l'affaire était dans le sac et le danger écarté. Toutefois, sa figure changea rapidement dès les premières paroles de Coplan, quand tout le monde fut réuni dans le vaste living du rez-de-chaussée.

En présence de la femme de Galeao, levée à présent, Francis prononça un bref petit speech qui donna au senhor da Costa une vision plus exacte des rôles respectifs.

- Vous, dit-il d'une voix de commandement en pointant l'index vers l'un des gangsters, vous allez rester ici et empêcher quiconque

de communiquer avec l’extérieur jusqu’à ce que je vous fasse signe par télégramme. Après, vous pourrez disparaître, votre avenir ne me regarde plus.

Il pivota d’un quart de tour et s’adressa au deuxième :

- Vous, vous allez m’accompagner à Rio. Là-bas, vous passerez un coup de fil à votre chef pour lui dire que tout est rentré dans l’ordre. Vous lui annoncerez : mission accomplie, et vous direz que Vilares et moi sommes pieds et poings liés dans la cave. Avant de quitter Interlagos, je vais prier Vilares de ne pas bouger pendant dix heures. Sans nouvelles de moi passé ce délai, il mettra la machine en branle. Mais je préférerais mettre moi-même le grappin sur votre chef, le sieur Arturo Itebere ; cela faciliterait grandement les choses en ce qui vous concerne... Compris ?

Les deux truands firent un signe d’acquiescement.

- Vous, docteur, acheva Coplan, vous venez aussi avec moi. Quant à vous, Ana, vous attendrez gentiment mon retour. Nous passerons notre lune de miel à Rio, quand tout sera terminé.

Il consulta sa montre-bracelet : 11 heures.

- Combien de temps faut-il pour atteindre Rio par la route ? questionna-t-il à la ronde.

- Il y a trois cents kilomètres, indiqua Ramos. Il faut compter cinq heures.

- Sept avec le déjeuner, supputa Coplan. Donc tout peut être liquidé ce soir...

Il sortit avec Galeao et l’homme qu’il avait désigné.

La voiture rejoignit la route, pénétra dans les rues de la localité d’Interlagos.

Devant l’hôtel Bahia, Coplan stoppa, mit pied à terre.

- J’en aurai peut-être pour un bout de temps, prévint-il. Ne vous impatientez pas.

Il disparut dans le hall de l’hôtel, gravit les escaliers au pas de charge et ouvrit de deux tours de clé la porte de la chambre.

Il respira quand il vit Paulo toujours endormi. L’ombre d’un sourire distendit sa bouche en songeant que son collègue avait joué un rôle décisif en roupillant comme une marmotte. Si les autres avaient soupçonné qu’il était là, doublement sans défense...

Francis commença par empocher son pistolet enfoui dans la poche de Paulo. Ensuite, il préleva des trois ampoules restantes un échantillon qu'il plaça au creux de son mouchoir ; il confectionna en outre un petit paquet contenant la boîte d'ampoules et colla le rebord de la grande enveloppe que lui avait confiée le docteur Galeao. Sur ces deux objets, il déposa une feuille de papier portant ces mots :

« *Rendez-vous à minuit dans votre appartement de la Rua Paysandu, mais n'y allez pas avant. Expédiez d'urgence les deux envois ci-joints à l'adresse que vous savez. Ne sortez pas de cet hôtel avant 4 heures de l'après-midi ; pour regagner Sao Paulo, faites appeler le taxi-radio A 608 : le chauffeur est un gars compréhensif. Tenez-vous strictement à ces instructions - Coplan*. »

A 4 heures, Paulo récupérerait toute sa lucidité. Et même s'il s'éveillait avant, il obéirait ponctuellement à ces ordres écrits. Il n'y comprendrait rien, mais il obéirait.

Coplan referma la porte à double tour, descendit et rejoignit, dans le petit bureau situé non loin de l'entrée, le patron de l'établissement.

- Je viens de dire deux mots à mon copain, mais il s'est rendormi, exposa-t-il avec indulgence. Je parie qu'il n'a même pas demandé son petit déjeuner ?

- Non, dit le tenancier. Qu'est-ce qu'il a dû prendre comme cuite...

- Oui, et le plus grave, c'est qu'il ne tient pas le coup. Après les six premiers verres de whisky, il est déjà trop rond pour se rendre compte. Alors il se met à boire à la bouteille. Ne le laissez quand même plus dormir au-delà de 4 heures : il doit rentrer à Rio aujourd'hui même.

- Soyez tranquille, je le secouerai, garantit le patron. Et vous, vous réoccuperez la chambre ce soir ?

Non. Je pars et je vais vous régler la note pour deux jours pleins.

Son interlocuteur parut beaucoup apprécier cette largesse, la chambre n'ayant même pas été occupée vingt-quatre heures.

- Cent trente cruzeiros, senhor.

Coplan paya, remonta dans la Buick stationnée le long du trottoir et dit au conducteur :

- Il était moins une... Vilares allait partir pour le commissariat central de Sao Paulo, je l'ai atteint à la dernière minute. Maintenant

nous filons sur Rio.

La voiture atteignit, vers 6 heures du soir, la banlieue de Rio.

A la longue, le docteur Galeao s'était assoupi et il ne s'aperçut pas de l'arrivée dans la capitale. Quant à l'autre passager, perdu dans ses pensées moroses, il n'avait pas desserré les dents de tout le parcours.

Coplan s'arrêta au premier café venu et dit :

- Nous allons vérifier tout de suite si Ramos ne nous a pas raconté des mensonges. Quel numéro devez-vous former pour donner de vos nouvelles ?

- Le 612.967.

- Et sous quel nom vous signalez-vous ?

- Henrique, prononça l'interpellé, assez rogue.

Coplan entreprit de réveiller le docteur. Il ne tenait pas à le laisser seul dans la voiture : s'il lui prenait soudain la fantaisie d'aller se balader pendant qu'Henrique et lui étaient dans le café, il aurait la même blague que Hardaway et Lecoutre... Or Coplan préférait le maintenir en laisse.

Galeao rouvrit enfin les yeux. Son sommeil et la température s'étaient conjugués pour le faire transpirer abondamment. Il s'épongea le front avec son mouchoir et demanda :

- Où allons-nous ?

- Nous allons nous désaltérer, dit Coplan. Venez...

Ils entrèrent peu après dans l'établissement de la plage d'Ipanema, précédant celle de Copacabana et aussi moins fréquentée.

Ils commandèrent des consommations et Francis réclama l'annuaire. Le garçon lui apporta l'énorme volume avant les boissons.

Les noms figuraient par ordre alphabétique. Il y avait une dizaine d'Itebere, mais un seul Arturo domicilié 72 Rua Luiz Barbosa. Le numéro indiqué en regard était bien le 612.967.

- Ça correspond, émit Coplan. Pourtant, j'aurais cru que cet individu aurait pris la précaution d'habiter ailleurs qu'à l'endroit où il

vous faisait téléphoner...

Henrique souleva ses épaules massives :

- Nous, ça ne nous dérangeait pas de ne pas le voir. Nous n'avions pas de raison de nous décarcasser pour savoir où il logeait. Il était déjà bien assez exigeant par téléphone.

- Eh bien, vous allez lui passer votre dernier coup de fil afin qu'on sache s'il est chez lui en ce moment.

Le *mozo* vint déposer les verres sur la table, avec un ticket du montant de l'addition. Coplan régla tout de suite, attendit qu'il se fut éloigné.

- ... Nous descendrons ensemble à la cabine, reprit-il, quand nous aurons vidé notre demi.

Henrique le regarda de travers.

- Vous n'avez pas confiance ?

- Non.

Il s'abstint de dire pourquoi, mais il se faisait la réflexion que Henrique pouvait encore changer de camp à la dernière seconde.

Maussade, Henrique but à larges gorgées. Il en avait marre de ce business auquel il ne comprenait rien, où un type désarmé finissait par vous traiter en domestique sans que vous puissiez broncher. Le monde à l'envers.

Galeao, détaché des contingences, sirota son jus d'orange. Francis déposa son verre sur le fond de carton et fit un signe à Henrique. Celui-ci se leva pour aller vers les toilettes, les deux autres hommes sur ses talons.

En bas, la cabine était trop petite pour contenir tant de monde. Le Brésilien y entra, laissant la porte ouverte. Coplan s'encadra dans l'embrasure.

- Alors, qu'est-ce que je dis ? s'informa Henrique en insérant une pièce de monnaie dans la fente de l'appareil.

- Que tout va bien... Vous m'avez épinglé dans la villa même, alors que je cuisinais Ramos. J'avais coupé les fils du téléphone avant d'entrer. Demandez où vous devez nous conduire, Vilares et moi.

L'autre ne fit aucun commentaire ; il décrocha et forma le numéro. Pendant ce temps-là Francis lui subtilisa son pistolet sans qu'il s'en aperçût.

Une sonnerie tinta dans l'écouteur, plusieurs fois, longuement. Une dizaine de secondes s'écoulèrent, interminables. Henrique coula un regard oblique vers Coplan.

Ce dernier prit une cigarette au fond de sa poche, la glissa entre ses lèvres. Que faire si Itebere, flairant le vent, avait déjà pris la fuite ? L'interrogatoire de Paulo, la veille, avait dû l'éclairer à suffisance sur l'orage qui se préparait.

La sonnerie s'interrompit brutalement. Une voix nasillarde aboya deux : « Allô ! » impatients.

Henrique avala sa salive puis débita les paroles convenues. Francis se frotta machinalement le front, du dos de la main. Son cœur battait un peu plus vite. Il entendit sans la comprendre la réponse du correspondant, devina qu'elle était empreinte de satisfaction. Itebere devait se dire qu'il l'avait échappé belle... Il parla encore et Henrique acquiesça plusieurs fois d'un grognement. Au bout d'une minute, celui-ci raccrocha et dit à Francis :

- La consigne est de vous liquider tous les deux et de vous flanquer à la mer. Les requins se chargent des cadavres compromettants.

- Ce pays est plein de ressources, admira Francis. Le tuyau est à retenir. Venez.

CHAPITRE XV

La Buick s'arrêta à quelques mètres du numéro 72.

La rue, très commerçante, était encombrée par une foule de passants parmi lesquels les voitures se frayaient difficilement un passage.

- Ne bougez pas d'ici, recommanda Coplan. Rappelez-vous que le marché n'entre en vigueur qu'au moment où je ressortirai de cette maison. Je vous préviens que je vous ai fauché votre revolver et que vous auriez tort de vous lancer sur mes talons.

Il ne perdit pas de temps à examiner la figure de Henrique, qui vira au rouge foncé avec une soudaineté surprenante et se décolora aussitôt après.

Il regarda la maison avant d’y pénétrer. Un magasin d’articles de sports occupait le rez-de-chaussée, le reste de l’immeuble était habité par des gens exerçant une profession libérale.

Parmi les plaques de cuivre indiquant les noms, il y en avait une qui portait la mention : « Conseils juridiques » et, en dessous, en caractères beaucoup plus petits : « Arturo Itebere. Deuxième étage ».

Francis monta, appuya sur le bouton de sonnette.

Il y eut un déclic d’ouverture à distance ; le pêne sauta et la porte s’entrebâilla. Coplan acheva de la pousser et avança dans l’appartement tandis que le battant se refermait automatiquement derrière lui.

Droit devant, une double porte capitonnée s’écarta, démasquant un vaste bureau enfumé dans lequel un homme âgé était assis. Il avait les traits maigres, le nez busqué, des yeux perçants surmontés de sourcils blancs en broussaille. Le siège qu’il occupait n’était pas habituel : c’était un fauteuil à roulettes pour infirme.

- Señor Arturo Itebere ? s’enquit Francis, debout devant le bureau.

- Si. Vous désirez me consulter sur une question juridique ?

La voix avait résonné sèchement, comme au téléphone quelques minutes auparavant.

- Non, dit Coplan. Je venais plutôt vous donner un conseil : quand on dirige un trafic d’informations clandestines, il ne suffit pas d’avoir une tête. Il faut aussi des jambes.

Un pistolet avait apparu dans son poing droit. Le canon était braqué entre les deux yeux d’Itebere. Fasciné par ce petit rond noir d’où allait sortir la mort, l’homme n’osa pas étendre le bras pour ouvrir le tiroir dans lequel gisait un browning.

Il ne vit pas la main qui soudain le saisit à la gorge pour lui broyer la carotide. Ses yeux s’agrandirent démesurément, parurent prêts à tomber de leurs orbites. Un rictus effrayant tordit sa face penchée en arrière et, brusquement, tous ses muscles contractés au maximum se détendirent. Lâché par Coplan, son buste s’affaissa, sa tête ballotta, retomba sur sa poitrine.

- Amnésie définitive et incurable, murmura Francis en guise d’oraison funèbre.

Il s'assura que Itebere était bien mort, puis il parcourut du regard la tablette du bureau pour chercher les boutons commandant l'ouverture des portes. Il les actionna tous les deux et marcha vers le double vantail qui lui livrait passage, puis il passa sur le palier tandis que tout se refermait silencieusement derrière lui.

En sortant de l'immeuble, il marcha vers la Buick, ouvrit la portière et dit à Henrique d'une voix neutre :

- Maintenant, fichez le camp. Et télégraphiez à votre copain que Ramos nous a trompés... Ça ne change rien en ce qui vous concerne, mais c'est comme ça. Débinez-vous tous les deux à bride abattue, je ne ferai rien contre vous.

Ahuri, Henrique ouvrit la bouche sans proférer un son. Il lui fallut trois secondes avant de réaliser qu'il était libre, que Ramos était un salaud et qu'il devait être supprimé avant que les flics soient alertés.

D'un bond, il sauta à terre et regarda Coplan d'un air mitigé.

- Je ferai la commission, promit-il.

Puis il partit d'un pas rapide et se perdit dans la circulation.

Coplan monta dans la voiture et prit le volant. Le docteur Galeao, impassible n'avait pas bronché.

La Buick démarra, s'immisça dans le fleuve des véhicules qui descendaient vers le centre de Rio. Dix minutes plus tard, elle stoppa devant une pharmacie. Francis alla acheter une seringue et une aiguille pour injections intramusculaires, puis il poursuivit son chemin jusqu'à la Rua Paysandu,

- Nous sommes arrivés, docteur, annonça Coplan en ouvrant la portière. Suivez-moi.

Le psychiatre, plein de bonne volonté, prit pied sur le trottoir et s'engagea à l'intérieur du bâtiment à la suite de son cicérone. Tous les deux empruntèrent l'ascenseur jusqu'au cinquième étage.

Peu après le coup de sonnette, une voix craintive se fit entendre de l'autre côté de la porte :

- Qui est là ?

- C'est moi, l'ami de Paulo, jeta Coplan.

Dépêche-toi, Carmela, car le señor Vilares va revenir.

Une fissure excessivement étroite se dessina entre la porte et le chambranle. L'œil suspicieux de Carmela lança un éclat blanc dans la pénombre, puis l'ouverture s'élargit.

La servante fixa Coplan, son regard se posa ensuite sur le docteur. Son teint était cendreux.

- Bonsoir, dit Francis, aimable. Ne t'imagine pas que c'est moi qui ai mis l'appartement en désordre hier... C'est la femme qui t'a envoyé du parfum dans les narines.

Il entra comme chez lui, fit passer Galeao dans le salon.

- Le señor Vilares rentrera à minuit, continua-t-il à l'adresse de Carmela. Tu ferais bien de lui préparer un bon souper. Et mets trois couverts : ce soir, on fête la réussite d'une affaire.

Complètement désemparée, la tête pleine de questions qu'elle ne parvenait pas à articuler, Carmela se demanda si cette vie de fou allait continuer longtemps. Depuis le retour de son maître, il se passait des choses bizarres.

Coplan alla vers le bar et se servit un double whisky qu'il lampa d'un trait.

- Prépare-nous du café, ne reste pas plantée là, dit-il en s'avisant que Carmela le contemplait toujours avec stupeur. Tu dormais trop bien quand je suis parti, je n'ai pas voulu te réveiller... Le docteur Galeao va rester ici pendant que j'irai faire une course : c'est aussi un ami de Paulo. Allons, grouille-toi...

Carmela retrouva l'usage de la parole avant celui de ses membres. Elle leva ses deux bras courtauds et, les yeux au plafond, elle invoqua tous les saints du Paradis en une litanie presque inintelligible puis, l'âme soulagée, elle trotta vers la cuisine, réconfortée malgré tout par la présence de quelqu'un qui lui donnait des ordres.

- Je dois m'absenter quelques instants, docteur, dit encore Francis. Installez-vous dans un fauteuil, regardez les magazines et fumez un cigare...

Il mit le tout à la portée de la main de Galeao, lui donna une petite claque dans le dos. Ensuite, il alla dans le bureau de Paulo pour déposer dans un tiroir l'ampoule enveloppée dans son mouchoir et la seringue qu'il venait d'acheter. Il se débarrassa par la même occasion du pistolet Mauser 7,65 emprunté la veille à l'arsenal de son collègue et ne conserva que l'arme subtilisée à Henrique, un énorme revolver à barillet Smith et Wesson. Cette

pétoire devait faire un vacarme du tonnerre, mais sa vue était extrêmement impressionnante.

Lorsque Paulo avait relaté son kidnapping dans la maison, il avait fait mention de trois personnes qui se trouvaient dans l'appartement du dessous : un infirme, une femme et Gerardo da Costa. Le premier était supprimé, le troisième était encore sous bonne garde dans la villa d'Interlagos. Restait la femme...

Coplan abandonna le docteur aux soins de Carmela et descendit de deux étages. La porte de da Costa faisait face à celle de l'ascenseur : aucune erreur possible, le nom figurait au-dessus du bouton de sonnette. Francis appuya.

Une femme, assez jeune, vêtue d'un peignoir à ramages, vint ouvrir, le sourire aux lèvres. Son visage se rembrunit lorsqu'elle vit que le visiteur n'était pas celui qu'elle attendait.

- Senhor ? s'enquit-elle, contrariée.

Coplan avança de deux pas, repoussa brutalement le vantail et l'épouse de Gerardo. Il agit avec une telle décision que la porte fut refermée derrière lui avant que la femme ait pu protester. Il la prit par le bras et dit, la figure mauvaise :

- Je n'ai pas l'intention de vous assassiner, mais ne m'y forcez pas en vous mettant à crier. Je viens récupérer certains renseignements que votre mari n'a pas le droit d'avoir en sa possession.

Interdite et effrayée, la senhora reprit cependant son sang-froid.

- Mais..., qui êtes-vous ? balbutia-t-elle., essayant en vain de se libérer.

- Un copain du locataire du cinquième. Votre mari l'a fait entrer ici, hier, de force. Maintenant je viens, moi, de ma propre initiative... Et vous allez me faciliter la besogne : où Gerardo range-t-il ses papiers ?

Il l'avait lâchée, mais son regard était aussi paralysant qu'une pression physique.

- Vous..., je vous défends de..., commença-t-elle, gagnée par un sentiment d'indignation.

Il lui coupa la parole, sardonique :

- Menacez-moi de faire du scandale, je m'en irai tout de suite...

Puis, changeant radicalement de ton :

- Votre respectable époux dirige une respectable firme, et vous êtes l'honorabilité personnifiée, d'accord. Mais vous savez pertinemment bien ce que cela cache, et moi aussi. Si vous préférez donner de la publicité à ma visite, ne vous gênez pas.

Elle perdit un peu de l'assurance quelle venait de reconquérir. Se drapant dans son peignoir qui s'était entrouvert, elle le toisa et dit :

- Je ne comprends rien à vos allusions. Je vais appeler au secours si vous ne sortez pas sur-le-champ.

- Bon, dit Coplan, les poings sur les hanches. Mais retenez encore votre respiration trente secondes, le temps d'apprendre une bonne nouvelle. Gerardo ne remettra jamais les pieds ici : il vous laisse tomber. Et il galope comme un lièvre pour éviter que la police ne lui mette la main au collet. Il sait depuis ce matin que la Limeira Ltda est morte, que Ramos l'a trahi, que Itebere est coffré et que le docteur Galeao est en fuite.

La jeune femme, en pâlissant, dévisagea Coplan avec une expression incrédule mêlée de peur et de colère.

- Ce n'est pas vrai... Vous mentez. Gerardo m'aurait téléphoné...

- Oui, acquiesça Francis, si les fils de la villa du docteur n'avaient pas été sectionnés depuis hier au soir. Essayez de l'atteindre, si le cœur vous en dit...

D'un hochement de tête, il montra l'appareil téléphonique.

Elle posa les yeux sur le combiné, puis sur Coplan, visiblement hésitante.

- Allez-y, l'encouragea-t-il, narquois. Ou bien formez le 612.967, pour voir...

La femme, à l'idée que Gerardo ne songeait qu'à sa propre sécurité et la laissait se débattre seule dans un affreux guêpier, opéra une subite volte-face.

- Que cherchez-vous, exactement articula-t-elle, frémissante.

- Les notes qui ont dû être prises lorsque l'ingénieur Hardaway, le professeur Lecoutre et l'agent Duvallon ont été entendus par votre mari, alors qu'ils étaient sous l'emprise de la drogue. Le directeur d'un office de brevet est toujours un homme possédant des connaissances scientifiques étendues. Gerardo était le seul compétent, de toute la bande, pour recueillir et annoter les confidences de spécialistes en électronique.

Elle haussa nerveusement les épaules.
- Je ne sais pas si de telles notes existent, et d'ailleurs je m'en moque. Mais je sais où il rangeait ses papiers confidentiels.
- Montrez, dit-il sèchement.
Elle le précéda à travers deux pièces et l'amena dans un cabinet de travail meublé avec une grande sobriété.
- Les dictionnaires sont postiches, révéla-t-elle en montrant mie série de huit gros volumes dans la bibliothèque fermée à clé. Personne, ici, n'avait le droit d'ouvrir ce meuble.
D'un coup de coude, Coplan fit sauter la vitre. Il retira les débris fichés dans les rainures puis, saisissant à deux mains le montant central du meuble, il le tira vers lui et cassa net la serrure.
Il préleva le premier volume, tourna la couverture de carton ; un rectangle avait été découpé dans les pages de manière à ménager une cavité insoupçonnable à première vue. Dans le vide ainsi creusé, plusieurs enveloppes de format ordinaire étaient réunies en deux paquets maintenus par des élastiques. Dans le coin de chacune d'elles figurait une indication succincte du contenu.
- Allez me chercher une valise, dit tranquillement Coplan à la femme qui l'observait avec un mélange de curiosité et d'appréhension. J'emporte le tout.
Méthodique, il vida chacun des huit volumes alignés dans l'armoire, empila son butin sur le bureau. Voyant que son interlocutrice n'avait pas bougé, il déclara :
- Vous ne comprenez pas que je vous rends service... Il y a là-dedans de quoi vous octroyer dix ans de bagne pour recel de documents intéressant la défense nationale de plusieurs pays. Je vous débarrasse d'une sacrée bombe, croyez-moi. Si la C.I.A. était arrivée avant moi, vous seriez restée sur le carreau...
Les lèvres de la femme étaient tellement coincées qu'elles ne formaient plus qu'une ligne mince.
- Vous auriez dû me dire que vous étiez un philanthrope, siffla-t-elle. Ce que vous m'avez annoncé tout à l'heure, est-ce vrai ?
- Aussi vrai que vous ne paraissez pas votre âge. Vous ne vous figurez pas que si je craignais d'attraper votre mari et ses complices sur le râble, je vous aurais poliment demandé votre coopération ?

Il prit une boule de ficelle dans un tiroir, ficela ensemble les deux tas d'enveloppes et en fit un paquet relativement convenable.

- Je ne vais pas loin, expliqua-t-il en le soulevant. Dites-moi, Gerardo avait-il un passeport ?

- Oui, évidemment...

- Remettez-le moi.

Elle fut sur le point de l'envoyer au diable, puis sa rancune à l'égard de son mari reprit le dessus. Elle fit brusquement quelques pas dans la pièce, vers un meuble.

- N'en profitez pas pour ramasser un browning quelque part, prévint Francis, sarcastique, en exhibant son formidable Smith et Wesson. D'abord ça ne m'intimiderait pas et ensuite je tirerais plus vite que vous.

Elle s'arrêta un instant, influencée par l'apparition soudaine de cette arme, puis elle haussa derechef ses épaules et se mit à fouiller dans des tiroirs. Elle découvrit le passeport, le tint entre le pouce et l'index et le jeta sur le bureau.

- C'est tout ? s'enquit-elle, acariâtre.

- Non, dit Coplan. Dépêchez-vous de louer un autre appartement. Dans celui-ci, vous n'aurez plus que des ennuis. Bonsoir, señora da Costa.

Tandis que le docteur Galeao fumait un cigare en vidant à petites gorgées un verre de Cinzano. Coplan dépouillait à un rythme accéléré l'ample moisson de documents qu'il avait ramenée de chez da Costa. Trois couverts étaient disposés sur la table, des coupes de cristal chatoyaient sous la lumière du lustre. Une excellente odeur s'échappait de la cuisine où s'affairait Carmela.

A minuit précis, la serrure de la porte du hall cliqueta.

Francis releva la tête. Paulo Vilares apparut dans l'entrée. La servante, qui était aux aguets, se précipita au-devant de son maître et l'accueillit par une mitraillade de paroles dans laquelle s'entrechoquaient reproches, bénédictions et soulagement.

Paulo la calma d'une phrase cordiale puis, les traits reposés mais la mine inquiète, il vint vers Coplan, jeta un coup d'œil intrigué au

docteur.

- Bonsoir, dit-il. Vous voyez, je suis ponctuel au rendez-vous... Mais pour l'amour du ciel expliquez-moi comment il se fait que nous soyons au Brésil !

Francis le regarda fixement pendant quelques secondes, puis il exhala un long soupir entre ses lèvres gonflées.

- A quand remontent vos derniers souvenirs ? questionna-t-il d'une voix harassée.

Paulo alla s'affaler dans un fauteuil, promena sur son intérieur un regard perplexe. Ses yeux se posèrent à nouveau sur Coplan.

- Vous êtes venu me chercher dans cette clinique de Saint-Maurice... Je sais que nous devions partir ensemble, mais après tout se brouille. Quand sommes-nous arrivés à Rio ?

- Il y a quatre jours.

Paulo plissa les lèvres, fronça les sourcils.

- Et tout a recommencé?

C'était plus une constatation qu'une question. Coplan acquiesça.

- Oui, dit-il, tout a recommencé. Mais ça ne s'est pas terminé de la même manière que la première fois. Grâce à vous...

- Grâce à moi ? fit Paulo, sceptique.

- A vous, confirma Francis, qui abandonna ses papiers pour aller vers le bar et en revenir avec un verre de whisky qu'il tendit à Vilares.

- Vous connaissez le docteur Galeao, je présume ? reprit-il. Le personnage principe du film...

Soucieux et déprimé, Paulo opina machinalement en buvant une gorgée.

- Il va nous accompagner à Paris. J'en serai quitte pour falsifier un passeport. Nous n'en sommes plus à une irrégularité près.

Carmela pénétra dans la pièce en portant une soupière fumante. Sa face noiraude illuminée d'un sourire béat, elle invita tout le monde à passer à table. Les trois hommes s'assirent devant les couverts, déplièrent leur serviette.

- Qu'ai-je fait, depuis notre retour ici ? questionna Paulo.

- Vous avez bien tenu votre rôle, assura Coplan. Je vous raconterai les détails plus tard, mais, en gros, l'issue de cette affaire se résume à ceci : le docteur Galeao était tombé sur un courtier

marron qui trafiquait dans l'espionnage industriel. Vous pensez s'il a été accueilli à bras ouverts et si le courtier en question a vu le parti qu'il pouvait tirer de cette drogue miracle. Vous avez été le premier à l'expérimenter : pour vous mettre hors-circuit et savoir pourquoi vous suiviez Ramos, on vous a injecté une dose. On vous a réexpédié en Europe : c'était la meilleure façon de se débarrasser de vous puisqu'on avait la certitude que vous ne sauriez plus rien de ce qui s'était passé. Par ailleurs, une femme nommée Ana et deux autres membres de la bande devaient intercepter Hardaway en Italie avant qu'il ne se rende à Berne, pour lui soutirer des renseignements sur le guidage électronique des fusées...

Coplan s'essuya la bouche, se tourna vers Paulo qui oubliait de manger son potage, puis il poursuivit :

- Ce genre de renseignements est très recherché à l'heure actuelle et plusieurs pays sont prêts à offrir une fortune pour les obtenir... Or, au cours de son interrogatoire, Hardaway cite le professeur Lecoutre comme une sommité en la matière. Gerardo da Costa et Ana voient tout de suite qu'une audition de Lecoutre serait au moins aussi intéressante que celle de Hardaway. Ils abandonnent celui-ci à Paris, apprennent que le professeur est à Berne. Ils l'y poursuivent, l'enlèvent et le soumettent au traitement préconisé par le docteur Galeao, le vident positivement de ses procédés techniques les plus avancés en matière de guidage stellaire. Après quoi, ils le plaquent en plein Paris et reviennent au Brésil avec leur butin.

D'un signe de tête, Francis montra les papiers étalés sur le divan :

- Les preuves sont là, devant vous : j'ai les procès-verbaux d'interrogatoire établis par da Costa, ainsi que son faux passeport revêtu des cachets de police de France, d'Italie et de Suisse. Accessoirement, nos plans d'avion ne seront plus copiés, soyez tranquille. Le principal artisan de cette combine, Ramos Britto, doit être mort à présent, exécuté par ses propres complices.

Paulo Vilares avala sa première cuillerée de potage, puis il repoussa son assiette.

- Eh bien, merde, murmura-t-il, tombant des nues. Mais comment avez-vous reconstitué tout cela ?

- C'est un excès de confiance dans les vertus extraordinaires de cette drogue qui a perdu ces gens-là, expliqua Francis. S'ils n'avaient pas commis l'erreur magistrale d'abandonner leurs trois premières victimes en plein Paris, personne n'aurait jamais retrouvé leur piste. Isolés, ces cas d'amnésie seraient demeurés inexplicables ; les complices d'Itebere auraient échappé à toutes les investigations. Maintenant, au contraire, comme nous connaissons l'origine de la défaillance mentale du professeur Lecoutre, celui-ci pourra même reprendre ses fonctions. Et il n'y a pas eu de fuites puisque...

Il cligna de l'œil en direction du tas de papiers étalé sur le canapé et compléta :

- ... Tout est là... J'ai tout récupéré, y compris les dernières trouvailles de Hardaway.

D'un ton à la fois ironique et satisfait, il conclut :

- Entre nous, je doute que le Vieux les restitue aux Américains avant de les avoir copiées. A la vôtre !

FIN